LIAM GALLAGHER & JOHN SQUIRE ★ JACK ANTONOFF ★ MGMT

Rolling Stone

MARS 2024
NUMÉRO 160

FRANCE

ENQUÊTE
ASSASSINAT DE TUPAC
30 ans d'investigations

ÉTATS-UNIS
Trump contre Taylor Swift

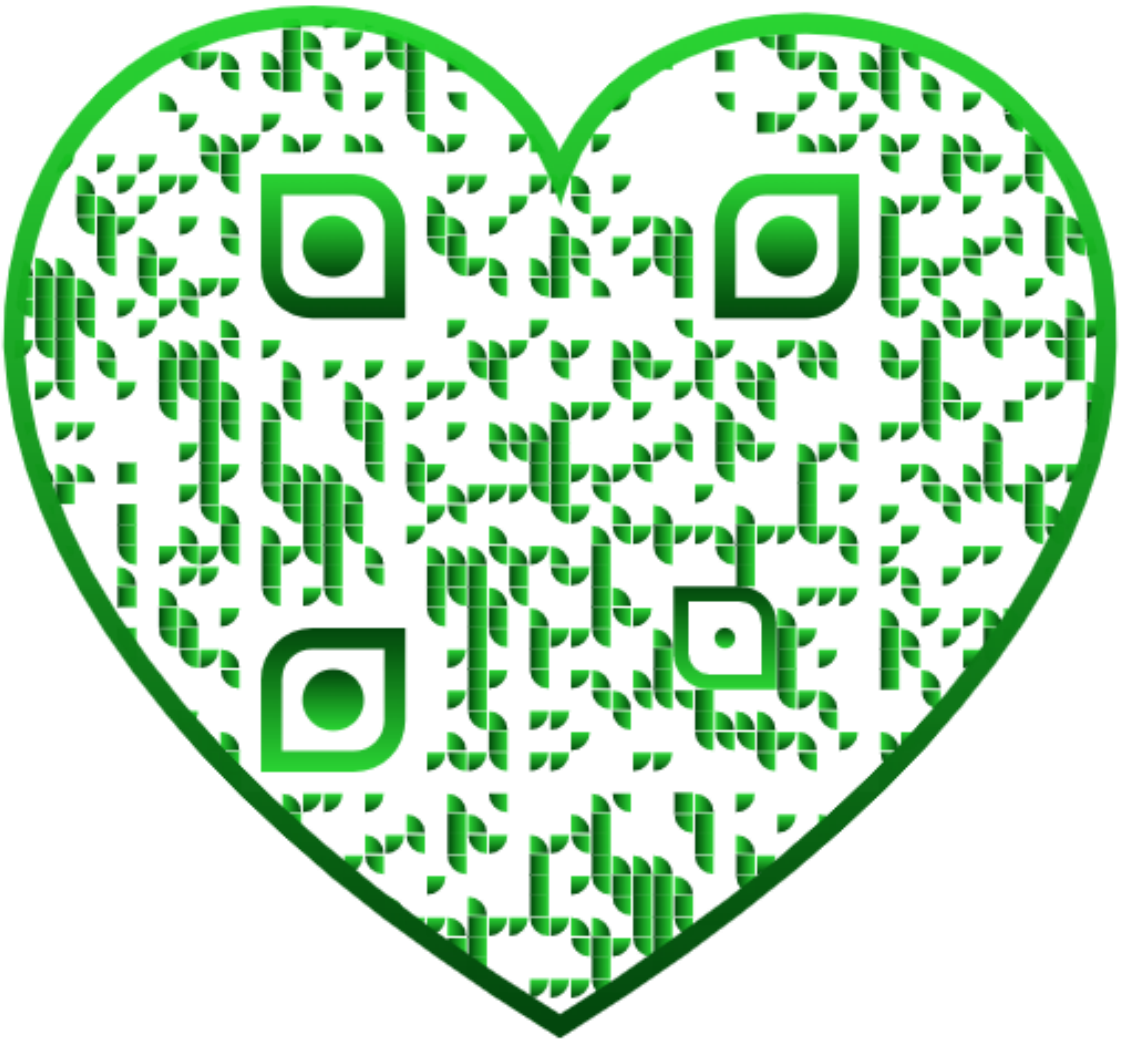
ROLLING STONE INTERVIEW
BRUCE DICKINSON
À la pointe de l'épée

SLOWHAND
ERIC CLAPTON
Le making of de *461 Ocean Boulevard*

RENCONTRE
The Black Crowes
Retour inespéré

LILY GLADSTONE
La star du dernier Scorsese en route vers l'Oscar

+
Wayne Kramer
Brittany Howard
Malted Milk
Olivier Lorquin



HEAVY WEEK-END

21-22-23 JUIN 2024

NANCY OPEN AIR

VENDREDI 21

SCORPIONS

EXTREME

SAMEDI 22

DEEP PURPLE

MEGADETH

DIMANCHE 23

Judas Priest

ALICE COOPER

HEAVYWEEKEND.LIVE

LABEL LN · Rock Hard · NANCY OPEN AIR · L'EST Républicain · gérard drouot productions

L-R-21-11645 - L-R-21-13065 - RCS PARIS N 388 281 586

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR

gérard drouot productions s.a.

Sommaire

NUMÉRO 160
MARS 2024

52

The Black Crowes

Nouveau rabibochage, nouvel album, nouvelle tournée : les frangins veulent regarder droit devant eux, sans se poser trop de questions. Quitte à en éviter certaines au passage.

PAR XAVIER BONNET

46

Bruce Dickinson

S'il a acquis son statut de star en tenant fermement le micro au sein d'Iron Maiden, le vocaliste n'a pas à rougir de sa carrière solo. Après dix-neuf ans sans donner de suite à *Tyranny of Souls*, l'artiste touche-à-tout britannique opère un retour spectaculaire avec *The Mandrake Project*. Interview.

Par David Browne

32

Lily Gladstone

Selon toute logique, un Oscar devrait saluer sa performance envoûtante dans le *Killers of the Flower Moon*, de Martin Scorsese. Lily Gladstone serait la première actrice d'origine amérindienne à être ainsi honorée.

Par MARLOW STERN

PHOTO DE **CARLOS JARAMILLO**

Sommaire

56 The Libertines

Avec un nouvel album, leur quatrième en presque neuf ans, Pete Doherty et Carl Barât assurent que leurs démons sont derrière eux et que c'est désormais l'harmonie qui règne au cœur de leur association.

Par NICK REILLY

Le Mix

RENCONTRE

11 **Liam Gallagher et John Squire**

L'ex-voix d'Oasis associée à l'ancienne guitare des Stone Roses ! Résultat ? Un album dépassant le revival britpop.

Par XAVIER BONNET

RÉÉDITION

23 **Can à Paris**

Un nouveau Can live arrive ! Entretien avec Irmin Schmidt, cofondateur du groupe.

Par DENIS ROULLEAU

RS PRO

26 **Eternal Fnamm**

Rencontre avec le DJ et producteur Joachim Garraud à propos de son centre de formation.

Par BELKACEM BAHLOULI

Magazine

ENQUÊTE

38 **Qui a assassiné Tupac ?**

Pourquoi a-t-il fallu attendre près de trente ans avant que quelqu'un ne soit arrêté pour le meurtre de la superstar du rap ?

Par JOHN L. SMITH

ÉTATS-UNIS

68 **Jésus marche sur les ondes**

Le rock chrétien déferle sur les radios américaines : l'Educational Media Foundation cherche à y bannir la "musique du diable".

Par KATIE THORNTON

Rubriques

Éditorial	7
Playlist	10
Chronique Yves Bigot	13
Chronique Bruno Patino	15

Guide

Musique

BLACK CROWES

75 **Ramage adulte**

Quinze ans d'errances balayés d'un revers de la main !

Par XAVIER BONNET

TRÉSOR ENTERRÉ

82 **Luther Vandross**

L'immense soulman, disparu en 2005, fait aujourd'hui l'objet d'un documentaire.

Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE

84 **Cocaine**

Avec son riff et son refrain imparables, cet hymne ambigu fera aussi bien les grandes heures des concerts de son créateur américain que celles d'Eric Clapton.

Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Devil Blues**

Les derniers jours de Robert Johnson, racontés par Frantz Duchazeau.

Par LORAINE ADAM

Livres

92 **Hervé Le Corre**

Avec *Qui après nous vivrez*, il nous entraîne dans un avenir qui fait froid dans le dos.

Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Chaka Khan**

La reine du funk nous parle d'addiction et de son héritage musical.

Par BRIAN HIATT

En couverture

Eric Clapton par **Terry O'Neill** via Iconic Images
Bruce Dickinson par **Alain Fretet**

© ED COOKE

Abonnements

+

Hebdo & mensuel digital
+ Web premium

+

EN CADEAU
un 45 tours Collector de BOB DYLAN
DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier + leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital + contenu Web premium

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE OU BULLETIN À RENVOYER À: ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE MENSUEL ET HEBDO)

☐ **1 AN** ☐ France métropolitaine : **69 €** ☐ UE + Suisse : **84 €** ☐ Monde : **90 €**

☐ **2 ANS** ☐ France métropolitaine : **110 €** ☐ UE + Suisse : **135 €** ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ **1 AN** (10 N°) ☐ France métropolitaine : **59 €** ☐ UE + Suisse : **72 €** ☐ Monde : **78 €**

☐ **2 ANS** (20 N°) ☐ France métropolitaine : **100 €** ☐ UE + Suisse : **130 €** ☐ Monde : **142 €**

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ
(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

1 MOIS RENOUVELABLE TACITEMENT

☐ **INTÉGRAL** (PAPIER + NUMÉRIQUE) : **6,90 €/Mois**

☐ **PAPIER SEUL** : **5,90 €/Mois**

MANDAT SEPA

COMPTE À DÉBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE: __ /__ / ____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CRÉANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER:
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET MA BANQUE À DÉBITER MON COMPTE CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTRICE GRAPHIQUE **Ophélie Lebehot**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : **Driss Abdi, Loraine Adam, Héloise Addams, Philippe Barbot, Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet, Charles Bloch, Xavier Bonnet, Mathieu David, Éric Delon, Renaud Dély, Bertrand Deveaud, Pierre-Marie Dufour, Alain Frétet, Alain Gouvrion, François Guillaume, Lauric Henneton, Dom Kiris, Philippe Langlest, Bruno Patino, Samuel Regnard, Sophie Rosemont, Denis Roulleau, Silvère Vincent, Francis Zégut.**

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ
PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE **sales@rollingstone.fr**
PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS **M.I.N.T/Fabrice Régy**
FABRICE@MINT-REGIE.COM
01 43 65 19 56

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres**
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. **04 88 15 12 41**
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Service abonnements

Offre valable jusqu'au 31 mars 2024, réservée aux nouveaux abonnés.
SERVICE CLIENT : relationclient@rollingstone.fr
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en adressant un courrier à Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France, ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr
Abonnement : bulletin page 5 - 1 an papier seul : 69 € - 1 an mensuel papier + numérique : 118,90 €
1 an papier + numérique (mensuel + hebdo) : 158,90 €

RS International Masthead

Penske Media Corporation (PMC)
CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
CHIEF OPERATING OFFICER **George Grobar**
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET **Debashish Ghosh**
ASSOCIATE VICE PRESIDENT-INTERNATIONAL MARKETS **Gurjeet Chima**
ASSOCIATE DIRECTOR INTERNATIONAL BRAND & PARTNERSHIP OPERATION **Francesca Lawrence**
INTERNATIONAL BRAND PARTNERSHIPS **Emma Wagner**

Rolling Stone Headquarters
CHIEF EXECUTIVE OFFICER **Gus Wenner**
EDITOR IN CHIEF **Noah Shachtman**
DIGITAL DIRECTOR **Lisa Tozzi**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY CREATIVE DIRECTOR **Emma Reeves**
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS **Brian Szejka**
ASSOCIATE PUBLISHER **Jessica Grill**

FOUNDER **Jann S. Wenner**

ROLLING STONE FRANCE IS PUBLISHED BY RS FRANCE SAS UNDER LICENSE FROM ROLLING STONE LICENSING, LLC, AN AFFILIATE OF PENSKE MEDIA CORPORATION. ROLLING STONE ® AND © 2024 ROLLING STONE, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

ROLLING STONE N° 160 – MENSUEL, numéro de mars 2024. Rolling Stone est une publication éditée par RS FRANCE, SAS au capital de 1000 euros. RCS Paris 878 718 436. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 01 44 39 78 20. Dépôt légal : premier trimestre 2024. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 0128 D 82240. ISSN : 1764-1071. 26914

Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.
© 2024/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

ORIGINE DU PAPIER : FINLANDE
CE PAPIER : 100 % PEFC
IMPACT SUR L'EAU (P TOT) : 0,002 KG/TONNE

Édito

"On devait se voir avec Éric Cantona sur l'un de ses concerts à Paris, mais ça ne s'est pas fait finalement. Et même s'il ne m'a pas rendu la politesse en me demandant d'apparaître sur un éventuel clip vidéo d'une de ses chansons, tu ne m'entendras jamais dire du mal de lui. C'est un vrai!"
LIAM GALLAGHER

Par BELKACEM BAHLOULI

Et le rock?

COMME D'HABITUDE, la déception provoquée par la dernière cérémonie des "Victoires de la musique" a été inversement proportionnelle à la richesse du pop-rock en France. Car oui, de bons groupes hexagonaux ne manquent pas. Si certaines formations ont encore du mal à s'affranchir de la tutelle anglo-saxonne – et pour cause –, d'autres font montre d'une originalité ou d'une fraîcheur revigorantes. Howlin' Jaws ou Twin Souls, par exemple, méritent tous deux, depuis leurs tout premiers débuts dans les bistrots – en pleine pandémie qui, plus est – une victoire du nouveau talent ou, selon l'euphémisme de l'industrie, "talent émergent".

Bref, cette cérémonie d'entre-soi, où l'on convie sur scène deux ou trois monstres sacrés pour tenter de faire croire à une certaine pérennité de l'institution, se limite désormais à auréoler seulement neuf lauréats. Un de moins que "L'École des fans" ou pas loin. Dramatique lorsqu'on sait que les Grammy Awards, de l'autre côté de l'Atlantique, distinguent quelque 94 catégories, dont près d'une dizaine exclusivement consacrée au rock. Mais aussi tous les professionnels de l'ombre, du songwriter au producteur, en passant par le réalisateur de clips et tout ce qui rend la musique accessible au monde entier. Aucun maillon de la chaîne n'est oublié, car sans ces métiers souvent inconnus du grand public, et bien que seule la partie "paillettes" soit diffusée en prime time, la musique n'existe pas. Toute la profession est réunie. Et tous les publics. Malgré les clichés tenaces, l'inclusion est de mise et sans forcer: rap, rock, country, soul, R'n'B, musique religieuse – lisez donc l'édifiant reportage qui lui est consacré dans ce numéro! – et bien d'autres genres sont mis en lumière. Quant aux "Victoires", tout y est forcé, caricatural même, et le spectacle en devient gênant.

Pourtant, dès l'annonce des grands concerts rock, des Stones l'an dernier à Springsteen au printemps ou AC/DC cet été, les places, malgré des prix très élevés, continuent de s'arracher et le sold out est de mise. Alors pourquoi donc les faiseurs de rois des radios et télés cherchent-elles à tout prix à liquider un véritable héritage pop-rock pour ne favoriser que les dix premiers des top ventes? Plus pathétique, alors qu'ils ont passé l'année à ignorer le rock pour donner dans un jeunisme à toute épreuve, il n'y a rien de plus drôle que les voir courir se montrer dans les stades lorsque Mick, Bruce ou Angus débarquent dans l'Hexagone, T-shirt vintage acheté la veille, coincés entre deux influenceurs...

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS!

Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

TROPHÉE

Rolling Stone auréolé

Le 24 janvier dernier, se tenait la sixième édition des Visit USA Media Awards, à Paris, lors de laquelle l'Office du tourisme des États-Unis en France récompense le travail des journalistes et des médias. Le reportage intitulé "Mojo Workin'" consacré au triangle Nashville-Memphis-Nouvelle-Orléans, signé par le rédacteur en chef du magazine, Belkacem Bahlouli, et paru en juillet dernier dans notre numéro d'été, a remporté le prix New Look on the USA, conjointement avec l'enquête de Dorane Vignando, "Le hip hop a 50 ans: visite guidée à New York, où tout a commencé", publié dans *L'Obs*. Deux lieux, deux ambiances, autour de la culture musicale aux États-Unis.

Wayne Kramer

1948-2024

Le membre fondateur du légendaire groupe proto-punk de Détroit, MC5, et l'un des plus grands guitaristes de rock, est décédé à l'âge de 75 ans.

PAR DANIEL KREPS

Dans la liste des 250 plus grands guitaristes de tous les temps publiée par *Rolling Stone* – Kramer partageant la place avec Fred "Sonic" Smith – nous avions écrit : *"Le tandem de guitaristes du MC5, composé de Kramer et de Smith, combinait les influences de Chuck Berry et des débuts de la Motown."* Formé à Détroit au milieu des années 1960, MC5 (abréviation de Motor City Five) s'est d'abord fait connaître en tant que groupe attitré des rassemblements de gauche. Après avoir joué devant la Convention nationale démocrate à Chicago, en 1968, Kramer et ses acolytes sont retournés à Détroit et à la Grande Ballroom, en octobre de la même année, pour enregistrer ce qui allait devenir leur album phare, *Kick Out the Jams*. Ce live – avec son cri de ralliement *"Kick out the jams, motherfuckers"* – a fini par figurer sur la liste des 500 plus grands disques de tous les temps établie par votre magazine.

Bien que le groupe n'ait sorti que deux albums studio, *Back in the USA*, en 1970, et *High Time*, en 1971, avant de se séparer, il a eu un impact durable sur ce qui allait devenir le punk rock. Après la dissolution de MC5, Kramer est resté à Détroit et, bien qu'il soit demeuré actif sur le plan musical, il a également eu quelques démêlés avec la justice. Le songwriter, marqué par quatre années de prison, fondera l'association Jail Guitar Doors. Nommée d'après la chanson des Clash inspirée par l'épreuve de Kramer, l'organisation fournit des instruments de musique aux personnes incarcérées afin de les réhabiliter *"grâce au pouvoir de transformation de la musique"*. *" En fin de compte, [la prison] a peut-être sauvé ma vie,* a déclaré Kramer à *Rolling Stone*, en 2014. *Mais je ne pense pas que la prison m'ait aidé. La prison n'aide personne, vu la façon dont nous abordons la punition en Amérique."*

Tout au long des années 1980, Kramer a travaillé, notamment avec Was (Not Was) et Johnny Thunders. Cependant, dans les années 1990, les légions de groupes punk qui étaient redevables à Kramer et au MC5 ont commencé à montrer leur reconnaissance, et Kramer a fini par signer avec le label punk Epitaph et sorti son premier album solo, *The Hard Stuff*, en 1995, avec des invités comme les Melvins, Josh Freese, Keith Morris ou Brett Gurewitz. Kramer est également resté politiquement actif, se produisant avec Rage Against the Machine lors de la convention nationale démocrate de 2008, à Denver, ainsi que lors de concerts de soutien à la campagne présidentielle de Bernie Sanders. *"Il possédait un mélange unique de profonde sagesse et de profonde compassion, de belle empathie et de conviction tenace*, a écrit Tom Morello, de Rage Against the Machine, sur les réseaux sociaux au lendemain de la disparition de Kramer. *Son groupe, le MC5, a pratiquement inventé la musique punk rock."*

L'année dernière, Kramer avait annoncé la sortie prochaine de *Heavy Lifting*, le premier album du MC5 depuis High Time, avec le batteur original Dennis "Machine Gun" Thompson aux côtés de Tom Morello, Don Was, Vernon Reid et Slash. *"Le destin m'a désigné comme le conservateur de l'héritage du MC5*, avait déclaré Kramer récemment. *Et pour être fidèle à cet héritage, je dois rester connecté aux principes fondateurs que le MC5 représente : une approche de l'art par la classe ouvrière et la volonté de continuer à faire avancer la musique pour qu'elle reflète le monde dans lequel nous vivons."*

Le MC5, de gauche à droite : Dennis "Machine Gun" Thompson, Wayne Kramer avec sa légendaire Fender Stratocaster aux couleurs du Stars and Stripes, Fred "Sonic" Smith et Rob Tyner, en 1969, à Mount Clemens, dans le Michigan.

PHOTOGRAPHIE DE **LENI SINCLAIR 1969**

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. The Black Crowes

"Wanting and Waiting" (Silver Arrow)

Tout vient à point à qui sait attendre. Ce proverbe s'applique à la lettre pour le retour de The Black Crowes après quinze ans de rupture. La complicité entre les frères Robinson est intacte sur ce riff torride et sacrément bien chaloupé, avec lequel les rois de la soul rock d'Atlanta retrouvent leur panache funky.

2. The Black Keys feat. Beck

"Beautiful People (Stay High)" (Nonesuch)

Loin la pureté blues habituelle de The Black Keys, Dan Auerbach et Patrick Carney n'ont plus rien à prouver dans ce domaine. En studio, le duo se retrouve pour faire la fête avec le complice Dan the Automator, et Beck en special guest. On s'amuse comme des fous sur l'hymne 70's bien perché de ces "Beautiful People".

3. Liam Gallagher-John Squire

"Mars to Liverpool" (Warner)

Quand une bonne guitare vient donner la réplique à Liam, le voyage dans l'espace-temps des légendes du rock est assuré. L'ancien chanteur d'Oasis fusionne avec l'ex-guitar hero de The Stones Roses, pour un titre référence à l'axe principal de la britpop, Manchester-Liverpool, depuis les 60's.

4. Justice feat. Tame Impala

"One Night/All Night" (Ed Banger)

On ne va pas dire que Kevin Parker a tout fait, mais la patte mélodique du leader de Tame Impala est bien présente. Cependant, "One Night/All Night" évolue vers une disco dark et lancinante, caractéristique d'une électro classe. Que Justice leur soit rendue pour le retour du duo phare de la French Touch 2.0.

5. The Last Dinner Party

"Caesar on a TV Screen" (Island)

Ça ressemble à un conte de fées, pour The Last Dinner Party. L'approche théâtrale de leur pop baroque à tendance gothique va sans doute bouleverser 2024. Autant pour les yeux que pour les oreilles, le premier album ensorcelant de ces femmes en robe de bal est une ode à l'extase sous toutes ses formes.

6. New Model Army

"First Summer After" (Verychords)

Quarante ans de maquis, luttant sans étiquette précise ni combat identifiable, New Model Army est toujours sur les charbons ardents. Plus militante que politique, "First Summer After", sous la férule de la voix déchirante du leader, Justin Sullivan, est autant une protest song qu'une prémonition d'apocalypse.

7. Sheryl Crow

"Alarm Clock" (Universal)

"Alarm Clock" sonne le réveil en fanfare de Sheryl Crow. Après avoir douté de l'intérêt de faire des disques à l'époque du streaming, finalement, la chanteuse décide de sortir de sa torpeur en proposant un onzième album, pile au moment où elle est intronisée reine du country-rock au Rock & Roll Hall of Fame.

8. Malted Milk

"Better Now" (Modulor)

Toujours sur la route qui mène du blues roots à la soul actuelle la plus moderne, il faut saluer le parcours sans faute de Malted Milk. "Better Now", aux accents enjoués, correspond à cette évolution en décontraction du chaleureux leader Arnaud Fradin, né en 1975, le titre du nouvel album du groupe.

9. Johnny Mafia

"Vomit Candy" (NMAS)

2024, l'année du Dragon, est certainement celle de Johnny Mafia, le fleuron du rock garage en France. C'est drôle, depuis la disparition du "Taulier", les groupes "à Johnny" pullulent, mais la mafia de l'Yonne a une longueur d'avance question bêtes de scène pour nous faire avaler son haletant "Vomit Candy" acidulé.

10. The Twin Souls feat. Yarol Poupaud

"Tenderly'" (Autoproduit)

Martin et Guilhem ne sont pas jumeaux, mais de vrais frères fusionnels. "Tenderly" nous fait entrer dans leur chambre de gosses remplie d'instruments vintage. Et pour mieux s'éclater autour de leur blues rock accrocheur, l'ami Yarol Poupaud est venu ajouter son grain de sel de producteur auto-riffant.

© TINA KORHONEN, 2023 - TOM MARSHAK - ROSS HALFIN - UNIVERSAL

Le mix

QUOI DE NEUF
DANS LE ROCK ?

Liam Gallagher & John Squire
Manchester United

L'ex-voix d'Oasis associée à l'ancienne guitare des Stone Roses : l'idée a fait son chemin, avant de se concrétiser par un album dépassant amplement le revival britpop. Par XAVIER BONNET

PHOTO DE **TOM OXLEY**

John Squire associé à Liam Gallagher, une évidence pour les deux.

LIAM GALLAGHER & JOHN SQUIRE

FUT UN TEMPS, titrer de la sorte un article de presse "impliquant" Liam Gallagher était la garantie de le voir partir en vrille et une possibilité plus que forte qu'il vous saute à la gorge, vous assénant dans la confusion verbale générale que, de United et de City, les deux clubs de foot ancestralement rivaux de la métropole du nord de l'Angleterre, il n'y avait que le second pour avoir grâce à ses yeux et qu'une telle… hérésie de notre part tenait purement et simplement de la provocation gratuite. Alors certes, la cinquantaine venue, l'intéressé est moins enclin aux coups de sang/gueule, sauf bien sûr quand il s'agit un nouveau missile dans le camp du grand frère, mais obtenir son *imprimatur* quant au titre en question pouvait se… considérer. *"Ça me va bien,* acquiesce-t-il sans autre forme de procès. *Ça se tient, ça a même du sens. Et de toute façon, vu l'état dans lequel ils se trouvent dans ce club, un peu de publicité ne peut pas leur faire de mal…"*

En terre mancunienne plus qu'ailleurs en effet, voir - et entendre - Liam Gallagher et John Squire sur un même projet, c'est une réunion au sommet, tout un pan de l'histoire musicale de la ville, ses plus grandes heures souvent évoquées avec émotion tant elles paraissent loin désormais. Oasis d'un côté, Stone Roses de l'autre, pensez donc… Si les intéressés sont évidemment conscients de leurs statuts respectifs, c'est ailleurs qu'ils ont voulu placer le curseur de ce projet et des dix morceaux qui en sont nés, à un niveau résolument plus humble. Et parce qu'il y avait à leurs yeux comme une évidence à ce qu'il voit le jour. À ma gauche (Gallagher) : *"J'ai toujours pensé que nos personnalités colleraient parfaitement. Ce qu'il est capable de sortir de sa guitare, ses idées d'écriture…"* À ma droite (Squire) : *"Ça avait beau me traîner dans un coin de la tête depuis des années, jamais je n'aurais imaginé que ça arrive, même si cette connexion sonore entre nous m'a toujours paru flagrante. Aussi cliché que ça puisse paraître dit comme ça, le ton de sa voix, la présence de celle-ci, ne peut qu'inspirer un songwriter. Je l'ai déjà dit, mais il pourrait chanter les termes et conditions d'un contrat avec une firme d'ordinateurs ou de téléphones qu'il réussirait à rendre ça intéressant !"*

L'idée de se faire plaisir, de foncer sans trop se poser de questions, s'est aussi traduite par pas mal d'échanges par SMS au préalable, car le cadet des Gallagher était alors en tournée. Des échanges non pas sur des directions à prendre et encore moins à suivre à la lettre, plutôt des points de repère *"pour voir"*, au rang desquels seraient cités en vrac Jimi Hendrix, Sex Pistols, Bob Marley, The Faces, The Bee Gees… *"C'était un peu comme quand des potes se retrouvent et écoutent des albums ensemble :* 'Tu te souviens de ça ? C'était vachement bien, ça, non ?', résume Squire. *Sauf que nous, on faisait ça à distance !"*

Au final ? Qu'en est-il resté sur un album pour lequel ses deux protagonistes n'ont pas gaspillé de temps à lui trouver un titre moins générique que *Liam Gallagher John Squire* ? Seul Hendrix a passé un autre cap que celui de conversations à bâtons rompus, le son de la guitare du "Voodoo Chile" semblant percer en filigrane d'un "Love You Forever" ou d'un "Just Another Rainbow" dans une moindre mesure. Pas besoin de pousser Squire très loin pour qu'il passe à confesse sur le dossier : *"C'est avec lui* [Hendrix] *que j'ai appris la guitare. Ce fut mon professeur* [sourires] *! J'essayais de passer les 45-tours ou les albums à vitesse réduite, mon père avait une sorte de transformateur-variateur pour ça, de manière à essayer de reproduire les riffs…"*

Si, logiquement, l'auditeur aura tout loisir - et plaisir à son tour - de retrouver des consonances familières de leurs respectives heures de (grande) gloire, il pourra aussi s'attarder avec délectation de cette incursion en terreau blues sur "(I'm a) Wheel", d'autant plus surprenante que le cadet dès frères Gallagher reconnaît volontiers n'avoir pas de relation particulière avec le genre en question : *"Aucun lien, pour être tout à fait honnête. Il peut m'arriver de tomber dessus et de m'y retrouver, mais ça ne va pas plus loin. Ça s'est toujours résumé aux Stones, je ne suis pas remonté plus en amont."*

Tous les deux l'assurent - et comme souvent, Liam avec une véhémence davantage exprimée, contrastant singulièrement avec la placidité dont Squire peut faire preuve -, ils veulent un avenir pour leur duo, une suite qui irait bien au-delà des quatre petites semaines à partir de début mars où ils sillonneront le Royaume-Uni avant quelques dates en Europe (Paris le 2 avril, le même soir qu'Echo & The Bunnymen, nouvel épisode improbable d'une éternelle rivalité Liverpool-Manchester, qui amuse un Liam s'enquérant soudain des capacités respectives des salles où chacun se produira) et une étape finale à New York. *"On veut clairement faire un autre album,* assène ainsi le chanteur. *Ce serait même criminel de ne pas le faire. Musicalement, ça tient plus que très bien la route, le chant est bon. Les concerts vont l'être, je n'ai aucun doute là-dessus. Notamment parce que nous faisons ça pour les bonnes raisons et qu'elles n'ont rien à voir avec la notoriété et l'argent."* R

À SAVOIR

RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Si Éric Cantona était apparu dans la vidéo d'un single de Liam Gallagher ("Once"), ce dernier avoue n'avoir pas écouté l'album du premier : *"On devait se voir sur l'un de ses concerts à Paris, mais ça ne s'est pas fait finalement. Et même s'il ne m'a pas rendu la politesse en me demandant d'apparaître sur un éventuel clip vidéo d'une de ses chansons, tu ne m'entendras jamais dire du mal de lui. C'est un vrai !"*

O'BROTHER!

Après la brève tournée avec John Squire en mars-avril, Liam Gallagher se consacrera aux préparatifs de la dizaine de dates qui constitueront, en juin, le "Definitely Maybe 30 Years Tour", où il interprétera le mythique album d'Oasis dans son intégralité. Au moment de l'évoquer, on jurerait avoir lu dans son regard un truc du genre : *"Si ça peut en emmerder certains, hein…"*

© TOM OXLEY

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

Keep On Rockin' In The Free World

"POÈTE, VOS PAPIERS !" Le morceau phare de l'album *Amour Anarchie*, de Léo Ferré, manifeste pour la liberté d'expression artistique, résonne singulièrement au moment où une pétition recueillant plus de 15 000 signatures vise à interdire de nommer "Serge Gainsbourg" une station de métro aux Lilas, et où un collectif de 1200 *"poètes, éditeurs, libraires, bibliothécaires et acteurs de la vie culturelle"* publie dans *Libération* une tribune hostile à Sylvain Tesson, parrain du Printemps des poètes.

Le premier serait misogyne, incestueux et violent, *"le Harvey Weinstein de la chanson"* selon Lio, le second, une icône réactionnaire, proche de l'extrême droite littéraire. Leur procès en épuration réclame la pureté politiquement correcte, brevet de wokisme exigé : "Poète, votre casier judiciaire", "Poète, votre carte d'électeur". Soit l'affaire Céline, sans cesse répétée, la question de la séparation de l'homme et de l'œuvre. Socrate, Villon, Sade, Dostoïevski, Flaubert, Baudelaire, Wilde, Genet, Soljenitsyne, ont connu pire. Aujourd'hui, les condamnations sont médiatiques. Et approximatives : Gainsbourg n'a pas toujours été classe, mais il n'a violé personne a priori, et aujourd'hui que le climat culturel a changé, il n'écrirait sans doute plus "La Poupée qui fait", et vieillirait Melody Nelson ; Tesson n'a pas, contrairement aux accusations, préfacé *Le Camp des saints* de Jean Raspail, borderline fasciste, mais ses récits de voyage. Gainsbourg n'est pas Matzneff, Tesson n'est pas Brasillach. Qui ensuite ? Zappa, Prince, les Stones, Led Zeppelin, Eminem, Orelsan ? Bowie, qui vient pourtant d'avoir sa rue à Paris ? À ce rythme, il ne restera bientôt pas grand-chose, le principe de l'art étant de transgresser, fantasmer, explorer, toutes les idées, sentiments, pulsions, l'humanité imparfaite, tourmentée et parfois sordide, des êtres. Le côté sombre de l'existence compris. *"On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments."* (Henri Jeanson paraphrasant André Gide). Ni de la musique, ni du cinéma. Disney vient de s'en aviser, avec les échecs successifs de ses productions "à message" qui lui ont fait perdre un milliard de dollars.

Que poètes, éditeurs, chanteurs, s'excommunient mutuellement est un suicide collectif, dont le bénéfice stratégique qu'en tirent certains scie leur branche entière. Comme si la République des Lettres ne délivrait plus de passeport qu'après examen du Bien et du Mal par un comité stalinien.

Où est passée la poésie depuis qu'on lui demande ses papiers, ferait-on mieux de s'interroger ? Dans la chanson, le rock et le rap. Ferré, qui a chanté ses prédécesseurs, comme Brassens et Ferrat. Félix Leclerc. Gainsbourg. Le barde s'accompagne désormais d'une guitare (ou d'un piano). Lennon, Dylan, Cohen, Jim Morrison, Lou Reed, Robert Hunter, Gil Scott-Heron, Van Morrison, Patti Smith, Tom Waits, Phil Lynott, LKJ, John Cooper Clarke, Robert Calvert, Richard Hell, Jim Carroll, Nick Cave. Ici on le trouvera chez les meilleurs de nos "lyricistes" : Nougaro, Barbara, Manset, Véronique Sanson, Yves Simon, Higelin, Lavilliers, Souchon, Cabrel, Capdevielle, CharlÉlie, Thiéfaine, Murat, Solaar, Raphaël, Jeanne Cherhal, Casey, Roda-Gil.

INDEX
Aujourd'hui, les condamnations sont médiatiques. Et approximatives : Gainsbourg n'a pas toujours été classe, mais il n'a violé personne a priori, et aujourd'hui que le climat culturel a changé, il n'écrirait sans doute plus "La Poupée qui fait", et vieillirait Melody Nelson.

Les guerres culturelles qui veulent corriger le passé et réglementer le présent partent d'un bon sentiment. La justice les accompagne quand c'est nécessaire. Elles sont toxiques pour la création, en recherche d'un absolu qui ne s'embarrasse pas d'autorisation, ni de censure. Sans cette complète liberté, il n'y aura plus de génie. Un artiste qui ne peut pas détonner ne peut pas non plus révolutionner. Tout est politique. Tout devrait être poétique aussi.

© RAPHAEL GAILLARDE/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES

BIG BAND
Arnaud Fradin, à gauche, et son gang composé de Damien Cornelis (claviers), Igor Pichon (basse), Éric Chambouleyron (guitare), Pierre-Marie Humeau (trompette), Richard Housset (batterie) et Vincent Aubert (trombone).

PROFIL

Malted Milk

More Milk Today!

Après vingt-cinq ans de scène et des centaines de concerts, le groupe nantais mené par Arnaud Fradin sort un huitième album, toujours gorgé de sonorités blues-soul.

Par BELKACEM BAHLOULI - Photo de MARGOT MARTIN

Pas besoin de traverser l'Atlantique pour sonner comme aux grandes heures du blues-soul-R'n'B made in Tennessee ou orienté Northern Sound. Depuis un quart de siècle, Arnaud Fradin aime à visiter et revisiter la musique noire américaine. Avec ses six compagnons, le guitariste chanteur et meneur continue de creuser le sillon de ce son si caractéristique, cuivres à l'appui : preuve en est avec leur nouvel opus, *1975,* fait maison ou presque : *"Après les EP sortis pendant la période du confinement, on a construit cet album en résidence à Nantes, où la majorité du groupe est basée à l'année."* Le disque en question est arrivé après quelques singles, dont le dernier sorti à l'automne 2023, "Better Now", une chanson à l'ambiance groovy en diable mais traitant de rupture amoureuse : *"On voulait jouer sur le contraste entre une musique qui te donne envie de bouger et un sujet plutôt grave et triste,* explique Arnaud Fradin. *On a surtout joué sur les effets sonores, mais qui s'adaptent plutôt de façon cohérente au texte."*

La production est une passion de plus en plus grandissante chez Arnaud, au point de pousser encore plus loin en créant son propre label pour éditer ses disques. Mieux encore, il reconnaît adorer la réalisation en studio, attaché à sa console, à affiner les prises de son et les premiers mix. Production maison, comme on dit ? *"Presque,* s'amuse le musicien. *Les captations me passionnent autant que la composition. L'arrangement, c'est vraiment devenu mon truc, j'ai passé beaucoup de temps à apprendre comment travailler avec tout cela, et je dois dire que c'est vraiment gratifiant de voir le morceau se réaliser sous ses yeux, et prendre sa forme définitive. C'est fascinant."* Et surtout, pour ne pas sombrer dans l'autarcie et rester à l'écoute du monde, Arnaud a fait appel au musicien italien Marco Cinelli, lequel garde toujours une oreille ouverte. *"Ce disque a été réalisé en collaboration avec Marco, guitariste et chanteur membre du groupe The Cinelli Brothers. Il est super leur nouvel album, vous l'avez écouté ? C'est un musicien génial, un multi-instrumentiste impressionnant et avec une culture blues et R'n'B incroyable,* s'enthousiasme Arnaud Fradin. *Je lui ai envoyé du son et il s'est mis au boulot directement. Il vit à Londres depuis pas mal d'années maintenant. Nous avons bien travaillé ensemble et, du coup, il a participé aux arrangements et m'a beaucoup aidé, notamment pour l'écriture des textes."*

> *"Dans cet album, on joue sur le contraste."*

Pour ce déjà huitième album, Arnaud Fradin s'est donc plongé dans sa propre histoire : *"Intituler ce nouveau disque* 1975 *était volontaire, non pas pour faire un repli sur moi, mais je pense qu'à presque cinquante ans, on peut dresser un premier bilan. C'est pour cela que j'ai choisi ce titre qui n'est autre que mon année de naissance. J'ai des images d'enfance qui sont remontées, au propre avec des films Super 8, et au figuré avec de vrais souvenirs en les revoyant. Je ne dis pas que j'ai été submergé par une vague de nostalgie, mais ces images ont un peu conditionné ce qu'allait être cet album."*

Bien que coécrits avec Marco Cinelli, les textes racontent mieux que n'importe quelle biographie détaillée les passions et les passages à vide, les humeurs et les retours de bâton, le tout posé sur une section rythmique imparable, des claviers à profusion, des guitares étincelantes mais mordantes et des cuivres au son puissant, qui balaient tout sur leur passage.

Arnaud s'interroge beaucoup sur son parcours, les méandres de la vie, mais réfléchit aussi au sort de ses contemporains : *"On n'est pas non plus des artistes super-engagés,* martèle-t-il, *mais il y a des choses qui doivent être rappelées, c'est simple."* Car en tant qu'artiste, on ne peut pas vivre dans sa bulle. *"On a un réel besoin d'humanité dans ces temps troublés"*, rappelle-t-il. On n'ira pas jusqu'à la colère des protest songs dans ce *1975* original à plus d'un titre, mais Arnaud Fradin montre surtout un optimisme sans faille, et porte un message de fraternité et d'espoir. Et le tout tenu par de gros riffs féroces, contrebalancés par des arrangements originaux, sorte de kaléidoscope sonore si l'on veut, à l'image de ce groupe atypique au parcours exceptionnel : car vingt-cinq ans de carrière, en France, ce n'est pas très courant, malgré des changements de line up à leurs débuts : *"Depuis plus d'une demi-douzaine d'années, le groupe est fixé. On adore jouer ensemble, bien que chaque membre poursuive en parallèle des projets personnels, mais on est toujours heureux de tous partager des moments sur scène ou en studio."*

Par **BRUNO PATINO**

Welcome To The Pleasuredome

À QUOI RECONNAÎT-ON un changement d'ère ? À un instant de bascule ou aux signes qui s'accumulent, et qui, tous, pointent dans la même direction ? Le moment décisif est souvent une construction rétrospective, il n'apparaît comme tel que bien des années plus tard. Les signaux, eux, sont sous nos yeux. Ces dernières semaines, ils n'ont pas manqué. Petit inventaire incomplet…

Elvis, en premier lieu. "*Le King est de retour sur scène, premier concert à Londres en 2024.*" Que la lecture d'un tel titre ne provoque ni surprise ni même intérêt marque ce qu'est devenue l'époque. Ainsi donc, le show "Elvis Evolution" proposera un hologramme annoncé comme le plus convaincant jamais réalisé, développé par la société Layered Reality. Londres, Berlin, Tokyo et Las Vegas seront les premières étapes de la "tournée". Las Vegas, justement, où U2 achève le spectacle dont on a déjà parlé ici, et qui inverse le rapport habituel entre musique et image : non plus l'écran au service du groupe, mais le groupe au service de l'écran. Enfin, la société Pophouse Entertainment, qui a participé à la réalisation du "retour" d'Abba, va utiliser son savoir-faire en matière d'avatars pour proposer un concert permanent de… Kiss. Dans ce cas, il s'agit presque d'un retour au concept de départ : des créations numériques qui "deviennent" les personnages que les musiciens étaient eux-mêmes devenus. Et l'on pourrait ainsi, longtemps, continuer la liste.

Dans un autre genre, Open AI a dû suspendre les activités du robot conversationnel Dean.bot, développé par les soutiens de Dean Phillips, aspirant républicain (Minnesota) à l'élection présidentielle, et qui engageait la conversation en imitant la voix du candidat. Alors même qu'une Église luthérienne allemande, quant à elle, a fait animer les quarante minutes de son culte par une IA doublée d'un avatar. D'autres Églises, catholiques, testent les confessions par robot conversationnel.

Beaucoup plus perturbants, évidemment, les *deepfakes* pornographiques mettant en scène Taylor Swift, que X a laissé prospérer sur sa plateforme une journée durant, avant de les retirer, 47 millions de vues plus tard. Une histoire qui a inquiété jusqu'à la Maison-Blanche, mais qui n'est que la partie visible d'un phénomène bien plus large, où l'IA devient une arme de dégradation massive utilisée par tous les courants misogynes. Dans le cas de Swift, ils ont été rejoints par les complotistes soutenant Trump et sa campagne.

Enfin, le 2 février 2024, Apple a semblé renouer avec la *hype* que l'entreprise de Cupertino est seule capable de produire lorsqu'elle commercialise des produits qui prétendent changer notre vie, et qui, parfois, le font. Le lancement du casque Appel Vision Pro a certes été un événement à New York, mais les files d'attente ailleurs étaient plus clairsemées, refroidies sans doute par le prix de l'objet : 3 499 dollars, une paille. Quand on l'a essayé, il est difficile de ne pas être d'accord avec l'avis critique du journaliste du *New York Times* : on est ébloui et perplexe. Impossible de résister au *wow effect*, lorsque l'on regarde un film dans une ambiance de cinéma à l'ancienne ou en plein milieu du Yosemite Park, quand on se retrouve au milieu de la répétition d'Alicia Keys, ou quand on peut se prendre pour Tom Cruise dans *Minority Report*, en train de jongler avec les mains entre plusieurs écrans d'ordinateurs. Mais dans le même temps, on ne voit pas bien à quoi cela peut servir dans la vie de tous les jours. La nouveauté ne réside cependant pas dans la qualité de l'expérience immersive, mais dans le fait qu'elle se conjugue avec ce qui se passe hors du casque. On peut en effet s'immerger tout en continuant à voir son voisin immédiat, consulter son téléphone ou se livrer à toutes les activités de la vie quotidienne. Génial ou totalement effrayant, chacun jugera. Comment ne pas être partagé devant la vidéo mise en ligne par l'entrepreneur influenceur Mario Nawal et montrant un homme conduisant à pleine vitesse sa Tesla assis devant son volant, mais couvert par son casque Apple Vision Pro ?

Nous arrivons dans une ère où la fiction et le réel se mêlent et voient leur frontière se brouiller chaque jour un peu plus.

On me dira, cet inventaire à la Prévert n'est que la traduction de l'arrivée de l'intelligence artificielle et des technologies immersives dans nos vies. Certes, mais il me semble qu'il est possible d'aller un peu plus loin dans l'analyse. Tous ces points mis bout à bout semblent nous dire une chose et une seule : bienvenue dans une nouvelle ère, une ère dont j'ai écrit ailleurs qu'il était possible de la nommer "Ère de l'imbrication". Une ère où la fiction et le réel se mêlent et voient leur frontière se brouiller chaque jour un peu plus, où l'immersion et les filtres semblent fournir une expérience plus intense que la réalité. Une ère où le déluge d'images, de sons et de texte croît de façon exponentielle à chaque instant, brouillant le passé, le présent et le futur. Une ère où le calcul nous guide et l'hallucination nous guette. Une ère où ce n'est pas l'humain qui est "augmenté", mais son contexte. Un contexte mouvant, qui nous absorbe à mesure que nous le modifions. *Welcome to the Pleasuredome.*

MGMT
Plaisir pop

Après des propositions plus expérimentales, le duo américain retrouve toute son inspiration mélodique avec son cinquième album. Interview.

Par SOPHIE ROSEMONT - Photo de JONAH FREEMAN

Ces nouvelles chansons n'ont rien à voir avec le Covid, précisez-vous dans la note d'intention de *Loss of Life*... Vraiment ?

Andrew VanWyngarden : En effet, si l'album ne parle pas directement du Covid, il a néanmoins trouvé sa source au printemps 2020. Nous étions en pleine tournée et devions bientôt décoller pour le Mexique et l'Asie. Tous les concerts ont été annulés. Nous ne voulions pas faire un sujet de ce qui s'était passé pendant le confinement - franchement, qui s'en soucie ? Mais il faut reconnaître que cette tragique pandémie nous a permis de descendre du train de MGMT qui, depuis quinze ans, roulait à folle allure. Quand nous avons commencé le travail d'enregistrement, au début de l'année 2022, Ben et moi étions très inspirés.

Ben Goldwasser : C'était la première fois depuis longtemps que j'avais l'impression de ne pas être défini par ce qui se passait musicalement autour de moi. En travaillant sur la bande-son d'un long-métrage d'animation, *Où est Anne Frank* ! *[d'Ari Folman, interviewé à cette occasion pour* Rolling Stone, *ndlr],* je suis sorti de ma zone de confort et j'ai compris que je pouvais m'amuser avec la musique. Et l'image ! Un atout précieux pour les sonorités et les clips de *Loss of Life*.

Vous avez longtemps semblé être dans votre bulle, mais cette fois-ci, vous vous adressez directement à vos auditeurs ?

A.V.W : Avec le temps, le désir de me connecter avec les gens est ce qui compte le plus. Quand nous travaillons, nous sommes dans notre petit monde. Mais pendant la confection de *Loss of Life*, nous étions entourés par nos amis, nos familles, des musiciens qu'on connaît de longue date, tel Dave Fridmann *[ex-bassiste des Mercury Rev devenu, entre autres, producteur de MGMT dès* Oracular Spectacular, *en 2007].* Dave s'est comporté comme un thérapeute, nous encourageant à communiquer, car lorsqu'on doute de nous, ce qui arrive souvent, cela peut s'insinuer dans le processus créatif et devenir toxique. Cette atmosphère confiante s'est répercutée sur ces nouveaux titres. Nous avons d'ailleurs, pour la première fois, fait un duo, avec Christine and The Queens - dont nous avons toujours apprécié la voix.

Comment communiquez-vous, entre Los Angeles, où vit Ben, et New York, lieu de résidence d'Andrew ?

B.G. : Par SMS. Généralement, nous ne parlons que de musique. Mais quand je voyage à New York, ou qu'Andrew vient à LA, les journées ne sont plus les mêmes qu'avant. Nous prenons le temps de déjeuner, de parler... ou non ! Cette amitié a évolué, s'est solidifiée au fil des années.

A.V.W. : Quand nous avons commencé à travailler sur cet album, nous n'avions plus de label. Pas de tournée, pas de promotion, rien à faire concernant l'industrie de la musique. C'est ça, l'avantage de ne plus être en major. Comme à nos débuts, nous nous contentions de traîner ensemble et de jammer. Nous avions rarement été si proches l'un de l'autre depuis cette époque. Et nous ne souhaitons plus que ça se passe autrement !

Ce que l'on comprend en écoutant *Loss of Life*, c'est que des ténèbres peut surgir la joie. Un message inspiré de votre propre expérience ?

A.V.W : Absolument. Lorsque Ben et moi nous nous sommes rencontrés, c'était juste après le 11 septembre 2001. Nous étions étudiants à Wesleyenne, une université proche de New York, et notre entourage était bouleversé. Cependant, l'énergie qui circulait alors a nourri notre relation créative, comme pour trouver un peu de joie dans ce chaos. Quand notre précédent album, *Little Dark Age*, est sorti, Donald Trump venait d'être élu et cela nous avait galvanisés.

B.G. : Ce monde peut être sombre, tordu, brutal et très injuste. L'amour sous toutes ses formes permet de soulager notre angoisse. C'est réellement réconfortant, rassurant, indestructible.

Dès le titre de l'album, *Loss of Life*, un paradoxe se manifeste, entre tendresse et rage… Un paradoxe assumé ?

A.V.W. : Oui. Ce nom, *Loss of Life*, résume l'obscurité qui nous accable lorsqu'on perd un être cher, mais également l'existence à laquelle on renonce quand on accueille un enfant. Mettre un bébé au monde, c'est mourir un peu soi-même… pour renaître. Cette étrangeté de la vie habite l'album, je crois. Ainsi que notre propre ambivalence. Je suis une personne plutôt douce, Ben de même, cela s'est toujours entendu dans notre musique. *Loss of Life* ne fait pas exception à la règle, mais nous avons dû trouver un exutoire à notre colère. Quand je poussais la voix, c'était comme si je pratiquais la thérapie par le cri primal de John Lennon ! Dans MGMT, les sentiments sont paradoxaux… à l'image de la vie.

***Loss of Life*, l'album existentialiste de MGMT ?**

B.G. : *Loss of Life* est le disque le plus direct et sincère que nous ayons jamais produit. S'il devait se transformer en une carte du tarot, ce serait celle du bouffon ou de l'ignorant. D'une certaine manière, la sagesse ultime revient à abandonner ce qu'on pense savoir. Certes, la musique est nécessaire, cathartique et fédératrice. Mais d'un autre côté, c'est juste de la musique, et peut s'avérer totalement vide de sens. Il ne faut pas l'oublier, afin de rester à la fois humble et inventif. ®

Chercheuses d'or

Dans ce road trip à la découverte d'une Amérique des fractures, les journalistes Catherine Faye et Marine Sanclemente retracent, in situ et à l'identique, la route empruntée par les mythiques Thelma et Louise. **Par LORAINE ADAM**

De longs mois de préparation ont été nécessaires pour ce périple démarré au printemps 2022, car suite au Covid, les prix avaient grimpé aux États-Unis et, pour alléger le budget, il fallait multiplier les partenaires : "*Nous avions prévu deux mois, ce qui nous a permis de prendre parfois le temps, mais une fois sur place il y a eu comme une urgence, les jours et les nuits filant à toute vitesse.*" L'improvisation et l'inattendu sont la colonne vertébrale de leur mode de voyager ensemble, "*ce qui laisse la voie libre aux rencontres, aux surprises, aux détours, à l'élaboration de la pensée et donc de l'écriture*". Une improvisation qu'elles ont adossée au "vrai" parcours de *Thelma et Louise,* de Little Rock au Grand Canyon, avec cartes routières et sans GPS, et à leur propre quête.

En traversant l'Arkansas, l'Oklahoma, le Nouveau-Mexique, l'Utah et l'Arizona, hors des sentiers battus, elles ont échangé avec des natifs, latinos, afros, entrepreneurs, cowboys et girls, intellectuels, pratiquants, Républicains ou Démocrates, armés ou non… Une humanité complexe, loin de bien des clichés. "*Une Amérique des possibles où l'American Dream persiste, mais avec des réalités quotidiennes qui ne peuvent plus être en adéquation avec les valeurs de l'*American way of life *des années 1950,* explique Catherine Faye. *Une Amérique qui avance et résiste tout à la fois dans bien des domaines mais que les médias ont tendance à ne considérer qu'en partie.*"

▲ AU FIL DE LA ROUTE

Catherine Faye *(à gauche)* et Marine Sanclemente au Nouveau-Mexique, un État contrasté empreint de l'esprit de Mabel Dodge Luhan, D.H. Lawrence, Georgia O'Keeffe et tant d'autres.

Pour les deux auteures, cette aventure est aussi une expérience *bigger than life* : "*Le cinéma, la littérature, la chanson, trop souvent vus comme illusoires, sont pourtant des supports pour comprendre,* analyse Catherine. *L'histoire de* Thelma et Louise *avec la question du viol, de la légitime défense ou non, leur cavale tragicomique pourrait tout à fait se reproduire aujourd'hui.*" "*Dans une Amérique des extrêmes, nous voulions comprendre les raisons de certains votes ou prises de positions très conservatrices. Et sortir de certaines idées qui auraient pu ressembler à des préjugés*", complète Marine, dont le meilleur souvenir de l'aventure reste "*ce temps du soir dans nos motels pourris, nos petits dîners de fortune assises sur un trottoir avec notre couteau suisse. Nos fous rires, les moments de doute*". Car comme les deux héroïnes du road movie, les deux journalistes ont en commun l'amitié, la complicité et un "*appel constant de l'ailleurs, l'avidité de comprendre et d'embrasser le monde*". Catherine est plus littéraire, Marine plus journalistique, mais elles se complètent de manière instinctive. Leur seul regret, ne pas avoir réussi à entrer en contact avec Callie Khouri, la scénariste de ce film oscarisé et cultissime de Ridley Scott en 1991, avec les formidables Susan Sarandon et Geena Davis.

Pour Catherine, voyager est "*une manière d'être au monde, sans cesse en alerte, dans la vie de tous les jours voire même en rêvant. C'est avancer, regarder, écouter, se développer en progressant, explorer en soi, en l'autre, ailleurs, aller toujours plus loin. Presque une initiation. Un élan pour ne pas mourir*". Selon Marine, "*si l'on se réfère à ses origines, le voyage n'est pas l'aventure mais ce qui la permet. Hier comme aujourd'hui, il coûte à celui ou celle qui l'entreprend. Dans notre cas, de s'extraire de nos vies quotidiennes, de nos occupations professionnelles pour aller chercher quelque chose de différent, de plus grand, de plus intense. En quelque sorte, c'est le choix d'un mode de vie*".

Côté playlist, les deux complices ont tracé en excellente compagnie avec notamment *Nebraska,* de Bruce Springsteen, *Down the Road Wherever,* de Mark Knopfler, *Beyond the Missouri Sky,* de Charlie Haden et Pat Metheny. Et s'il est une chanson emblématique de ce périple intense, c'est bien le poignant *Cortez the Killer,* de Neil Young, avec ce sentiment de collision tragique entre le Nouveau et l'Ancien Monde : "*And they build up with their bare hands/What we still can't do today…*"

Car à l'instar d'*Easy Rider, Sailor & Lula, Bonnie & Clyde* et *Thelma & Louise*, le voyage est avant tout une aventure formidablement humaine.

© PAUL SEN - CATHERIEN FAYE - MARINE SANCLEMENTE

▲ CISCO VILLE-FANTÔME
L'ancienne station de remplissage ferroviaire, en Utah, a bien changé depuis l'apparition des moteurs diesel.

▲ TALLGRASS PRAIRIE PRESERVE
Les bisons, animaux sacrés pour les Amérindiens, ont frôlé l'extinction avec la conquête de l'Ouest.

▶ TULSA, OKLAHOMA
Le musée consacré à Woody Guthrie, natif du Sooner State, se dresse au 116 E Reconciliation Way, à deux pas du Bob Dylan Center.

▲ HIGHWAY 191, PRÈS DE BLUFF
Attelage récurrent dans les road-movies américains, la voiture est une icône de l'*American way of life* et d'une certaine vision de la liberté.

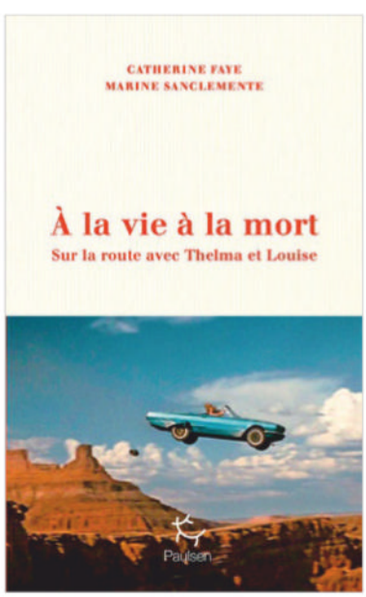
▲ MONUMENT VALLEY
Sur les terres des Navajos, les formations de grès rouge, emblématiques des décors de centaines de westerns.

◀ FOLLE ODYSSÉE
Un road-trip de 10 000 km, de l'Arkansas à l'Arizona, à travers une Amérique diverse et saisissante.

▲ EUREKA SPRINGS
Tournée de Cosmopolitan au Joy Motel, QG libertaire au cœur d'un Arkansas conservateur.

"Aller chercher quelque chose de différent, de plus grand, de plus intense."

▲ LONG BEACH, LOS ANGELES
Danse en ligne au Cowboy Country Saloon, lieu du tournage de la scène du coup de feu fatal dans *Thelma et Louise*.



Jack Antonoff
Jersey Boy

Acteur essentiel de la scène internationale actuelle, il multiplie les projets, aussi bien en tant que producteur que de musicien. Il fête les 10 ans de Bleachers avec un nouvel album puissant, intense et soigné.

Par MATHIEU DAVID - Photo de ALEX LOCKETT

Musicien aux nombreux visages et casquettes, Jack Antonoff aligne les succès. À l'aube de ses 40 ans, il a déjà reçu huit Grammy Awards et collectionne les collaborations de prestige. Néanmoins, son goût pour le travail ne l'aveugle pas sur son idéal de liberté artistique. *"Je prends mon emploi du temps au jour le jour,* explique-t-il. *Je me lève, je vais en studio et j'avance sur ce que je souhaite avancer, que ce soit ma propre musique ou d'autres projets. À moins d'être vraiment obligé d'être quelque part, je travaille sur ce que je veux. Je trouve que c'est plus sain."* Et qu'il s'agisse des disques qu'il produit - les récentes œuvres de Taylor Swift, Lana Del Rey, The 1975 ou Florence + The Machine - ou de sa propre musique, il s'y donne *"corps et âme"*. Il se targue ainsi de ne travailler que sur des projets *"qui le passionnent profondément"*.

C'est ici que Bleachers entre en scène. Initié il y a dix ans, ce projet solo en est déjà à son quatrième album. L'occasion pour Jack Antonoff de démontrer que la flamme qui l'anime est toujours vivace : *"Notre feu est plus nourri que jamais. C'est comme si nous n'avions pas senti ces dix ans passer, étant donné que nous sommes toujours en mouvement."* Ainsi, faire des disques est à la fois intense et satisfaisant. *"Le processus de confection d'un album est une mission très prenante. Cette quasi-obsession de livrer le fruit de son imagination fait qu'on ne réalise pas son intensité. Lorsqu'on fait un album, le corps ne bouge presque pas, mais le cerveau est en feu."* Une fois n'est pas coutume, cet opus n'a pas de titre. *"Lorsque j'ai fini ce disque, je me suis rendu compte que tout ce à quoi il faisait référence était le groupe en lui-même."* Il s'agit toutefois là d'un accomplissement, plus que d'un renouveau. *"Le groupe a atteint son essence. Pour en arriver là, les années de tournées et de travail sont nécessaires. Le laisser sans titre est la meilleure manière d'exprimer tout cela."*

Si Bleachers se réfère sciemment à ses membres, il conserve néanmoins des influences facilement identifiables, Bruce Springsteen en tête sur des morceaux tels que "Modern Girl". Selon le musicien, l'identité de son projet est profondément liée à l'endroit d'où il est issu, qui se trouve être le même que le "Boss". *"Le New Jersey a un son intéressant, très porteur d'espoir,* analyse-t-il. *Les cuivres font ces mélodies endeuillées et joyeuses à la fois. On retrouve cela aussi chez Paul Simon et Frank Sinatra. C'est une énergie particulière."*

Lui-même originaire du Garden State, Jack Antonoff embrasse cet État, qu'il assimile sans détour à son identité artistique et personnelle. *"J'ai toujours fait de la musique dans cet esprit. Plus j'évolue et plus ma musique en est imprégnée, quel que soit l'endroit où j'écris. Il y a toujours une partie de moi qui reste dans le New Jersey."* Cet esprit est définitivement ancré dans sa situation géographique et sa proximité avec la ville de New York. *"C'est la seule ville du monde qui ne brille pas au-delà de ses limites,* estime-t-il. *De part et d'autre de cette frontière se trouvent deux mondes complètement différents, contrairement aux autres villes qui irradient leurs alentours. Lorsqu'on grandit de l'autre côté, on ne peut pas être plus éloigné du centre du monde."*

Le fait d'avoir vécu en France une bonne partie de 2022 l'a d'ailleurs conforté dans cette optique. *"J'ai écrit beaucoup de musique en France. Vivre à Paris m'a aidé à affirmer mon identité américaine. La manière dont cette ville se meut s'éloigne fortement de New York."*

Loin de vouloir compartimenter à tout prix ses projets, le musicien et producteur n'hésite pas à inviter Lana Del Rey sur le titre "Alma Mater", prolongeant ainsi leur collaboration, qui a notamment donné naissance au dernier album en date de la chanteuse, en 2023. *"Nous avons écrit trois albums ensemble et elle a participé à trois ou quatre morceaux de Bleachers,* rappelle

Antonoff. *En studio, nous travaillons librement et, à la fin, nous savons à l'instinct à qui correspondent les morceaux que nous gardons. Sur ce morceau, je voulais que l'auditeur sente qu'il est dans la même pièce que nous.*" Les titres sont ainsi un moyen d'alterner différentes ambiances. *"Sur 'Modern Girl', j'ai voulu retranscrire l'ambiance d'un petit club, alors que dans 'Jesus Is Dead', on se retrouve au volant d'une voiture lancée sur l'autoroute. Dans 'Call Me After Midnight', je place l'ambiance dans une chambre, avec vue sur la rue, d'où les bruits citadins qu'on peut entendre en fond.*"

Si la perte de sa sœur reste présente dans son esprit et dans son œuvre, l'artiste voit néanmoins ce disque comme une célébration de la vie. *"Cet album parle de l'approfondissement des relations, qu'il s'agisse de celles au sein du groupe ou de mon mariage,* explique-t-il. *La perte et le deuil sont toujours présents dans ce disque, mais ce ton de célébration est nouveau. Cela m'a fait réfléchir sur l'esprit et la manière d'aborder les événements de la vie. Tout bouge rapidement dans notre tête, et j'ai voulu mettre cette notion en musique.*"

Philosophe, il ne néglige pas l'aspect spirituel de sa pratique artistique. *"Dieu n'occupe pas une grande partie de ma vie, mais la musique emplit cet espace. Selon moi, cela peut s'assimiler à ce que les gens ressentent lorsqu'ils vont à l'église.*" Ainsi, les concerts sont comparables à des messes : *"Dieu envoie des signes à tout le monde, mais les gens se réunissent pour le célébrer à leur manière.*"

Une célébration qui pourrait éventuellement se faire lors du retour de Bleachers en France. De quoi contenter les fans avides d'émotions intenses, sachant que le dernier passage du groupe dans l'Hexagone remonte à 2015.

Q&R

Brittany Howard

La pandémie l'a poussée à "vivre sa vie", à créer différemment. Et à avouer son amour secret pour le metal.

Par BRITTANY SPANOS - Photo BOBBI RICH

"*LE PARCOURS QUE j'effectue pour devenir fermière est ridicule*", déclare Brittany Howard, installée dans le luxueux hôtel William Vale lors de son voyage de presse à New York. Elle rêve d'un avenir potentiel où elle posséderait une ferme comme celle dans laquelle elle a grandi. Et envisage d'allonger ainsi la liste de ses hobbies non musicaux qui comptent, depuis 2020, la pêche et la réparation de bateaux. Mais la musique reste la première préoccupation de l'ex-leader d'Alabama Shakes. À 35 ans, elle sort un nouvel album solo, *What Now,* sur lequel elle a commencé à travailler en 2020, confinée dans une maison de location, à Nashville. Il témoigne d'une patience toute nouvelle qui se traduit par ses compositions les plus terre à terre et réfléchies à ce jour.

Cet album a été écrit alors que vous attendiez de poursuivre la tournée pour votre premier disque en solo. Comment ça s'est passé?
Sincèrement, j'ai mis ça de côté. Je voulais rester en vie. Il se passait tant de choses… Black Lives Matter, une tornade près de chez moi, à Nashville. Tout le monde s'inquiétait pour son travail. Ça m'attristait, mais au bout d'un moment, je me suis dit : *"Eh, c'est pas mal de ne pas être sur la route."* Je me suis demandé à quoi je voulais que ma vie ressemble. C'était une petite crise existentielle. J'ai beaucoup grandi pendant ces trois années.

Votre approche de la musique a-t-elle changé à cause de cette période?
Je louais cette maison et je n'avais pas de studio. Il y avait une chambre d'enfant et un ordinateur portable. C'était basique. Je me suis dit : *"Je vais enregistrer là ce que je ressens tous les jours."* Ça n'avait pas besoin d'être bon. C'était un nouveau mode de fonctionnement ; j'avais plutôt l'habitude de me torturer.

Comment cela?
Quand *[Alabama Shakes]* a enregistré *Sound & Color*, je me suis enfermée au sous-sol. J'étais hyper-stressée, je ne travaillais que la nuit, je dormais le jour, je buvais des cafés à 2, 3, 4 heures du matin. Je pensais : *"C'est comme ça qu'on fait du bon travail."* Je crois que je me disais que, plus je me lâchais mentalement - plus j'étais folle - moins je pourrais juger mon travail. Puis j'ai compris qu'on ne peut pas juger ce qu'on fait.

À quel point cette mentalité affectait-elle votre vie en dehors de la musique?
Je n'avais quasiment pas de vie en dehors du travail. C'était le problème.

Vous cherchez toujours un équilibre?
J'ai trouvé cet équilibre, c'est sûr. C'est un milieu difficile. Quand on est quelqu'un de créatif, une grosse partie de son identité est attachée à ce qu'on crée. Il n'y a pas de limites à ça. On se dit : *"Tout ça, c'est moi."* Et c'est très bien, mais il y a d'autres choses dans la vie. C'est justement ce que j'ai découvert quand on n'a plus pu travailler. C'était effrayant. Il a fallu que j'apprenne à vivre.

À quoi ressemble votre vie désormais?
Je ralentis et j'apprécie plus les personnes qui m'entourent. Ainsi que la nature, les petites choses. Même quand le soleil passe à travers la vitre, ça peut me rendre heureuse. Je pensais que le succès, les récompenses, l'argent allaient nous rendre vraiment heureux. Mais pendant cette période, je me suis dit : *"Je suis contente que l'oxygène que je respire est propre. Je suis contente de pouvoir respirer."* On n'obtient pas de récompense pour travailler jusqu'à en crever.

Vous avez dit que le fil conducteur de cet album est le chagrin d'amour et l'analyse des histoires de cœur et des scénarios qui se répétaient. De quels scénarios s'agissait-il?
Comment répondre sans en dire trop ? *[Rires.]* Je pense que, de mon côté, il y avait une tendance au repli. En raison de mon éducation d'enfant unique, j'ai pris l'habitude de ma propre compagnie. Je me sens envahie par quiconque se trouvant dans mon espace. Au final, ce n'est pas drôle. J'ai analysé cela et je dirais que ça va mieux.

Les relations sont plus faciles depuis que vous avez compris tout ça?
Ça reste à voir. Je pense que je passe plus de temps seule, je suis moins empêtrée dans une relation - ce qui est en général un travers assez répandu.

Et qu'en est-il des amitiés?
J'ai vraiment fini de prendre les choses personnellement, et je demande à mes amis ce qu'ils attendent de moi, alors qu'avant, j'essayais de faire ce que je voulais. Je pense que je suis plus attentive.

Vous avez été dans quelques groupes et, à présent, vous avez sorti deux albums solos. Qu'avez-vous envie de découvrir à l'avenir?
Je suis le fil de ma créativité. C'est aussi simple que ça. Si je m'ennuie à enregistrer en solo, je ferai autre chose. J'aimerais me mettre au metal, sans doute. J'aime ce genre depuis le lycée, mais comme les Shakes ont décollé, je n'ai jamais eu l'occasion de me lancer et d'en faire.

Quels sont vos groupes de metal préférés?
J'aime American Nightmare, Lamb of God, Slipknot, Blood Brothers. Les gens vont me dire : *"Ce n'est pas du metal ! C'est du harcore !"* J'aime le rock qui fait du bruit.

AU GRAND COMPLET
De gauche à droite : Jaki Liebezeit (batterie), Damo Suzuki (chant), Irmin Schmidt (clavier), Holger Czukay (basse) et Michael Karoli (guitare).

RÉÉDITIONS

CAN
Paris gagné !

Un nouveau volume des Can live, Paris et la France, les fans… Rencontre au cœur de Saint-Germain-des-Prés avec Irmin Schmidt, cofondateur du groupe.

Par DENIS ROULLEAU

CAN ON THE RUN
Bootleg recherché, le *Live In Paris 1973* est enfin disponible.

ALORS QUE NOUS PENSIONS la source tarie, Can publie *Live in Paris 1973*, le quatrième album de la série de bootlegs officiels dénommés “Can live”. *“Il n’existe aucun enregistrement professionnel de Can en concert !,* explique Irmin Schmidt, clavier du groupe de rock allemand qui ne jouait pas du rock. *Ma fille a donc demandé aux fans, via Facebook, s’ils possédaient des bandes pirates… Elle en a reçu des milliers ! Certaines personnes nous ont même raconté des histoires très touchantes. Ainsi, cet homme qui habitait Berlin-Est dans les années 1980 et qui, grâce au marché noir, avait acquis de nombreuses cassettes audios, avec les dates et lieux des spectacles écrits à la main sur les tranches. Il nous les a adressées rangées dans un joli coffret, dans lequel il avait glissé ce message :* ‘C’est mon trésor, mais j’estime qu’aujourd’hui, cela doit vous revenir et devenir le vôtre.’ *Ce* Live in Paris *est issu de tout ce que nous avons réceptionné.”*

Le 12 mai 1973, alors qu’il s’apprête à fouler pour la première fois les planches de l’Olympia, Can est au sommet de son art et de sa renommée, fort du succès de ses deux derniers disques studios, *Tago Mago* (1971) et *Ege Bamyasi* (1972), ce dernier contenant les deux morceaux sans doute les plus célèbres de la formation, “Vitamin C” et “Spoon”. *“Nous étions devenus ce que nous souhaitions, nous étions en pleine possession de nos moyens, sûrs de nous… Cela s’entend, je crois, je précise que je n’ai absolument rien édité ou amélioré.”* Oui, cela s’entend, notamment sur la première pièce qui, durant plus de trente-cinq minutes, offre le meilleur de Can dans le registre psyché-tribal, rythmé par les incantations “motorik” du chanteur japonais, Damo Suzuki, décédé le 9 février dernier, lequel figure pour la première fois au casting de cette collection d’albums. Au petit jeu qui consiste à tenter de retrouver les motifs de certains titres dans ces improvisations débridées qui retombent toujours, comme par magie, sur leurs pieds, nous dirons que la section trois est servie à la “Spoon”, tandis que la partie cinq carbure à la “Vitamin C”. L’œil malicieux, Irmin Schmidt n’infirme ni ne confirme : *“Disons que nous nous autocitions, ce qui constitue un luxe. Quand nous arrivions sur scène, nous ne savions pas ce que nous allions faire, aucun plan n’était établi. Nous réagissions à l’environnement, à l’atmosphère de la salle, au public, à l’acoustique, à la météo… À chaque fois, c’est une forme de pari. Parfois cela ne fonctionne pas du tout. Mais quand cela réussit, comme ici, le pari est gagné ! Le public parisien est particulier et très stimulant, car il réagit instinctivement à la création et offre un retour direct aux musiciens sur scène. La France représente beaucoup pour moi, je vis une partie de l’année dans le Luberon, je m’y sens comme chez moi depuis longtemps”*, indique Irmin Schmidt en buvant une tasse de thé dans le lobby cosy de son hôtel, situé en face du “café littéraire” Les Deux Magots… Difficile en effet de se montrer plus francophile.

Ironie de l’histoire, cette série d’albums en concert, initiée en 2021 avec *Live in Stuttgart 1975,* offre une seconde vie discographique à un groupe dissous depuis plus de quarante années et lui permet de recruter encore aujourd’hui de nouveaux disciples dans le monde entier : *“Nous n’avons pas des millions de fans mais les nôtres sont très concernés, voire hardcore. Étrangement, cela se renouvelle tous les dix ans depuis plus de cinquante ans. Ils se reproduisent* (rires)*! Les vieux restent, les nouveaux arrivent. Un jour, j’ai reçu ce mot qui résume bien la situation :* ‘Bonjour Monsieur Schmidt, je vous connais parce que mon père possédait tous voss disques, il parlait toujours de vos spectacles avec une grande ferveur… Je comprends maintenant pourquoi !’ *Can est très apprécié en Amérique du Sud, qui compte une communauté d’aficionados multigénérationnels. Je me souviens que, durant une master class que je donnais à Mexico City, la salle était pleine de jeunes gens qui entouraient trois vieux de la vieille… c’était à la fois émouvant et amusant. En 2018, lorsque j’ai publié mon disque solo* Cinq pièces pour piano, *j’ai rencontré plusieurs journalistes argentins, péruviens, mexicains… Franchement, ils en savent plus sur Can et moi que moi-même* (rires).”

Lorsque se pose la question de savoir si un cinquième volume de la série “Can live” est dans les cartons, Irmin Schmidt esquisse un sourire, mais préserve tout de même une part de mystère : *“Nous avons reçu beaucoup de messages nous demandant si nous disposions des bandes d’un concert en particulier, considéré par certains comme le meilleur show que nous ayons jamais joué… Il est bien possible que cet enregistrement soit en notre possession…”* À suivre.

© COURTESY OF SPOON RECORDS

Olivier Lorquin
Un dernier rêve

Figure légendaire de Saint-Germain-des-Prés, ce touche-à-tout atypique signe son retour aux sources et au rock'n'roll avec* La Drôle de Route, *quarante ans après son précédent album.

Par LORAINE ADAM - Photo de CLAUDE GASSIAN

C'EST DANS LES ENTRAILLES du musée Maillol, qu'il dirige, qu'Oliver Lorquin reçoit. Très précisément dans l'ancienne salle des machines du cabaret de La Fontaine des Quatre-Saisons, ouvert en 1951 sous la direction artistique de Pierre Prévert, frère de Jacques. Boris Vian, Yves Montand ou Jean Yanne y montaient sur scène tandis que la grande Barbara était cantonnée à la plonge une année durant à cause de son répertoire jugé trop mélancolique… Aujourd'hui, dans ce volume voûté transformé en élégant restaurant, le maître des lieux, disert et avenant, parle de rock'n'roll, le regard pétillant comme à 20 ans. *"J'ai vécu une vie tellement riche, très électrique et éclectique. J'aime la baston et les beaux sentiments ; j'aime quand ça décoiffe ! J'ai une double personnalité, je suis Bob le métallique et Bob le romantique"*, annonce-t-il en guise d'introduction. Une vie incroyablement romanesque, dont le pivot central est une femme de caractère. *"Ma mère, Dina Vierny, née en 1919, muse et légataire du sculpteur Maillol, était russe, juive ukrainienne. Elle est arrivée en France à 6 ans car mon grand-père a eu la bonne idée de quitter l'Union soviétique à la mort de Lénine."* Tout jeune, Olivier part s'installer avec son père, Grand Prix de Rome de sculpture, à la villa Medicis. *"Je suis autodidacte. Je n'ai pas fait d'école d'histoire de l'art, mais toute ma vie, j'ai été en contact avec ce monde. Néanmoins, je ne pensais pas que telle serait ma voie. Ça s'est passé comme ça."* Au remariage de sa mère, il la rejoint. Dans cette famille, on chantait beaucoup, et comme il improvisait au piano, on le met *"entre les pattes d'un prof détestable qui ressemblait à Francis Blanche. Depuis, je joue un peu d'harmonica mais mon véritable instrument c'est la voix"*, raconte ce fan d'Elvis qui ne sait toujours pas lire une partition.

Bac loupé en 1967 et *"glorieusement"* décroché l'année suivante, Olivier passe six mois à la fac avant de faire une école de cinéma et de devenir doublure équestre dans un tourbillon de films, dont *La Folie des grandeurs,* de Gérard Oury, ou *Que la fête commence…*, de Bertrand Tavernier : *"Ma mère collectionnait des véhicules hippomobiles et nous montions tous à cheval, c'est ainsi qu'un jour la télévision s'est arrêtée à nos portes."* Puis il travaille dans la publicité, fait de l'habillage sonore, des jingles et des musiques de films. Avec La Connection marseillaise, il signe quatre disques de rock'n'roll pur jus, dont toutes les pochettes sont confiées au célèbre dessinateur Frank Margerin, créateur de

Lucien et Ricky Banlieue : *“Je me suis battu avec le label pour l’imposer. Frank est un grand dessinateur, entre Dubout et Crumb, je l’adore. Il a aussi dessiné la pochette de mon dernier disque.”* Olivier tourne aussi des portraits d’artistes, dont un court-métrage sur Vince Taylor en 1976.

Quand, à 33 ans, il décide de travailler avec sa mère, dans sa galerie parisienne fondée en 1947 sur les conseils de Matisse – devenu son protecteur et conseiller à la mort de Maillol –, il est persuadé que ça va mal se passer, *“mais Dieu soit loué, j’avais eu plusieurs vies avant”*. Finalement, il reprend même les rênes du musée. *“Mes deux enfants, qui ont cette chance de s’aimer et de se compléter, ont repris la galerie, qui est à ce jour la plus vieille galerie de Saint-Germain-des-Prés. Ils en sont tombés amoureux alors que pour moi ça devenait une charge, j’y étais sans y être.”*

“Je suis un homme heureux, car plus le temps passe, plus je m’éclate !” déclare, dans un large sourire, celui qui a pourtant connu, il y a quelques années, un passage à vide, une dépression dont il est sorti *“miraculeusement grâce à un psy royal”*. *“Quand on surmonte ce genre d’épreuves, on apprécie d’autant plus la vie. Ce virage musical inattendu me donne des ailes et m’excite au dernier degré. Là, je suis à fond dans mon dernier rêve. Ma vie est parsemée de rencontres et d’accidents, je ne peux pas fonctionner autrement.”* Tout a donc recommencé avec Olivier Kowalski, toujours fidèle au poste, sur une envie de réactualiser *“de belles endormies”*, d’anciens titres pour la plupart refusés par les labels de l’époque. *Just for fun*, ils enregistrent dans un petit studio, et comme ils ont besoin d’habillages de guitares, Kowalski lui présente Yan Péchin. *“De titres en titres, l’album est né. Si je n’avais pas rencontré Yan, je ne serais pas reparti dans cette aventure. Il m’a aussi présenté un ami, un sublime harmoniciste.”* Avec ce projet, Olivier a trouvé une vraie forme de liberté. Pour *La Drôle de Route*, qui donne son nom à l’album, il s’est mis dans la peau d’un autre, *“celle d’un libertaire qui a du mal à affronter le monde réel et qui rêve de musique et d’amour, sans jamais trouver un endroit où se fixer. C’est l’éternelle errance, un moteur parfait pour l’album”*.

“Si des tourneurs sont intéressés, je suis une voix à prendre !”, conclut en riant celui que la foule effraie et qui préfère les petites salles : *“D’ailleurs, j’aimerais bien jouer dans un bar, un endroit où on peut avoir une bière à la main, où c’est humain et où l’acoustique n’est pas trop mauvaise.”* Message transmis !

“Le music business est en pleine mutation”

DJ, musicien, producteur, conférencier, Joachim Garraud se préoccupe aussi de l’avenir de la musique et de ses acteurs. Avec la Fnamm, il centre les formations sur les nouveaux métiers du secteur.

Par BELKACEM BAHLOULI

“LA FNAMM, pour Formation numérique au métier de la musique, a été créée pour permettre à des jeunes de vivre de la musique, c’est notre slogan !, explique d’emblée Joachim Garraud, l’un des fondateurs de l’organisme, en réponse à une forte demande suite à l’évolution des métiers de la musique *“qui a été très impactée par l’avènement du numérique et d’internet”*. De nouveaux métiers se sont créés comme les community managers, *“qui peuvent vivre de la musique sans forcément créer,* rappelle le musicien. *Et, a contrario de nombreux autres ont disparu ou ont évolué : de guitariste, on est passé à guitariste qui sait enregistrer et mixer, tout en sachant mettre sa musique en ligne sur YouTube, monnayer son travail et, en même temps, signer un partenariat avec Twitch et gérer ses droits voisins. Notre but est donc d’aider à découvrir et d’appréhender ce monde en mouvement, afin de permettre à tous ces nouveaux profils de vivre de la musique”*.

Comment a été créée la Fnamm ?

Ce sont des passionnés, Laurent Noudohounsi, Charles Chemery, Jean-Michel Jarre et moi-même, donc quatre associés qui ont un jour décidé de réunir leurs forces et leurs carnets d’adresses afin de recruter des professeurs et d’enregistrer beaucoup de cours, puis de les rendre disponibles pour le public. Et en attendant de passer en mode gratuit, comme on aimerait le faire avec une école de la République française, ce qui nous permettrait d’offrir la scolarité à une quarantaine d’élèves par an, à qui on proposerait une vraie formation sur dix-huit mois pour leur donner un métier. On propose pour l’instant des abonnements, avant justement d’organiser un concours et de recruter des personnes qui vont donc passer en formation gratuite.

Quels ont été les premiers à vous rejoindre ?

Des professionnels, dans un premier temps. Il y avait donc Jean-Michel Jarre et, grâce à lui, on a pu échanger avec des gens comme Yvan Cassar dans le domaine de la musique acoustique et philharmonique et, de mon côté, des gens comme Bob Sinclar, par exemple, plus dans le côté DJing et développement de carrière. C’est assez varié et, bien souvent, grâce à nos carnets d’adresses, on a pu recruter des gens qui viennent soit donner des master class, soit donner des cours, soit nous donner aussi leur vision et leur feedback sur leur métier.

Et je souligne qu’il est important qu’il y ait un filtre qui fasse un peu référence. Je m’explique : vous pouvez aller sur YouTube et vous allez trouver des centaines, des milliers de tutoriels gratuits qui vont vous expliquer comment faire de la musique, mais le problème est qu’avec cette masse d’informations… vous avez du mal à savoir quelle est la bonne, parce que vous avez beaucoup de choses contradictoires ! De notre côté, nos formations sont validées par des professionnels qui, eux-mêmes, s’appuient sur nous.

“L’intelligence artificielle est l’enjeu de demain.”

Vos formations couvrent tout le spectre du monde de la musique et du business.

C’est notre volonté de ne pas sectoriser que sur le seul plan artistique, mais ouvrir à la technique, au juridique ou au commercial : aujourd’hui, pour vivre de la musique, il est impératif de savoir lire un contrat, de monter peut-être un festival ou de savoir comment jouer dans une salle de spectacle ! En fait, nous proposons une connaissance globale du métier !

Lors de votre dernière master class au Midem, vous vouliez alerter, et en même temps rassurer, sur l’IA dans la musique.

Les grands enjeux de la musique, moi j’en vois deux aujourd’hui : je vois la gestion des droits d’auteur et du copyright, qui sont fortement remis en cause. Les nouveaux outils nous permettent de prendre ou de fragmenter une œuvre, d’en extraire un tout petit bout et de recréer une autre œuvre. Quant à l’intelligence artificielle, comme je l’ai montré effectivement lors de la master class que j’ai eu la chance de faire au Midem, à Cannes, elle permet d’aller plus vite en création, de faire des nouveaux morceaux à partir de zéro. Et on a aussi encore ce problème de droits d’auteur, de savoir à qui appartient l’œuvre et

© STEVE DYKES 2012

FORMATION
Joachim Garraud est l'un des fondateurs de la Fnamm, Formation numérique aux métiers de la musique.

quelle est la position du créateur par rapport à la machine. L'IA est l'enjeu de demain.

Car l'IA sera centrale dans un avenir proche ?

L'IA est un outil de création aujourd'hui dans la musique et dans plein d'autres arts, que ce soit le graphisme, le cinéma, la littérature… Elle est déjà présente, mais ne remplace pas la totalité des choses qui sont nécessaires pour la création, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, si on demande à l'intelligence artificielle de créer un titre qui ressemble à du Rolling Stones avec la voix de Prince et le swing de Michael Jackson, on n'aura pas la synthèse de ces génies, et surtout on risque d'avoir quelque chose de carrément pas bien… Pour l'instant ! Et j'insiste sur ce "pour l'instant", car il est difficile de m'engager dans le temps. L'intelligence artificielle reste un outil au service du créateur qui permet d'aller plus vite et plus loin, voire de créer différents styles dans lesquels je ne serai pas à l'aise avec ma formation classique : grâce à l'intelligence artificielle j'ai vraiment un assistant qui m'aide. L'IA reste un enjeu très important. Ce n'est pas 100 % de l'enjeu de la musique du futur, mais ça en fait vraiment partie.

Dans les oreilles de Francis Zégut

NOTRE CHRONIQUEUR NOUS PROPOSE CHAQUE MOIS UNE SÉLECTION D'ALBUMS QUI ONT RETENU SON ATTENTION.

1 Shady Belle

RISE AGAIN

En scrollant sur Insta ou YouTube, on tombe souvent sur des artistes en devenir. Et on y trouve pléthore de guitaristes. Afin de rester positifs, ils essaient d'être les héros qui hantent leurs nuits. Parfois quelques notes interpellent : la magie d'un riff sorti du bois, le plan que t'écoutes sans cesse. Je me suis fait piéger par Shady Belle. Son guitariste Joey, et Tim, le chanteur, viennent de sortir *Rise Again*, leur premier single, à l'esprit très rock 90's ("Lakini's Juice", de Live). Avec un bon son de Telecaster, une voix à la Glenn Hughes/Kip Winger emballe ma journée. À l'avenir, parlera-t-on plus de Shady Belle, la maison cachette d'une mission dans *Red Dead Redemption 2* ou bien du groupe de Joey et Tim ? La course des nuages nous le dira…

2 Empire State Bastard

RIVERS OF HERESY

L'arrière d'un bus est un endroit pour mettre le boxon ou s'emmerder comme des rats morts. C'est ce qui s'est passé pour Simon Neil et Mike Vennart, de Biffy Clyro, pendant les tournées. Ils ont échangé sur la musique la plus lourde, provocante et avant-gardiste qui soit. Passé cette séance, une équipe s'est mise en place, une bassiste – Naomi MacLeod– et un bûcheron bien connu des lanceurs d'enclumes, Dave Lombardo (Slayer, Suicidal Tendencies…). *Rivers of Heresy* ouvre par "Harvest", pas celui de Neil Young, non ! Celui-là plaque les oreilles de mon chat en arrière, et Yves Duteil casse ses cordes de guitare en buvant son Ricoré ; ça ne respecte rien, ni les animaux, ni les ieuv, de la zik d'hérétiques qu'on vous dit.

3 Gruff Rhys

SADNESS SETS ME FREE

"Ils ont vendu ma maison pour construire un gratte-ciel" : ainsi se termine le nouvel album du gallois Gruffudd Maredudd Bowen Rhys, Gruff Rhys pour les intimes. Un titre au tempo bossa enveloppé dans un générique de série américaine, je n'irai pas jusqu'à *La Croisière s'amuse*, mais j'me comprends. Quant à notre "Frontier Man", je crois apercevoir Leonard Cohen chevauchant le poney de la calandre d'une Mustang 1965. Sur les premières notes, aux détours country, de "Sadness Sets Me Free", apparaît le costume blanc de Joe Dassin et son histoire de "Marie Jeanne", version originale Bobbie Gentry, *of course*. Ce nouvel album est une galette de sons évoquant de doux souvenirs ; sa musique bordée de violons, de piano et de cuivres, évoque l'insouciance d'autres époques. Attention, on est au bord du gouffre de la nostalgie, mais on va tout de même se le repasser…

4 Ace Monroe

ACE MONROE

Lorsque j'étais cow-boy dans le Wyoming, je nettoyais méticuleusement le canon de ma Winchester 1873 en me gavant d'AC/DC ou de Motörhead. En 2024 j'entretiens mes gouttières en écoutant Ace Monroe, originaire de Nashville, une nouvelle apparition de la scène classic-rock/hard-rock américaine. Un petit côté riff Stones sur "Summer Heat", sinon on nage en plein Guns N' Roses, Black Crowes et même Cold Chisel. Mes gouttières me diront merci !

RS CHARTS LECTEURS

Mars 2024

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS

1. GREENDAY
Saviors
2. SAXON
Hell, Fire and Damnation
3. THEY CALL ME RICO
Sweet Exile
4. BJØRN BERGE
SteelFinger Slim
5. THE VACCINES
Pick-Up Full of Pink Carnations
6. BILL RYDER-JONES
lechyd Da
7. BOB DYLAN
Pat Garrett and Billy the Kid
8. NEW MODEL ARMY
Unbroken
9. DIRE STRAITS
Live 1978-1992
10. THE SMILE
Wall of Eyes

SINGLES

1. AHEAD OF THE GAME
Mark Knopfler
2. LOVE WILL TEAR US APART
Noel Gallagher's High Flying Birds
3. CROWN OF HORNS
Judas Priest
4. MARS TO LIVERPOOL
Liam Gallagher & John Squire
5. YEAH RIGHT
Evanescence
6. FALLAIT-IL
Astonvilla
7. LOVE FOR YOURSELF
Malted Milk
8. THERE'S SOMETHING IN ROSWELL
Saxon
9. REAL POWER
Gossip
10. PANIC ATTACK
Judas Priest

Un cas d'école

Prise dans les filets de ses contradictions, l'éphémère ministre de l'Éducation nationale a dû rendre son tablier. La faute d'Amélie Oudéa-Castéra ? Avoir menti, bien sûr. Mais surtout incarner, à l'excès, un système qui donne de l'urticaire aux Français.

LE MENSONGE. D'abord il y eut le mensonge ; oh, un tout petit mensonge à ses yeux, une baliverne comme les politiques aiment parfois nous en servir pour jouer la proximité. Accusée, dès son premier déplacement, d'avoir inscrit ses trois fils dans le privé, Amélie Oudéa-Castéra s'explique crânement devant les caméras : *"Si on a mis nos enfants dans le privé c'est parce qu'il y avait ce paquet d'heure non remplacées, là…"* et que *"mon mari et moi, on en a eu marre. On a fait comme des milliers de parents…"* À côté d'elle, Gabriel Attal grimace : on ne fait pas ces choses-là, on n'attaque pas l'école publique et les profs bille en tête, quand on est ministre de l'"Éduc"… Ça lui coûtera deux grèves en quinze jours. Il l'avait pourtant prévenue, mais Amélie n'en a fait qu'à sa tête. Un trait de caractère.

LE DÉNI. En moins de vingt-quatre heures, la réalité lui revient au visage comme un boomerang. D'abord, le petit Oudéa est à l'époque en… petite section de maternelle – et pas au collège ou au lycée, où les *"heures non remplacées"* sont effectivement pénalisantes. Ensuite, il n'y a pas eu d'absence dans la jolie petite école publique des beaux quartiers de Paris où leur fils était inscrit : l'institutrice en témoigne, ainsi que du souvenir précis qu'elle garde de la "mère" en question. S'il y a eu un désaccord entre elles, dit-elle, c'était parce que "*Madame*" voulait que son premier né avance plus vite que la musique. *"Il n'avait pas la maturité pour la moyenne section,* raconte l'enseignante, *mais elle insistait pour qu'il passe."* Chez les Oudéa-Castéra – championne de Tennis, ENA et haut fonctionnaire pour madame, patron de la Société Générale pour monsieur – on ne redouble pas, même en maternelle. Alors, ils claquent la porte et inscrivent leur petit au prestigieux groupe scolaire privé Stanislas, où le gamin fera une carrière scolaire digne de la famille. La ministre reconnaît-elle tout cela ? Non. Elle s'enferme et s'enferre, finit seulement par concéder que la réalité et les registres du rectorat (qu'elle a fait vérifier) ne sont peut-être *"pas conformes à son ressenti de mère"*.

On vient d'entrer dans la quatrième dimension.

EXEMPLARITÉ ET PASSE-DROIT. Évidemment, la machine médiatique est en marche et "AOC" paie cher le fait de l'avoir nourrie d'un mensonge… Bientôt on apprend que les trois enfants de la famille sont tous inscrits dans des classes non-mixtes. Un bon gros accroc à l'exemplarité de l'école de la République, fut-elle privée et catholique, où la mixité est la règle. Et puis c'est l'affaire "Parcoursup" : l'aîné – le petit qui a bien grandi – a bénéficié d'un système de contournement pour faire sa classe prépa à "Stan". Ce n'est pas sa faute, c'est l'école qui a mis cela au point pour garder les meilleurs, mais quand tout le monde galère avec un logiciel et s'angoisse pour l'avenir de ses enfants, ça la fiche drôlement mal.

PAR LAURENT BAZIN

HORS-SOL. C'est alors que les médias exhument la vidéo de l'audition de l'ancienne ministre des Sports à l'Assemblée. Interrogée sur les 500 000 euros de rémunération annuelle qu'elle touchait à la Fédération française de tennis, AOC répond patiemment *"rentabilité"*, *"valeur ajoutée"* et *"business model"*, puis évoque son salaire de ministre : *"Si je rapporte ma rémunération aux nombres d'heures que je m'enfourne, jour, nuit, week-end… Je ne suis pas bien payée !"* C'est vrai, quoi : 10 000 euros par mois avec voiture de fonction et gyrophare, elle pourrait gagner tellement plus… Quelle chance nous avons de l'avoir ! Ne le réalisons-nous pas ? À ce stade, Amélie Oudéa-Castéra est devenue un urticant gouvernemental, l'archétype d'un certain entre-soi de grands bourgeois parisiens, qui a perdu pied avec la réalité, ne vit pas la vie des autres mais aimerait la gouverner.

Tout cela serait sans doute vite oublié, si les trois semaines catastrophiques de la séquence AOC ne dépassaient pas le seul cas de la ministre. Car l'image caricaturale donnée par cette ancienne condisciple d'Emmanuel Macron à l'ENA, son obstination, sa déconnexion profonde, son incompréhension des ressorts intimes des Français, résonne dans ce que les citoyens perçoivent du Pouvoir et du Président lui-même. Début février, François Bayrou a résumé l'affaire en trois phrases dévastatrices pour se venger de n'avoir pas eu le poste qu'il lorgnait : *"On a un gouvernement qui, sur quatorze ministres, compte onze Parisiens. Il y a une rupture constante, continuelle, progressive et de plus en plus grave entre la base et les pouvoirs. Le pays a besoin de plus de compréhension et de moins de technocrates."*

Gardez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge…

Bien sûr, tout ça est un peu démago : aucun gouvernement n'a jamais ressemblé à la France, c'est absurde, ce n'est sans doute même pas souhaitable. Qui a envie d'être gouverné par son voisin de palier ? Mais cultiver son enracinement, écouter les Français, ne pas leur parler d'en haut, comprendre ce qu'ils vivent, sortir de sa bulle, c'est le B.A.-BA. Ça ne veut pas dire mettre forcément ses enfants dans le public ni s'excuser d'avoir gagné de l'argent, seulement ne pas s'enfermer dans une tour d'ivoire.

En cela aussi, l'affaire Castéra est un cas d'école.

Arène Politique

Le dernier des Justes

Le destin de Robert Badinter est une boussole pour la République : elle indique le cap d'une action politique qui fait fi de la démagogie pour se consacrer au bien commun et à la justice.

C'EST UNE ÉPOQUE tellement lointaine qu'elle semble remonter à la Préhistoire. Des temps anciens où les politiques étaient capables de résister aux vents mauvais. Une période où l'art de gouverner ne se résumait pas à celui de suivre la boussole des sondages pour s'adapter aux oscillations de l'opinion.

Le 17 septembre 1981, lorsque Robert Badinter grimpe à la tribune de l'Assemblée nationale, toutes les enquêtes d'opinion le montrent, les deux tiers des Français sont favorables à la peine de mort.

L'œil encore plus sombre que d'ordinaire, le sourcil dru, le corps penché en avant, le garde des Sceaux se lance : *"J'ai l'honneur, au nom du gouvernement de la République, de demander à l'Assemblée nationale l'abolition de la peine de mort en France…* Puis il ajoute : *Demain, grâce à vous, la justice française ne sera plus une justice qui tue. Demain, vous voterez l'abolition de la peine de mort."* Sa voix n'a pas tremblé, son bras pas davantage, Robert Badinter enterre la guillotine et entre dans l'Histoire. Une certaine idée du courage en politique, rendue possible par la bravoure du candidat Mitterrand qui, *"en conscience"*, avait formulé haut et fort cette promesse durant la campagne de 1981 à la face d'une opinion hostile. *"Je dis ce que je pense, ce à quoi je crois, ce à quoi se rattachent mes adhésions spirituelles, ma croyance, mon souci de la civilisation. Je ne suis pas favorable à la peine de mort"*, avait répondu le candidat socialiste un soir de printemps 1981 au tandem Alain Duhamel-Jean-Pierre Elkabbach lors de l'émission "Cartes sur table".

Six mois plus tard, la plaidoirie enfiévrée de Robert Badinter au palais Bourbon enfouissait la guillotine dans les oubliettes de notre histoire.

On mesure souvent la grandeur d'un homme politique au nombre, et surtout à la nature, des ennemis qui lui crachent leur haine au visage. À cette aune, Robert Badinter est un héros, un géant. Aux yeux de ceux qui confondent instinct de vengeance et sens de la justice, et qui préfèrent se vautrer dans le premier plutôt que d'œuvrer à l'avènement du second, Badinter est devenu *"l'avocat des assassins"*, depuis qu'il a sauvé la tête de Patrick Henry devant la cour d'assises de l'Aube, tandis qu'au-dehors, la foule rassemblée devant le palais de justice de Troyes hurlait : *"À mort ! À mort !"*

RENAUD DÉLY

Objet de vindicte, Robert Badinter l'est plus, encore une fois, devenu ministre. En quelques mois, il fait entrer la République dans l'âge d'une démocratie moderne en nettoyant tout un pan de notre législation de ses scories répressives d'un autre âge : abolition de la peine de mort, donc, mais aussi suppression de la Cour de sûreté de l'État et des tribunaux militaires, abrogation de la loi "Sécurité et liberté" instaurée par son prédécesseur, Alain Peyrefitte, et de la loi anticasseurs, suppression des quartiers de haute sécurité en prison, accès aux parloirs libres et au téléphone pour les détenus. L'opinion se cabre, la droite et l'extrême droite soufflent sur les braises de la colère, peu importe pour Robert Badinter : il fait œuvre d'humanisme et tout simplement de justice.

L'hystérie culmine le 3 juin 1983, le jour des obsèques de deux policiers tués par des terroristes d'Action directe avenue Trudaine, à Paris. La Fédération professionnelle indépendante de la police (FPIP), un syndicat policier d'extrême droite, fait défiler ses troupes, qui viennent hurler *"Badinter démission !"* sous les fenêtres du ministre, place Vendôme. Des policiers armés, et Jean-Marie Le Pen en personne, se joignent à cette manifestation non déclarée. La gauche ne recule pas, le directeur général de la police nationale est limogé.

Face aux velléités séditieuses des porteurs de haine, la République tient bon.

Cible de la haine antisémite portée durant des décennies par l'extrême droite et la famille Le Pen, Robert Badinter subit, au soir de sa vie, les attaques d'une grande partie de la gauche radicale quand, avec son épouse, la philosophe Élisabeth Badinter, il se fait défenseur implacable de la laïcité attaquée par le péril islamiste. Mais, honni des extrêmes, l'ancien garde des Sceaux est aussi la mauvaise conscience des opportunistes, ceux qui pensent que l'art de gouverner consiste à faire preuve d'une certaine habileté pour suivre au plus près les méandres des enquêtes d'opinion. À l'ère de la politique TikTok et du tout à l'ego médiatique, si bien incarnée de Matignon au RN, de Gabriel Attal, le si jeune Premier ministre qu'Emmanuel Macron a donné à la France, à Jordan Bardella, le si jeune chef que Marine Le Pen a donné à l'extrême droite, l'héritage de Robert Badinter apparaît plus précieux que jamais ; c'est celui d'un temps où la raison, défendue contre les vents et marées de la démagogie, guidait l'action et finissait par emporter la conviction. ®

Renaud Dély vient de publier *L'Assiégé, dans la tête de Dominique Venner, le gourou caché de l'extrême droite,* chez JC Lattès.

Pastor Of Muppets

Donald Trump s'envole vers l'investiture républicaine, malgré ses déboires judiciaires et ses outrances. Et si les raisons de cet indéfectible soutien de sa base se trouvaient au carrefour de l'adoration religieuse et de la vénération des stars du showbiz ?

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

Here we are now, entertain us. C'est parti ! On a enfin commencé à voter en Iowa et dans le New Hampshire. "*Lights out tonight, trouble in the heartland*" ! Et le match semble déjà plié, au profit de l'inoxydable "Teflon Don". Certes, la population de ces États n'est pas représentative de celle du pays, mais le New Hampshire, plutôt modéré, apparaissait comme l'État où Trump était le plus vulnérable. Malgré ses victoires incontestables (cette fois), la primaire du New Hampshire recèle quelques avertissements : ceux qui ont soutenu Nikki Haley, ancienne gouverneure de Caroline du Sud et seule rivale restante, étaient vraiment hostiles à l'hypothèse Trump en novembre.

Sweet Caroline. Haley n'a aucune chance de battre Trump mais ne s'avoue pas vaincue. Plus elle s'accroche, plus Trump fait preuve d'inélégance : il écorche son nom, la confond avec Nancy Pelosi. Sans compter ses sautes d'humeur répétées lors de ses procès, qui deviennent des tribunes politiques, mais finissent par lui coûter cher. *"Start him up, he'll never stop"* !

The ties that bind. Comment expliquer que cette accumulation d'outrances et de procès n'ait pas contribué, à l'usure, à le démonétiser ? À quoi est due cette invincibilité ? Quelques articles récents (Aja Romano : *"If you want to understand modern politics, you have to understand modern fandom"*, sur *Vox.com,* en janvier ; Joanna Weiss : *"What Taylor Swift's 'Eras Tour' tells us about Trump's appeal"*, sur *Politico.com,* en juin dernier) proposent un pas de côté dans le domaine de la pop culture avec l'angle de "*fandom*". Culture américaine oblige, la dimension religieuse du phénomène n'est jamais loin. Elle est même centrale.

We are family. Dans une société de plus en plus atomisée, l'attachement émotionnel à une star du spectacle procure un sentiment d'appartenance, recrée du collectif, une forme de "tribalité". On n'est jamais le seul fan, on se découvre des semblables qui (eux) nous comprennent instinctivement. Dans cette optique, l'attirail "MAGA" est l'équivalent politique du cosplay et les affiches de Trump en Rambo sont de l'ordre de la fan fiction, où les fans projettent leurs fantasmes.

Surrender? Certes, parfois la vedette adorée peut décevoir : Taylor Swift en refusant d'admettre qu'elle est lesbienne, comme les "Gaylors" l'affirment jusque dans le *New York Times,* ou le "Boss" lors de la controverse autour des prix exorbitants des billets de concerts en 2022. Le backlash peut être violent quand il y a trahison (ou sentiment de trahison). Mais le plus souvent, les attaques à l'encontre de l'objet de dévotion entraînent un réflexe de défense en meute, de logique clanique, un camp contre l'autre. Dans le cas Trump, plusieurs "fans" ont confié que les attaques avaient plutôt renforcé leur attachement : parce qu'elles venaient de l'ennemi (et plus de l'adversaire), de l'establishment et des élites honnies, ou encore parce qu'elles étaient vécues comme des attaques personnelles.

Jesus he knows me. Trump lui-même rappelle régulièrement à ses troupes que c'est à elles que les élites en veulent, et qu'il ne fait que s'interposer. Il prend les coups pour eux, c'est le "*martyr-in-chief*" et certains disciples comme Marjorie Taylor Greene, députée complotiste de Géorgie, le comparent volontiers à Jésus. Car, dans un pays baigné de culture protestante depuis ses origines, le prisme religieux est omniprésent.

Trump likes us, baby he was born to run. Comme le note Joanna Weiss dans Politico, un show de Taylor Swift tient à la fois du concert, du bal costumé et du réveil religieux. Ce qui n'est d'ailleurs pas propre à Taylor Swift. Dans *Finding Grace in the Concert Hall: Community and Meaning among Springsteen Fans* (2010), et *Tramps Like Us: Music and Meaning among Springsteen Fans* (1998), les ethnologues Linda Randall et Daniel Cavicchi (tous deux membres de la Church of Bruce) ont amplement documenté la dimension religieuse du concert, comme célébration collective du culte ainsi que lieu de conversion, les parallèles explicites avec les réveils évangéliques, mais aussi le monde catholique : le pèlerinage sur les lieux saints du New Jersey, les autels (*shrines*) où les fans exposent leurs reliques. Sans oublier le rituel : tout le monde sait quand faire quels gestes. David Fricke, de *Rolling Stone* États-Unis, a d'ailleurs défini le Boss comme *"un prédicateur avec une guitare"*. Et le monde du sport et de ses inconditionnels a apporté le concept étonnant d'"eFANgelism".

Send me your money. Si les meetings de Trump prennent effectivement des allures de réveils évangéliques et que la dévotion de ses fidèles revêt une dimension quasi sectaire, Trump tient davantage du télévangéliste des années 1980 que du prophète – malgré ses visions apocalyptiques. Le tout-à-l'ego le dispute au vulgaire (assumé), et sa maîtrise impeccable des médias permet de lever des fonds jamais inutiles – grâce justement aux menaces apocalyptiques. Là où Springsteen cultive l'espoir et la rédemption (*"Nobody wins unless everybody wins"*), Trump divise dans un jeu à somme nulle : votre survie dépend de l'écrasement des forces du mal. Le caucus de l'Iowa, en janvier, a montré à quel point il se substituait désormais aux grandes figures de la droite religieuse, comme Bob Vander Plaats, sorte de pape évangélique local dont les candidats cherchent l'onction. Cette année, il a soutenu Ron DeSantis – à qui ça n'a pas suffi, tant s'en faut.

Wasn't born to follow. La Church of MAGA exerce une telle emprise qu'il est difficile d'en sortir sans se dédire et avouer qu'on s'est enfermé dans l'erreur, notamment auprès de ses proches. D'où le réflexe tribal. Ceux qui perdent la foi le font pourtant avec le zèle du converti, ce qui n'est pas la moindre des ironies. Au point de provoquer la déchéance de l'ange orange ? En outre, en politique, cette *fandom* ne concerne personne d'autre que Trump. On peut donc espérer une forme de retour à la normale, comme une sorte de "Promised Land" électoral. Une "Reason to Believe" ?

HORS-SÉRIES COLLECTORS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION *ou* FAITES UN CADEAU CULTE ET ROCK

Hors-série n° 49 - Mick Jagger

Hors-série n° 48 - Depeche Mode

Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen

Hors-série n° 46 - The Rolling Stones

Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes

Hors-série n° 44 - Keith Richards

Hors-série n° 43 - The Beatles

Hors-série - 100 % Metal/Spécial Hellfest

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À :
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- ☐ Hors-série n° 49 - Mick Jagger : 15 €
- ☐ Hors-série n° 48 - Depeche Mode : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen : 15 €
- ☐ Hors-série n° 46 - The Rolling Stones : 15 €
- ☐ Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes : 15 €
- ☐ Hors-série n° 44 - Keith Richards : 8,95 €
- ☐ Hors-série n° 43 - The Beatles : 11,95 €
- ☐ Hors-série - 100 % Metal/Spécial Hellfest : 15 €

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 4 € par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 5 € par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENTE)** ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

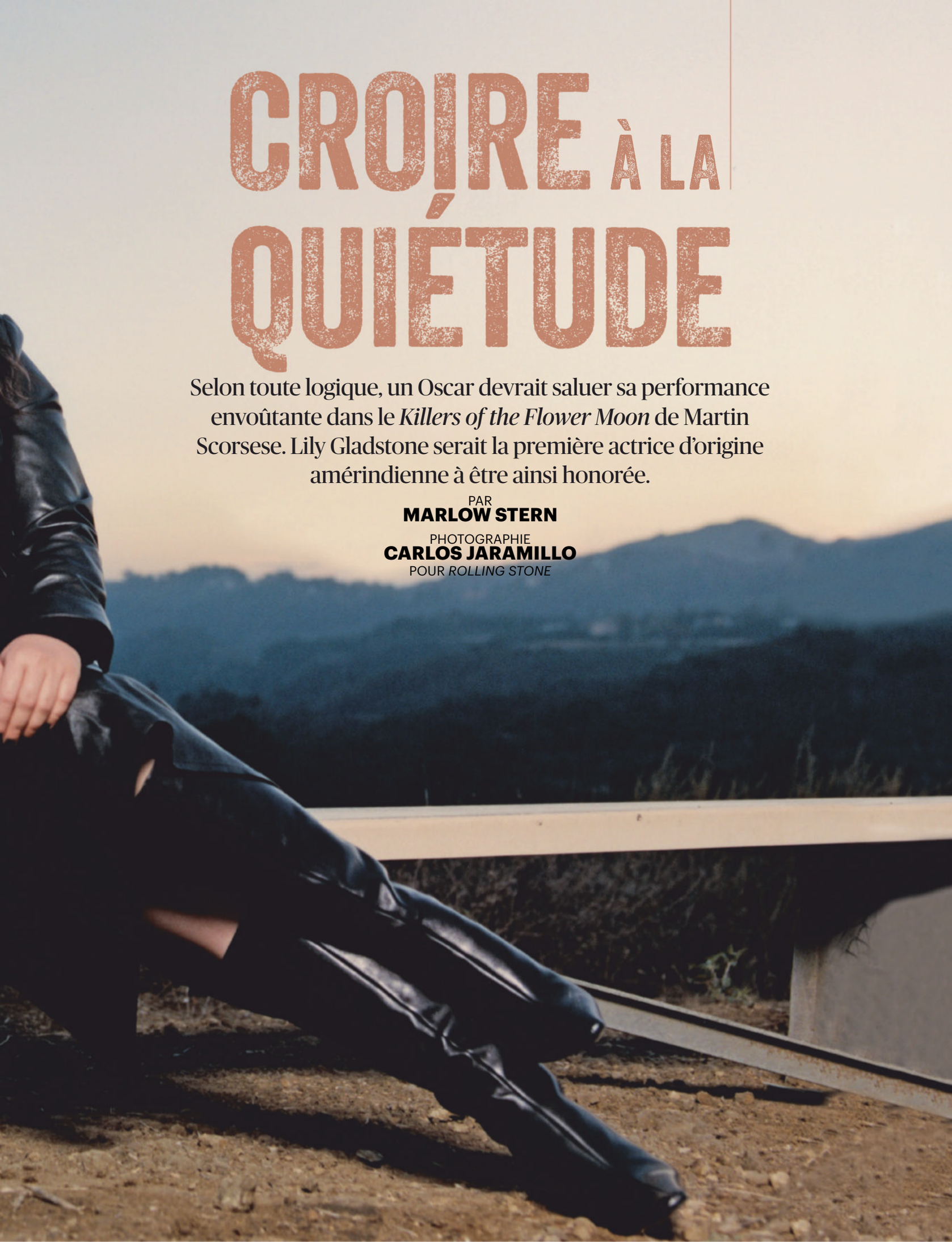
ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

CROIRE À LA QUIÉTUDE

Selon toute logique, un Oscar devrait saluer sa performance envoûtante dans le *Killers of the Flower Moon* de Martin Scorsese. Lily Gladstone serait la première actrice d'origine amérindienne à être ainsi honorée.

PAR
MARLOW STERN

PHOTOGRAPHIE
CARLOS JARAMILLO
POUR *ROLLING STONE*



ORIGINE

L'actrice a passé son adolescence dans une réserve indienne, dans le Montana.

Dans son adolescence au sein de la réserve indienne des Pieds-Noirs, au fin fond du Montana, jouer dans des pièces de théâtre était pour Lily Gladstone une échappatoire aux moqueries et harcèlements de certains qui la traitaient de "*bavarde*" et "*loufoque*". L'idée était venue de son père, un descendant en droite ligne des Pieds-Noirs piegans et nez-percés qu'elle décrit comme "*un peu un sorcier*" et qui l'avait convaincue, quelques années plus tôt, qu'il pouvait déplacer les nuages. "*Mon père a vu très tôt que je m'épanouissais quand j'étais sur une scène,* raconte-t-elle. *Quand j'ai eu 9 ans, c'était un cauchemar pour moi. J'avais du mal à faire durer des amitiés, j'étais souvent harcelée. Et il m'avait alors dit, de manière très détachée :* 'Ce n'est rien, ma chérie. Ils deviendront tous ton ami le jour où tu gagneras un Oscar.'" Un sourire lui fend le visage : "*Comme je le disais, mon père est un peu un sorcier. Or, quand tu es gamine et que ton père qui peut déplacer les nuages te dit un truc pareil, tu penses forcément que c'est vrai.*"

Des années plus tard, Lily Gladstone est en passe de devenir la première Amérindienne récompensée d'un Oscar pour son rôle tout en puissance et retenue de Mollie Burkhart, une femme de la tribu osage exploitée et tourmentée par son mari, Ernest (Leonardo DiCaprio), et William Hale, l'oncle rapace de ce dernier (Robert De Niro), dans *Killers of the Flower Moon,* de Martin Scorsese. Adapté du roman best-seller de David Grann *(sorti en France sous le titre* La Note américaine, *ndt),* le film relate ce que l'on appela "le Règne de la terreur", période, dans les années 1920, où les Osages ont été systématiquement assassinés par les colons blancs dans le but de s'attribuer la sous-traitance de terres riches en gisements de pétrole. À travers Gladstone, Mollie est le centre névralgique du film, reflet à elle seule ou presque de la douleur endurée par son peuple.

C'est cette habilité à susciter l'empathie qui a, d'emblée, attiré l'attention de Scorsese dans *Certaines femmes,* en 2016, le film de Kelly Reichardt où Gladstone joue le rôle d'une éleveuse qui se lie avec sa professeure de droit, incarnée par Kristen Stewart. La scène dans laquelle toutes deux se retrouvent dans un parking - le personnage de Gladstone aspirant à bien plus entre elles - fait encore des gorges chaudes au sein des cercles de la critique cinématographique américaine. "*Il y a très peu d'acteurs qui croient à la quiétude, au calme, et c'est une force qui vient d'une compréhension très aiguë de sa propre présence*, dit Scorsese à propos de Gladstone. *Les acteurs aimaient appeler ça leur 'instrument', peut-être certains le font-ils encore. Lily est en parfaite maîtrise de son instrument. C'est rare.*"

Avance rapide jusqu'en 2019. Gladstone a passé le cap de la trentaine, avec quelques apparitions dans des séries TV indépendantes à son actif, telles *Room 104* et *Billions*, mais pense à raccrocher. Son face-à-face avec Kristen Stewart dans *Certaines femmes* n'a pas été la percée hollywoodienne qu'elle aurait espérée. Alors qu'elle s'apprête, depuis son ordinateur, à s'inscrire à une formation d'analyse de données, elle reçoit une notification en vue d'une réunion Zoom avec Scorsese, qui commence à travailler au casting de *Killers of the Flower Moon*. "*Cela a été notre première rencontre, avant une seconde, toujours par Zoom, avec Leo DiCaprio,* se souvient Scorsese. *Mon idée était déjà assez bien arrêtée, mais nous avons organisé une audition et c'était réglé. C'était Lily.*"

Quand Gladstone découvre qu'elle a le rôle, elle explose. "*J'ai hurlé et mon téléphone a volé à travers le séjour de mes parents,* explique-t-elle. *C'est ma façon de réagir quand les choses me dépassent. Et c'était le jour de l'anniversaire de Mollie. Un hasard complet. L'idée que ça arrive ce jour-là signifiait que c'était bien plus grand que moi.*"

La première chose que fait ensuite Gladstone, toujours devant son ordinateur, ce sont des recherches sur le langage osage. Elle suit dès lors des cours pendant sept semaines, sous l'égide de deux consultants, Christopher Cote et Janis Carpenter.

Elle acquiert une telle facilité avec la langue et la culture osage que Scorsese lui confie la réécriture de plusieurs scènes impliquant son personnage, à commencer par celle où elle traite Ernest de "*coyote*" lors d'un trajet en voiture, en souvenir d'une histoire osage à propos "d'arnaqueurs" qu'elle a entendue de la bouche de Cote, ainsi qu'une autre scène où Mollie et ses sœurs jouent les commères à propos des hommes blancs qui leur tournent autour. C'est à Cote, mais également à Wilson Pipestem, un avocat d'origine osage qui a invité Scorsese à dîner avec des anciens de la tribu dans l'Oklahoma, avant le tournage, afin de lui en apprendre davantage sur leur peuple, que Gladstone dit devoir une meilleure compréhension de Mollie. À l'en croire, les scènes entre Ernest et elle étaient très peu nombreuses dans la version du scénario lors de son audition, en 2019, avant les rencontres de Scorsese et DiCaprio avec les Osages. Le script allait dès lors moins porter sur l'enquête du FBI à propos du Règne de la terreur au profit de la relation Mollie-Ernest. "*Leurs voix, celle de Wilson Pipestem en particulier, ont beaucoup fait pour m'éclairer sur Mollie,* explique Gladstone. *Bon nombre de scènes et de lignes qui ont été réécrites sont nées de cet échange d'histoires. Il est un adage osage qui veut que, lorsque vous avez une sœur, vous avez la richesse, la fortune, et c'est devenu une ligne du scénario. C'est la dernière chose que Mollie dit à Anna :* 'Tu es ma fortune.' *Nombreuses sont les cultures qui ont exalté la naissance d'un garçon ; chez les Osages, c'était la même chose, mais pour une fille.*"

"Il est un adage osage qui veut que, lorsque vous avez une sœur, vous avez la richesse, la fortune, et c'est devenu une ligne du scénario de Killers of the Flower Moon. *Les Osages exaltent la naissance d'une fille."*

© CARLOS JARAMILLO POUR ROLLING STONE

C'est là un trait commun des cultures osages et pieds-noirs : la femme y est primordiale. "*Nous sommes matrilocales et c'est comme ça que la femme possède tout,* précise-t-elle. *Chez les Pieds-Noirs, la seule chose que possède un homme, c'est sa selle. Donc, quand il a déconné, le signe qu'elle ne veut plus de lui est que, quand il rentrera, il découvrira une selle devant la porte.* Elle poursuit : *Le patriarcat existe aussi chez les Osages, en ce sens que ce sont les hommes qui parlent et qui sont le visage de la famille. Mais tout le reste revient à la femme. Si l'homme est la face, la femme est le corps tout entier.*"

Gladstone a récemment révélé qu'elle avait adopté le pronom "iel" dans un désir de "*décoloniser le genre chez [elle]*" et également en hommage à son héritage pied-noir. "*Le genre est non-binaire,* insiste-t-elle à propos de la culture de la tribu. *Notre langage n'a pas de pronoms genrés. Les gens y sont seulement mentionnés par 'eux', leur genre est suggéré par le nom qui leur est donné.*"

▲ TOURNAGE
Les trois protagonistes de *Killers of the Flower Moon* : Lily Gladstone, Robert De Niro et Leonardo DiCaprio.

▶ RENCONTRE
Avec Patti Smith au gala du National Board of Review Awards, le 11 janvier 2024, à New York.

Dans la peau de cet Ernest Burkhart empoisonnant lentement Mollie tout au long du film, DiCaprio s'est avéré un partenaire généreux pour Gladstone, l'autorisant à modifier certaines scènes au-delà de la séquence en voiture précédemment citée. Elle avoue être fan de l'acteur depuis *What's Eating Gilbert Grape,* un film que "*beaucoup d'Amérindiens aiment*, selon elle car, même si elle est blanche, *la famille dans le film rappelle par bien des points beaucoup d'autres en terre indienne*".

La représentation amérindienne ayant toujours été pauvre dans le cinéma des grands studios, rares ont été les moments où Gladstone a vu sur écran des gens qui lui ressemblaient, l'amenant à essayer de faire siens des "équivalents" hollywoodiens : Val Kilmer en Madmartigan dans *Willow* ou certaines créatures des forêts dans *Le Retour du Jedi*. "*J'aimais* Star Wars *uniquement à cause des Ewoks,* confesse-t-elle dans un nouveau grand sourire. *Je ne le savais pas à l'époque, mais ils sont le flambeau de la résistance autochtone. Et ils déchirent ! Désolé, mais ce sont eux qui font tomber l'Empire. Dans un autre registre, et même si je suis terriblement déçue de J.K. Rowling aujourd'hui, quand Harry Potter est sorti, il y avait beaucoup de gens pour penser que la conversation à propos des Sang-Pur et des Moldus faisait écho aux lignées amérindiennes. Nous y avions trouvé une connexion.*"

Tout en se décrivant comme "*plus une fan de Ethan Embry*" à l'adolescence – en référence à l'acteur américain et à ses rôles dans *Empire Records* et *Can't Hardly Wait* (Big Party *de ce côté de l'Atlantique, ndt*) –, Gladstone concède que l'un des premiers films avec DiCaprio qu'elle avait apprécié à l'époque lui avait fourni une clé d'accès dans la compréhension de la relation toxique entre Mollie et

"Quand Harry Potter est sorti, nombreux sont ceux qui ont pensé que la conversation à propos des Sang-Pur et des Moldus faisait écho aux lignées amérindiennes, nous y avions trouvé une connexion."

© COURTESY OF APPLE - 2024 PENSKE MEDIA

▲ CASTING

Le scénariste Ken White, l'actrice Dana Wheeler-Nicholson, les scénaristes-réalisateurs Alex Smith et Andrew Smith, et les acteurs Casey Camp-Horinek, Lily Gladstone et Chaske Spencer, lors de la première de *Winter in the Blood*, au Festival du film de Los Angeles, en 2013.

◀ TROPHÉE

L'actrice a reçu un Golden Globe, le 7 janvier 2024 à Beverly Hills, pour son rôle dans le film de Martin Scorsese.

Ernest. "*La fois où j'ai fondu pour lui, c'était dans* L'Homme au masque de fer*, à cause de la dualité,* détaille-t-elle. *Je ne fondais pas pour le roi Louis, mais pour Philippe, le gentil des deux. J'aimais* [chez DiCaprio] *cette façon de faire ressortir toute la méchanceté d'un côté et toute la bonté de l'autre, et cela m'a ouverte à une autre façon de comprendre l'amour de Mollie pour Ernest.*"

Cette relation Mollie-Ernest, et *Killers of the Flower Moon* dans son ensemble, ont reçu leur lot de critiques. Devery Jacobs, une actrice des Premières Nations qui a incarné Elora dans *Reservation Dogs* et a participé à l'écriture de la série, a ainsi tweeté que le film était, à ses yeux, "*une putain de punition*" ("*a fucking hellfire*") à regarder, à se concentrer comme il le faisait sur "*les horreurs que les hommes blancs nous ont infligées*" et que si Gladstone "*portait Mollie avec une grâce extraordinaire*", elle considérait que "*chaque personnage osage est aussi douloureusement que sommairement dépeint là où les hommes blancs se voient gratifiés de bien plus de gracieuseté et de profondeur*".

La situation n'a pas été simple pour Gladstone. Non seulement est-elle apparue dans *Reservation Dogs* mais elle est aussi proche de Jacobs depuis des années. Quand le sujet est lancé, son visage se fige : "*Nous sommes amies. J'ai atterri dans son canapé à Toronto quand* Certaines femmes *a été projeté au Tiff* [le festival de cinéma qui se déroule tous les ans dans la cité canadienne, ndt]. *Je n'ai pas envie qu'on lui renvoie ça au visage car ce serait injuste. C'est sa réaction. Une réaction en écho à beaucoup de traumas que les femmes amérindiennes en particulier ont ressenti en voyant ces choses pour la première fois. J'ai moi-même pris du temps pour m'acclimater au scénario. Le peuple osage a eu des vies entières pour comprendre cette histoire. L'existence de ce film, sa fabrication, ont donné à beaucoup de gens l'occasion de s'exprimer. Au bout du compte, c'est la réaction des Osages qui m'importe le plus.*"

De la même façon, attachée à vie à ces derniers via *Killers of the Flower Moon*, Gladstone veut croire que cette relation restera pérenne bien au-delà de la saison des trophées et des récompenses. "*Je n'ai pas tiré un trait sur tout ça,* lâche-t-elle. *Pas plus que Marty ou la production du film. Les relations, les échanges, demeurent. Bien souvent, quand tu grandis dans une réserve, un film s'évapore et tu te demandes :* 'Que vient-il de se passer ?' *Les conversations doivent se poursuivre.*"

Depuis la sortie du film, Gladstone a vu sa vie changer rapidement, mais elle semble accepter "*cette chevauchée sauvage*" sans sourciller, passant d'une soirée du métier à une interview et vice versa, et c'est donc en favorite dans la catégorie "Meilleure actrice" que se profile sa participation la prochaine cérémonie des Oscars, après être devenue la première personne amérindienne récompensée au même titre aux Golden Globes, ainsi que par la National Board of Review et le New York Film Critics Circle.

Récemment, Gladstone s'est retrouvée assise aux côtés de David Fincher à l'occasion d'une projection au Lacma *(Los Angeles County Museum of Art, ndt)*. Au fil de la discussion qui s'ensuivit, le réalisateur s'est permis un conseil afin qu'elle puisse mieux appréhender cette période dès récompenses. "*Il l'a comparée au moment où l'un de ses amis apprenait à sa fille à conduire sur l'autoroute :* 'Ne te laisse pas intimider par ces gens qui voudraient que tu ailles plus vite que tu n'es prête à le faire', se souvient-elle, avant de sembler s'adresser une grimace à elle-même. *Les choses vont à leur propre rythme.*" ®

© 2013 ARAYA DOHENY - 2024 DICK CLARK PRODUCTIONS

AVEUX, THÉORIES DU COMPLOT ET CHASSE À L'ASSASSIN DE TUPAC

Pourquoi a-t-il fallu attendre près de trente ans avant que quelqu'un ne soit arrêté pour le meurtre de la superstar du rap?

PAR **JOHN L. SMITH**

© MICHEL HADDI/CONTOUR BY GETTY IMAGES

ALORS

QU'IL SE PROMÈNE à l'aube dans une banlieue paisible de Las Vegas, fin septembre dernier, Duane Davis ne ressemble pas à l'idée qu'on se fait d'un gangster de légende. Sexagénaire chauve en T-shirt Polo Sport blanc et pantalon large, il a l'air de Monsieur Tout-le-Monde qui fait de l'exercice pour lutter contre les ravages du temps. Sa rêverie est interrompue quand des hommes de la "Metro" – la police métropolitaine de Las Vegas – l'approchent à bord de véhicules banalisés. *"Eh, Keffe, police,* lance l'un d'eux. *Viens ici. J'apprécierais ta coopération."*

"Armé" d'un téléphone portable et d'une bouteille d'eau, Davis obéit sans broncher. Il s'y attend depuis qu'en juillet, la police a exécuté un mandat de perquisition chez lui pour trouver des preuves de l'assassinat de la superstar du rap, Tupac Shakur, en 1996. Son long passé criminel fait que Davis connaît la musique. Il demande pourquoi la police n'a pas invité les médias et, une fois menotté, quand un des agents veut l'aider à monter dans le véhicule, il lance : *"J'ai l'habitude."*

Quand le policier en uniforme assis à l'arrière, à côté de lui, demande à Duane Keith "Keffe D" Davis – dealer majeur, habitué des pénitenciers et leader d'un gang des South Side Compton Crips – s'il sait pourquoi il est là, il répond : *"Pour le plus gros crime de l'histoire de Las Vegas… Le 7 septembre 1996." "Ça leur a pris du temps",* remarque le policier. *"Ça ne m'a pas inquiété,"* rétorque Davis. *"C'est à ça que sert le tribunal, non ?"* conclut le policier.

Désormais accusée d'homicide aggravé en raison de son lien à un gang, l'autoproclamée *"légende de Compton"* se prépare à un procès à Las Vegas, annoncé pour le 3 juin. Des retards sont prévus : deux avocats nommés par la cour ont à étudier des montagnes de documents liés à un crime qui a nourri de multiples théories du complot, avec une foule de suspects potentiels. L'acte d'accusation du 28 septembre décrit Davis comme l'organisateur et celui qui a fourni l'arme utilisée dans la fusillade lors de laquelle Tupac est mort, et Marion "Suge" Knight, parrain de Death Row Records, a été blessé.

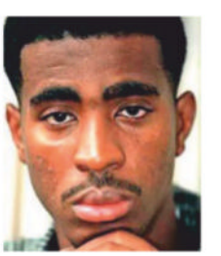
Dans une conférence de presse après l'arrestation, le lieutenant Jason Johansson a expliqué : *"Ce n'est qu'en 2018 que l'enquête a repris grâce à de nouvelles informations liées à l'homicide, en particulier les aveux de Duane Davis sur sa participation à l'affaire, qu'il a livrés à de nombreux médias."* Pendant près de trente ans, les enquêteurs ont réuni beaucoup de témoignages montrant que Davis était l'instigateur du crime, mais, précise Johansson, *"nous n'avons jamais eu les preuves nécessaires pour relancer la procédure".*

Les accusations contre Davis semblent toutefois plus émaner de lui que d'un travail d'enquête acharné. Il a en effet accordé des interviews pour des séries et des documentaires, et publié, en 2019, des mémoires qui contiennent des déclarations potentiellement "incriminantes", faites devant le grand jury du comté de Clark. Il y admet l'existence d'un accord d'immunité fédéral signé en 2009 dans le cadre d'une enquête sur un trafic de stupéfiants à L.A., où il reconnaît son rôle dans l'assassinat de Tupac. Sa coopération lui a valu une exonération dans cette affaire, et les informations sur Tupac ne pouvaient pas être utilisées contre lui – tant qu'il se taisait. (Davis a refusé de répondre à nos questions.)

À la sortie de livres révélateurs d'anciens enquêteurs de Los Angeles – dont un dévoilant les détails de l'accord – Davis a fait des aveux par écrit et à l'écran pouvant l'envoyer au tribunal. Les enquêteurs s'accordent à dire que le mobile est une vengeance et que le neveu de Davis, Orlando "Baby Lane" Anderson, a tiré depuis le siège arrière d'une Cadillac blanche, arrivée à la hauteur de la BMW 750 conduite par Knight, avec Tupac à bord. Tupac, Knight et des membres de leur entourage s'étaient battus avec Anderson plus tôt dans la soirée, après un match de boxe au MGM Grand. Anderson et ses alliés se seraient vengés, et Davis les auraient dirigés et fourni l'arme du crime. Mais il y a d'autres intrigues plus profondes à prendre en compte. La police – et Davis – a longtemps soutenu que la mort de Tupac et celle, en 1997, de Christopher "Notorious B.I.G." Wallace étaient liées aux rivalités entre hip-hop des côtes est et ouest.

L'histoire de l'affaire restée longtemps au point mort inclut donc des rivalités de gangs et des boss de labels corrompus, et des guerres entre services de police. Quant à cette absence de point final dans le meurtre d'un rappeur aussi doué que tourmenté, elle a nourri des théories complotistes à n'en plus finir.

L'un des plus gros crimes dans l'histoire de Las Vegas a donné lieu à une enquête embrouillée. La Metro, police de Las Vegas, et le LAPD ont-ils collaboré ? Deux policiers de différents services ont-ils failli se battre concernant une possible arme du crime ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu d'enquête plus poussée au sujet des acteurs clés du meurtre ? Quand la police de Las Vegas a-t-elle eu vent de cet accord entre Davis et la justice ? Des interviews



Ci-dessus : Orlando "Baby Lane" Anderson, soupçonné d'avoir tiré sur Tupac. À gauche : avant la fusillade, Tupac, Knight et des membres de leur entourage ont attaqué Anderson au MGM Grand, après un combat de Mike Tyson.

© DR

Tupac et Knight peu avant le meurtre du rappeur. Cette photo est devenue la dernière de la superstar.

de policiers, reporters, avocats et le récit des événements par Davis répondent à tout cela et plus encore.

DE SON PROPRE aveu, Davis n'a rien du gangster type. Il a eu deux parents, un toit sur la tête et de quoi manger. Son père était dans les Marines et a installé la famille en Californie. Sa mère s'occupait des douze enfants. Davis admet que la décision de devenir gangster est venue de lui. Il a commencé, adolescent, à dealer de l'herbe, avant de passer à la poudre et au crack, dont les bénéfices ont nourri la violence des gangs et ravagé son quartier. Deux de ses frères l'ont rejoint. En 1990, son aîné et "meilleur ami" Michael a suivi sa voie avant d'être abattu à Compton.

Keffe D. a mené la grande vie. Au sommet de son "art", il affirme qu'il vendait des centaines de kilos de cocaïne par mois. Mais le prix à payer était élevé, avec des séjours en prison dès le milieu des années 1980. Dans ses mémoires, il se vante d'avoir mitraillé un quartier, exploité des crack houses et battu des femmes. Davis est-il un raconteur fiable ? Cela peut être débattu, mais les légendes de Compton sont ainsi faites. Toujours dans ses mémoires, il écrit : *"Dans mon quartier, j'étais connu sous plusieurs noms : Big Dawg, Big Homey, certains m'appelaient Gotti, mais j'étais surtout Keffe D. En termes de rang, si nous étions une armée, je serais un général cinq étoiles. Si nous étions une ville, je serais le maire. Si nous étions un pays, je serais le Président Obama."*

Si Davis a risqué sa liberté en parlant en public de son rôle dans le crime, il semble s'être cru tiré d'affaire, seulement exposé aux tirs de vieux ennemis, aux piques des reporters ou des policiers en retraite voulant vendre leurs mémoires. L'un d'eux, Greg Kading, ancien inspecteur au LAPD, est parti en 2010 après avoir déclaré que, selon lui, des politiques au sein du service ont fait échouer l'enquête sur les meurtres de Tupac et Biggie. Dans son livre de 2011, *Murder Rap: The Untold Story of the Biggie Smalls & Tupac Shakur Murder Investigations,* Kading inclut des informations extraites de l'accord signé par Davis en 2009. Il y qualifie Davis de *"légende dans sa tête"* et affirme que c'est un menteur et un vantard, dont la crédibilité est suspecte.

Cet accord d'immunité, surnommé "accord reine d'un jour", est une déclaration écrite entre un procureur et un accusé, qui permet à ce dernier de donner des informations vérifiées sur un crime présumé sans que le gouvernement ne les utilise contre lui. Au moment de l'accord, orchestré par Kading et ses collègues, Davis risquait une peine minimum de vingt-cinq ans de prison dans le cadre d'une enquête fédérale sur ses trafics de drogue. L'offre était simple. Davis acceptait de dire la vérité sur plusieurs crimes, dont les morts de Tupac et Biggie. Dans son livre, il dit avoir accepté cet accord pour sauver sa peau et celle de membres de sa

© LEONARD JEFFERSON

famille et de son équipe. Il a répondu à des questions sur ses trafics, ses relations avec les patrons de labels rivaux, Knight et Combs, et la mort de Biggie et Tupac. Les forces de l'ordre ne pouvaient pas utiliser l'accord contre Davis, mais il ne le protégeait pas s'il s'incriminait en parlant publiquement.

Le livre de Kading n'a pas fait de vagues chez les inspecteurs de la Metro chargés de l'enquête sur Tupac, mais l'ex-policier a collaboré à un documentaire sur le sujet en 2015, avec le cinéaste Mike Dorsey, incluant des extraits d'enregistrements de Davis au moment de l'accord. Pensant que personne hors de la pièce n'entendrait sa conversation avec les policiers, Davis n'a eu aucun remords au sujet de la tentative d'éliminer Tupac et Knight, moyennant un paiement d'un million de dollars de leur rival, Combs, P-DG de Bad Boy Records (ce dernier a violemment nié l'accusation).

La Metro n'a d'abord pas réagi au documentaire. Était-ce le message ou le messager qui la dérangeait ? L'ex-journaliste de Las Vegas et autrice, Cathy Scott, a suivi l'affaire Tupac dès le début et soupçonne que c'est un peu les deux. *"Kading adore la publicité et s'attribuer tout le mérite, mais le problème est qu'il n'est plus policier depuis des années",* affirme-t-elle.

En 2018, la collaboration Dorsey-Kading a repris pour la série en dix épisodes, *Unsolved: The Murders of Tupac and the Notorious B.I.G.* ; Josh Duhamel jouant Kading. Davis, qui a survécu à un cancer du côlon, a cessé d'exercer son droit à garder le silence alors que d'autres profitaient de son accord, et oublié qu'il avait fort à perdre en s'exprimant. Apprenant que Davis avait accepté plusieurs interviews, en la présence d'un avocat, durant le tournage de la série *The Death Row Chronicles,* Kading et Dorsey n'en ont pas cru leurs oreilles.

PENDANT L'ÉTÉ 2017, Kading et Dorsey deviennent consultants pour *The Death Row Chronicles,* dont les producteurs ont obtenu deux interviews de Davis. Depuis un bureau vide, près du studio, Dorsey écoute au casque et envoie des relances au producteur, tandis que Davis répond prudemment.

Davis est en short et T-shirt. Il a d'abord refusé de parler dans cette tenue, avant de céder. "*Il était très méfiant en interview. Il faisait attention à ses formulations et était accompagné d'un avocat*", assure Dorsey. Une fois la série diffusée, Dorsey contacte la Metro et suggère de regarder l'entretien en février 2018, une semaine avant *Unsolved*. Davis va gagner en visibilité.

Il est alors en train d'aggraver son cas en écrivant ses mémoires, 225 pages d'autopromotion sans remords sur sa vie de dealer. Il y mentionne l'accord. Il reconnaît avoir été dans la Cadillac blanche au moment de la fusillade et d'avoir jeté l'arme du crime sur la banquette arrière. Le message au dos du livre ne l'aide pas non plus : "*Le dernier témoin du meurtre de Tupac raconte son histoire.*"

L'ouvrage sort vingt-trois ans après le crime et peu après que *The Death Row Chronicles* et *Unsolved* ravivent l'intérêt pour l'affaire. Ceux qui ont vu l'enquête s'enliser restent sceptiques. Pendant des mois, la Metro reste discrète sur l'avancement des investigations.

Peut-être enhardi par ce silence, Davis prend de l'assurance devant les caméras pour promouvoir son livre, interviewé sur des chaînes hip-hop de YouTube, comme The Art of Dialogue et VladTV. Il exprime parfois des regrets à propos de la fusillade, mais ne nie pas son implication.

"DJ Vlad" Lyubovny fait partie des sceptiques concernant l'arrestation de Davis après toutes ces années. *"L'information était là,* rappelle-t-il. *Ce n'est pas comme s'ils ont dû beaucoup corroborer ses propos. Keffe peut toujours répondre :* 'Eh, j'ai tout inventé parce que je risquais la prison à vie et j'ai continué car j'étais payé pour répondre aux interviews. C'était un revenu pour moi.'"

LE 15 JUILLET 2023, la Metro et une unité SWAT convergent sur la maison où Davis habite avec sa femme, Paula Clemons. La police récupère un téléphone, des ordinateurs, des documents, des photos, un magazine *Vibe* avec Tupac, un exemplaire du livre de Kading, et des coupures de journaux sur le crime, dont certaines dans un petit album photo datant de 1996. Elle trouve aussi un mandat de perquisition de 1998 et une facture de l'ancien Monte Carlo Resort and Casino de Las Vegas, où, selon la police, un associé de Davis séjournait au moment du crime, et des cartouches de calibre .40, du type de celles utilisées lors de la fusillade.

Sept semaines plus tard, la police revient quand Davis se promène. Le hic pour Keffe D., c'est que près de trente ans après, il est le seul survivant dans l'un des plus gros meurtres non élucidés du hip-hop. Outre l'absence d'arme du crime, le tireur supposé et deux complices ont succombé à la brutalité de la vie de gangster. Orlando Anderson a le plus souvent été identifié comme le tireur. L'acte d'accusation cite aussi Deandrae "Big Dre" Smith comme passager et possible tireur. Mais selon la loi du Nevada, il n'est pas nécessaire d'avoir appuyé sur la détente pour payer le prix fort. Les participants actifs à un homicide prémédité peuvent aussi en être accusés, ce qui laisse peu de marge de manœuvre à Davis.

De retour en Californie quelques heures après le crime, Anderson n'a pas perdu de temps pour s'en vanter auprès des membres de son gang. Il est déjà suspect dans au moins un meurtre cette année-là. Questionné par la police dans l'affaire Tupac, il n'a jamais été mis en examen. Le 29 mai 1998, Anderson a été abattu lors d'une fusillade entre gangs à Compton. Big Dre Smith a été victime de son obésité. Le conducteur de la Cadillac, Terrence "Bubble Up" Brown, a été tué en 2015, son corps retrouvé dans un dispensaire de marijuana de Compton.

Mais des années plus tôt, Smith et Brown étaient à Vegas avec Davis, qui admet avoir été parmi les 10 000 spectateurs du match de boxe à la MGM Grand Garden Arena. Le combat principal est bref, mais la violence ne fait que commencer : Anderson est en effet agressé au MGM Grand par Tupac, Knight et leur entourage. Selon le procureur, la bagarre, liée au vol d'une chaîne en or lors d'un affrontement entre gangs en Californie, aurait précipité la fusillade.

Des policiers à vélo, supervisés ce soir-là par le sergent Chris Carroll, patrouillent sur le Strip et les trottoirs encombrés. Un policier qualifie cette stratégie de "*tentative de contrôler la situation*". En vain, puisqu'aux alentours de 23 h 15, Carroll reçoit un appel de deux policiers à vélo, l'informant de coups de feu au dernier étage d'un parking. De leur point d'observation, ils ont vu une file de voitures partir vers l'ouest, où se trouve le Club 662 de Knight, dans lequel Tupac doit passer ce soir-là.

Les hommes de Carroll se lancent d'abord dans une poursuite en deux roues, avant de voir une BMW noire quitter la procession et la rattraper dans les embouteillages. Arme au poing, Carroll demande aux occupants du véhicule de sortir. Seul le conducteur s'exécute. Bien que n'étant pas fan de hip-hop, le policier reconnaît Knight. Carroll lui ordonne à plusieurs reprises de reculer alors qu'il tente de voir l'état de son passager, effondré à sa place contre une portière criblée

La police de Compton brandit un collier Death Row trouvé lors d'une descente. Plusieurs meurtres entre gangs ont suivi la mort de Tupac.

DES CRITIQUES ONT JUGÉ LA METRO NÉGLIGENTE

ET ONT TOUT REMIS EN QUESTION,

DE SA SENSIBILITÉ RACIALE À SES EFFORTS POUR

PRÉSERVER LA SCÈNE DE CRIME.

de balles. Carroll ouvre la portière et se souvient avoir sorti le corps ensanglanté d'un homme de 25 ans et d'entendre Knight hurler, *"Pac ! Pac ! Pac !"* Il comprend alors que le blessé est Tupac Shakur. *"Il respirait encore, mais était en très mauvais état*, raconte-t-il. *La plupart des victimes d'homicide connaissent le tueur. Je lui ai demandé qui avait tiré sur lui."* Connu pour l'élégance de ses textes, le rappeur a répondu "*Fuck you*", avant de perdre connaissance. Touché quatre fois, dont deux à la poitrine, Tupac reste six jours en soins intensifs avant d'être déclaré mort, le 13 septembre 1996. Knight se remet d'une blessure superficielle, mais des soucis plus graves l'attendent.

Quelques jours plus tard, en Californie, une guerre entre gangs éclate. Plusieurs fusillades et trois meurtres sont répertoriés en dix jours, et les cadavres s'accumulent pendant des mois. Après la mort du rappeur de la côte est, Biggie Smalls, dans une fusillade non élucidée le 9 mars 1997, à Los Angeles, des sources policières avancent qu'il s'agit là d'une vengeance pour l'assassinat de Tupac.

L'ENQUÊTE COMMENCE MAL, quand, en novembre 1996, Yafeu Fula, membre du groupe de Tupac et l'un des rares témoins prêts à coopérer avec la police, est abattu dans une cité d'Orange (New Jersey). La Metro trouve peu de témoins potentiels prêts à lui parler. Ceux qui n'étaient pas sur la scène de crime ont des choses à dire sur la violence des gangs et la perte tragique d'un talent aussi créatif. Mais ceux qui étaient présents se taisent. Malgré un entourage de dix voitures autour de la scène du crime, "*tout le monde semblait avoir regardé ailleurs ou pas vu grand-chose*", a remarqué à l'époque Phil Roland, enquêteur chevronné. Les soupçons entre le LAPD et la Metro n'arrangent rien. Durant les six jours passés par Tupac en soins intensifs, des policiers en congés, employés comme agents de sécurité par Death Row, sont restés à l'hôpital, réduisant à néant les tentatives des inspecteurs de localiser des témoins prêts à coopérer. Les suspects clés rentrent en Californie, mais certains des policiers de Compton et de Los Angeles travaillent pour Knight, selon le livre du journaliste Randall Sullivan. Les enquêteurs commencent toutefois à entendre le nom d'un tireur potentiel, Orlando Anderson.

Des critiques ont jugé la Metro lente et négligente et ont remis tout en question, de sa sensibilité raciale à ses efforts pour préserver la scène de crime. Pour certains policiers, Tupac a payé le prix d'avoir épousé l'éthique gangster de Death Row.

La première reporter sur la scène de crime reste elle aussi critique envers les débuts de l'enquête. Cathy Scott, alors journaliste au *Las Vegas Sun,* a couvert l'événement et ses suites et a écrit un livre pour l'anniversaire de la fusillade. *The Killing of Tupac Shakur* examine les premières théories du complot sur la mort du rappeur et inclut une photo de l'autopsie. (Une théorie facile à déjouer dépeint Carroll comme complice de la tuerie et affirme qu'il a enlevé un Tupac en vie. *"Ils n'ont pas compris que j'étais à vélo ce soir-là ?"*, demande Carroll.)

Moins d'un an après le cirque entourant le procès d'O.J. Simpson à L.A., un capitaine de la police de Vegas a affirmé à Scott qu'un *"gros procès serait mauvais pour le tourisme". "J'ai toujours eu le sentiment qu'ils ne voulaient pas élucider l'affaire,* commente Scott. *Ils espéraient peut-être qu'on l'oublierait."*

Scott trouve bizarre la façon dont les inspecteurs reprochaient à l'entourage de Tupac et Knight de ne pas leur parler et que pour cette raison, l'enquête piétinait.

"Tous les inspecteurs auxquels j'ai parlé m'ont dit la même chose, ajoute Scott. *J'ai demandé à un capitaine pourquoi il semblait qu'ils n'avaient pas envie de tirer cette affaire au clair. À l'époque, les relations publiques de la ville tentaient de transformer Vegas en destination familiale. Le capitaine a dit que si des gangsters venaient là pour le procès, ce serait mauvais pour le tourisme. J'ai cru qu'il plaisantait, mais il m'a dit que ça venait d'en haut."* Ce n'est pas la seule

© MICHAEL CAULFIELD/AP IMAGES

accusation concernant le manque d'empressement à élucider le plus gros crime de l'histoire du hip-hop. Lors de l'enquête sur l'assassinat de Biggie Smalls – considérée par certains comme une vengeance de la mort de Tupac – les inspecteurs Russell Poole et Fred Miller sont allés à Vegas pour discuter de l'avancement de l'affaire Tupac et jeter un œil aux preuves. Selon le protocole policier, les boîtes de scellés marquées "Shakur" auraient dû être transportées depuis un entrepôt sécurisé par des techniciens et déposées dans une salle d'examen, où les inspecteurs n'entrent qu'après avoir montré leur badge et signé.

Poole a raconté à Sullivan qu'il a vu "*un placard d'indices qu'ils avaient mis de côté sans trop donner suite*".

La Metro a son lot de fusillades impliquant des agents, mais des inspecteurs à la retraite comme Phil Ramos la défendent contre des accusations de négligence dans l'affaire Tupac. Sans coopération des témoins, arme du crime et véhicule utilisé, et des suspects clés en Californie, il n'y avait pas de solution facile. *"Nous savions qui avait tiré,* précise Ramos. *C'était Orlando Anderson et il était mort. Selon le consensus, personne ne serait mis en examen puisque le tireur était mort."*

Kading défend leur travail. "*L'idée que la Metro ne voulait pas résoudre un crime aussi en vue, justement parce qu'il l'était, défie toute logique,* explique-t-il. *Si vous ne l'élucidez pas, le message que vous envoyez aux criminels et au public est que la police se moque des crimes commis par les gangs. Ce qui va nuire au tourisme."*

SI LE MEURTRE DE Tupac a eu pour conséquence une guerre des gangs, le conflit s'est étendu aux services de police. Dès le départ, la police métropolitaine de Las Vegas a été critiquée pour son manque de résultats, tandis que l'opacité et le manque de partage d'informations du LAPD soulevaient également des questions. Un inspecteur chevronné de la "cité du péché", Dan Long, a failli se battre avec son homologue du LAPD à propos du traitement et de la conservation d'une possible arme du crime, alors que les policiers de L.A. croyaient que ceux de Vegas leur cachaient des choses. Apprenant par le LAPD qu'ils avaient l'arme du crime, Long est allé à L.A. pour la récupérer et a été informé qu'il s'agissait d'un test pour savoir si la Metro l'avait cachée. L'arme du crime et la voiture n'ont jamais été retrouvées.

Si vous vous demandez si la Metro était au courant de l'accord passé par Davis avec les forces de l'ordre, vous n'êtes pas le seul. Dans son livre, Kading écrit qu'elle a été écartée de la boucle avec l'approbation du conseiller juridique du LAPD, Gerald Chaleff, et de son chef, Bill Bratton.

Qu'importe la légitimité des plaintes de la Metro : selon Kading, il n'y a pas de mise en examen de Davis sans ce fameux accord et tout ce qui en a découlé. *"Nous sommes un organisme qui enquête sur un meurtre quand il estime que c'est sur son territoire. Je comprends qu'ils se sentent négligés,* tempère Kading à *Rolling Stone. Mais Davis ne serait pas poursuivi si nous n'avions pas fait certaines choses. L'enquête sur ses trafics a mené à cet accord. Cet accord a entraîné aveu. L'aveu a permis de dénoncer Keffe D. Ce qui l'a poussé à parler en son nom et c'est ainsi que nous avons pu le mettre en examen."*

Le procureur avance que Davis s'est lui-même incriminé, mais cela suffira-t-il ? Sans arme du crime ni voiture, la présentation devant le grand jury du comté de Clark (Nevada), en 2023, manquait de preuves physiques, remplacées par des dizaines d'extraits de vidéos et d'articles, et du témoignage de Denvonta Lee, ex-Crips qui a rapporté ce que son ancien colocataire – "Big Dre" Smith, à présent mort – aurait révélé au sujet de la fusillade. C'est-à-dire que Smith et non Anderson était le tireur ce soir-là pour venger l'agression au MGM.

Le moment où la Metro a découvert l'existence et le contenu de l'accord reste flou. Le témoignage devant le grand jury dans l'affaire de Davis, en septembre dernier, a soulevé la question d'un manque de communication entre les services de police qui, selon des experts, a pu nuire à l'enquête. À présent à la retraite, Clifford Mogg, arrivé en 2018, est le dernier d'une série d'inspecteurs à avoir travaillé sur le meurtre de Tupac. Il a témoigné devant le grand jury pour dire qu'il n'avait toujours pas reçu un enregistrement ou une retranscription de l'accord de Davis. Mais compte tenu des révélations dans le livre de Kading, en 2011, et le documentaire de Dorsey, en 2015, comment l'homme à la tête de l'enquête pouvait ignorer l'existence de cet accord avant 2018 ?

Kading rappelle à *Rolling Stone* que l'accord a été caché à la Metro pour protéger son témoin, Davis, mais qu'elle en a été ensuite informée. La procédure du grand jury achevée, Kading s'est assuré, dit-il, que Mogg reçoive un exemplaire de l'enregistrement de l'accord de Davis.

En quarante ans dans la police, Mogg a enquêté sur cinq cents meurtres et n'a donc récupéré le cold case de Tupac qu'en 2018. Proche de la retraite, il comptait ouvrir une agence de détective privé après avoir élucidé une dernière grosse affaire. Mogg n'est pas le seul participant à l'enquête qui dit n'avoir appris l'existence de l'accord que récemment. David Roger, district attorney du comté de Clark de 2003 à 2012, se souvient de quelques détails sur le meurtre, mais est certain que son bureau n'a jamais été informé de l'existence d'un accord fédéral avec un suspect dans une affaire aussi importante. *"Les services de police ont l'esprit de coopération quand il s'agit de poursuivre des criminels,* explique Roger. *Si le LAPD avait autorité pour parler de cet accord avec nous et a choisi de ne pas le faire, honte à eux."* Poole, l'enquêteur de L.A. a douté des enquêtes sur Tupac et Biggie jusqu'au bout. *"Quand la victime est une célébrité abattue devant des dizaines de témoins capables d'identifier les tueurs, un crime ne reste pas non élucidé,* a-t-il martelé à Sullivan. *Citez-moi des exemples récents, à l'exception de Tupac Shakur et Biggie Smalls. Nous n'avons pas de réponse car la police ne veut pas les résoudre."*

Quand les forces de l'ordre ont arrêté Davis en juillet, il a changé de ton dans une interview pour la chaîne YouTube hip-hop, The Art of Dialogue, et admis : *"C'est horrible que tout ça soit arrivé. Ça a foutu en l'air beaucoup de vies. J'aurais aimé que ce ne soit jamais arrivé."*

ACTUELLEMENT EN PRISON, à San Diego, purgeant une peine de vingt-huit ans pour homicide involontaire lors d'un délit de fuite fatal pour son ami Terry Carter en 2015, Knight pourrait faire la lumière sur ce qui est arrivé. Après une carrière dans le football à l'université du Nevada au milieu des années 1980, ce membre des Bloods est devenu garde du corps avant de cofonder Death Row Records, avec un style qui intimidait la concurrence, voire certaines de ses stars.

Au cours des vingt-huit années suivantes, il a enchaîné faillite, agressions, fusillades et peines de prison, mais rien n'a semblé altérer sa vision du monde. Dans une brève interview pour TMZ depuis le pénitencier, Knight a exprimé sa surprise au sujet de l'arrestation de Davis, refusé d'identifier qui que ce soit, rappelé au journaliste qu'ils avaient joué au football ensemble et nié la culpabilité d'Anderson. *"Je n'irai pas à la barre pour témoigner. Pour quelle raison ?"* a-t-il demandé.

Duane "Keffe D." Davis au tribunal, en octobre. Libéré sous caution début janvier, son procès devrait débuter en juin.

© JOHN LOCHER/GETTY IMAGES

TRUFFÉE D'ÉLÉMENTS CORROMPUS

ET DE THÉORIES DU COMPLOT,

LA LONGUE ENQUÊTE SUR LE MEURTRE DE TUPAC

RESTE UNE SOMBRE HISTOIRE.

En janvier, la juge Carli Kierny a fixé une caution de 750 000 dollars pour Davis et ordonné sa détention à domicile jusqu'au procès. Dayvid Figler, avocat de la défense chevronné, a conclu, après avoir lu le témoignage devant le grand jury, que les déclarations publiques de l'accusé créaient un vrai défi juridique. *"Le cœur de l'affaire débute et s'achève en théorie avec les déclarations faites par Duane Davis au fil des années,* analyse-t-il. *Ces déclarations seront toujours admissibles en tant que preuves. Vous n'avez pas à compter sur des individus rapportant ses propos. Il a donné des interviews enregistrées. Il a écrit un livre."* L'équipe de défense la plus aguerrie aura du mal à expliquer les aveux que Davis fait dans ses mémoires, comme *"J'ai sorti le Glock… Je l'ai jeté sur la banquette arrière. Bubble Up conduisait, Baby Lane et [Big Dre] étaient à l'arrière."* Un peu plus tard, Shakur était touché non loin du Strip. Davis tente aussi d'avancer qu'il s'agissait d'autodéfense. *"Tupac a fait un geste brusque et s'est mis à plonger sous son siège,* écrit Davis. *Pour la première et dernière fois de ma vie, j'ai compris l'ordre de la police :* 'Gardez vos mains en évidence.' *Pac a sorti un flingue et le feu d'artifice a commencé. Un de mes gars à l'arrière s'est emparé du Glock et a riposté."* Devant le grand jury, Mogg a déclaré qu'il n'y avait aucune preuve que Tupac ou Knight était armé.

Une partie de l'enregistrement incriminant de Kading a été utilisée dans le documentaire de Dorsey. Au moment de la conversation enregistrée entre Davis, Kading et son partenaire, le LAPD faisait face à une plainte de la famille de Biggie avançant que des policiers corrompus avaient commis le crime (les poursuites ont été abandonnées). Le LAPD a cité Knight comme suspect possible dans l'assassinat de Biggie, mais il n'a jamais été mis en examen. Dans son entretien avec Kading, tout ce que Davis a dit à ce sujet est : *"Celui-là, ce n'était pas nous."*

Ces aveux ne sont pas les seules déclarations faites par Davis aux forces de l'ordre et les plus anciennes pourraient servir de base à sa défense. En 1997, quelques mois après la mort de Tupac, Davis a nié au FBI toute implication dans la fusillade. Il a conservé cette version des faits douteuse pendant dix ans, jusqu'à ce qu'il ait de nouveau des problèmes et soit approché par les enquêteurs tentant de résoudre le crime.

Comme les policiers qui lui ont couru après pendant trente ans, Davis a écrit une histoire. Il est à présent sur le point de réussir là où ils ont échoué, bouclant la boucle au sujet de - comment dit-il ? - *"Le plus gros crime de l'histoire de Las Vegas."* Il ne cesse jamais de nourrir sa légende. Du calme, Scarface ! Las Vegas est une ville qui honore ses pionniers du jeu meurtrier dans un musée. Non loin de l'endroit où Tupac est mort se trouve le lieu de la plus grande tuerie de masse de l'histoire américaine. Truffée d'éléments corrompus et de théories du complot, la longue enquête sur le meurtre de Tupac reste une sombre histoire pour une nouvelle génération toujours prête à humilier les forces de l'ordre. Malgré les aveux de Keffe D., la police et la justice font à présent face à l'énorme défi d'empêcher le procès de tomber dans un gouffre de découvertes et de preuves contradictoires.

Mais au final, la question *"Pourquoi aujourd'hui ?"* demeure. Carroll, le policier à vélo à la retraite, y répond par une autre question, et évoque la frustration de beaucoup de ses collègues : *"C'en est arrivé à un point où on se dit : combien de temps sommes-nous censés écouter ce gars se vanter d'avoir commis un crime avant qu'il en soit accusé ?"*

Et comme l'a dit au vieux gangster le policier qui a arrêté Davis, *"C'est à ça que sert le tribunal, non ?"*

Bruce Dickinson

À la pointe de l'épée

S'il a acquis son statut de star en tenant fermement le micro au sein d'Iron Maiden, le vocaliste n'a pas à rougir de sa carrière solo. Après dix-neuf ans sans donner de suite à *Tyranny of Souls*, l'artiste touche-à-tout britannique opère un retour spectaculaire avec *The Mandrake Project*. Interview.

PAR **MATHIEU DAVID**
PHOTOS **ALAIN FRETET**

Bruce Dickinson

19 ANS.

C'est le temps qu'il aura fallu à Bruce Dickinson pour ressortir un album solo. Après des années tumultueuses partagées entre les géants du heavy metal britannique Iron Maiden, pour qui il assure le chant, et les épreuves de la vie, il revient sous son propre nom avec l'énigmatique *The Mandrake Project*. S'il martèle qu'il *"ne s'agit pas d'un concept album"*, il a néanmoins été travaillé sous toutes ses coutures et se permet même d'être transmédia, puisqu'il est lié à un roman graphique également écrit par le frontman. *"L'album peut exister indépendamment du roman graphique auquel il est lié. Certains textes peuvent être déroutants pour ceux qui n'ont pas lu l'histoire, mais ce n'est pas un problème. Le roman graphique permet d'en savoir plus."*

Ainsi, des morceaux, comme "Afterglow of Ragnarok" et "Many Doors to Hell", le diptyque d'ouverture, peuvent être pris de manière indépendante. Passionné de comics - en témoigne le T-shirt Watchmen qu'il arbore fièrement -, l'artiste britannique a voulu inclure cette dimension dès les premières étapes de la conception du disque. Si les deux œuvres diffèrent aussi bien dans leur nature que leur contenu, elles ont été pensées en même temps et comportent le même titre. *"J'ai fait des recherches sur les effets hallucinogènes de la mandragore. J'ai donc trouvé* The Mandrake Project, *un titre qui n'avait jamais été utilisé pour un album auparavant. Ce fut l'étape finale de sa conception."* Il est ainsi le résultat d'un soin particulier apporté à une œuvre multiple.

Une minutie qui s'explique simplement : *"Je ne veux pas sortir d'album solo machinalement. Dans cette industrie, il est très facile de s'enfermer dans des carcans et d'avancer comme un somnambule."* Une vision qu'il rejette avec ironie : *"19 ans, ce n'est pas un carcan !"* (Rires) Ce soin apporté à l'œuvre est le résultat d'une longue gestation. *"Roy Z* (guitariste et producteur, ndla) *et moi nous sommes concertés pour faire une suite à* Tyranny of Souls *en*

Le frontman, passionné d'arts martiaux, a donné rendez-vous à notre photographe, Alain Fretet, dans sa salle d'escrime.

Bruce Dickinson

2014. Nous avons assemblé quelques démos et avons attendu une opportunité de finaliser ce disque, mais elle ne venait jamais.” Si l’idée est venue il y a dix ans, certains morceaux présents sur le disque sont encore plus anciens. *“Le dernier, ‘Sonata (Immortal Beloved)’ est né il y a plus de vingt ans. J’avais oublié que je l’avais écrit. Roy Z me l’a envoyé, je l’ai écouté avec mon épouse. Elle m’a convaincu de l’inclure dans le disque.”*

Ce laps de temps s’explique aussi par des circonstances diverses. *“Roy Z et moi avons été séparés en partie à cause de mon emploi du temps avec Iron Maiden.”* Mais le sextet britannique n’est pas la seule raison du retard pris dans la conception de cet album. *“J’ai eu un cancer de la gorge* [en 2015] *dont j’ai mis un an à me remettre. Nous avons ensuite tourné une année entière avec Iron Maiden pour rattraper le temps perdu. Puis le monde s’est confiné, et voilà !”* Une longue gestation qu’il résume avec philosophie : *“L’attente était frustrante, mais a tout de même été fructueuse. Elle m’a permis d’enrichir mon écriture.”*

L’écriture de Bruce Dickinson est également enrichie par ses nombreuses expériences. Il multiplie les casquettes, qu’il s’agisse de celle de pilote de ligne ou d’animateur radio, mais manie également le fleuret *“depuis l’enfance”*. Après une pause prise autour de ses 20 ans, il reprend l’escrime après la tournée de *The Number of The Beast*, son premier album enregistré avec Iron Maiden – *“Si je ne faisais pas autre chose que de la musique, j’allais perdre la tête”*, se souvient-il –, avant d’arriver à un niveau de compétition. Cette discipline l’accompagne dans Iron Maiden, notamment dans “Flash of the Blade” qu’il signe dans *Powerslave* (1984), où il évoque les *“anciennes techniques d’escrime”*. Il s’inspire également du célèbre escrimeur japonais Miyamoto Musashi dans “Sun and Steel” (1983). Au-delà des compositions en elles-mêmes, il *“incorpore des pas d’escrime sur scène. Dans ‘Death of the Celts’, j’inclus certains exercices, ce que mon maître a tout de suite remarqué !”*

Sur les dix pistes qui composent *The Mandrake Project*, d’innombrables influences se bousculent. Iron Maiden et Scorpions se rencontrent sur “Many Doors to Hell” – *“un morceau qui aurait presque pu se retrouver sur* Tattooed Millionaire *[1990], mais qui a un son plus moderne”* –; “Resurrection Men” et son côté western ; ou encore des aspects de musique orientale avec “Fingers in the Wounds”, qu’il n’hésite pas à comparer à “Kashmir”, de Led Zepelin. L’ensemble reste cependant cohérent. *“Je ne sais pas comment cela se fait”* avoue-t-il. Il se rattrape avec une comparaison inattendue : *“Je ne sais pas organiser une pièce, je place les meubles n’importe où, puis ma femme arrive et réorganise tout brillamment. En musique, j’écoute des trucs que j’aime beaucoup et je les utilise dans mes morceaux. Ainsi, ils peuvent contenir des éléments inattendus.”* Il en vient alors à expliquer sa vision : *“La musique ne doit être ni ennuyeuse, ni prévisible. Il ne faut pas non plus être différent juste par posture. Il faut affirmer sa différence tout en stimulant le cerveau.”*

Bruce Dickinson est évidemment connu pour ses nombreuses contributions créatives à Iron Maiden. Parmi celles-ci, on retrouve notamment “If Eternity Should Fail” (en ouverture de l’album *The Book of Souls*, en 2015), titre qui aurait dû être celui de son album solo et du roman graphique qui lui est associé, mais *“puisqu’il a fini chez Maiden, je ne voulais pas le réutiliser”*. Le morceau revient pourtant sous un nouveau jour, baptisé désormais “Eternity Has Failed”. *“Quand on n’a pas le contrôle total sur un projet, il y a toujours une notion de compromis,* concède-t-il. *C’était aussi le cas avec ‘Bring Your Daughter to the Slaughter’”*. Si les fans d’Iron Maiden ont connu ce dernier sur *No Prayer for the Dying* (1990), il est d’abord apparu en 1989 sur la bande originale de *Freddy 5 : l’enfant du cauchemar*, en tant que titre solo du chanteur. Son réenregistrement par la “Vierge de fer” a fini en première place des classements britanniques. *“Cela reste mon morceau, mais il est joué avec des musiciens qui ont leur propre vision. Je leur ai donc donné une démo qu’ils ont ‘maidenisée’.”* Dans le cas d’“Eternity Has Failed”, il a décidé de se la réapproprier, sans placer une version au-dessus de l’autre. Dans cette nouvelle livraison, *“le rythme est un peu plus lent et le groove est plus puissant, car on laisse les notes respirer. Nul besoin de se presser”*.

“J’ai 45 concerts en préparation. Je ne sais pas ce qu’il va se passer, je suis à la fois terrifié et enthousiaste !”

Garder cette optique permet également de s’aventurer dans des terrains jusqu’alors inexplorés. *“La conception de ‘Resurrection Men’ est atypique. J’ai enregistré la partie de guitare surf dans le salon de Roy, pendant que nous travaillions nos idées. Quand je lui ai demandé s’il allait la remplacer, il m’a dit non !* (Rires) *Je joue aussi les bongos sur ce titre. Je n’en avais jamais joué auparavant, mais j’ai tenté ma chance. C’est mon intro façon Tarantino !”* Ce titre est également le résultat d’un travail collaboratif : *“J’avais toutes les parties plus ou moins formées dans ma tête, puis Roy Z a suggéré qu’on prenne un virage inattendu. J’ai adoré ce qu’il en a fait.”*

Il faut dire que la collaboration entre Bruce Dickinson et Roy Z dure depuis trente ans. *“Roy et moi sommes deux molécules qui se baladent. S’il trouve une idée, je vais le suivre ou le compléter,* explique le chanteur. *Notre relation est quelque peu mercuriale,* philosophe-t-il. *Nous n’avons pas envie que l’un prenne le dessus sur l’autre. Nous sommes comme deux engrenages qui tournent de leur côté, jusqu’à ce qu’arrive un instant où nous nous imbriquons.”* C’est ainsi que la magie opère, sur des albums typiquement heavy metal, comme *Accident of Birth* (1997), ou plus atypiques comme *Chemical Wedding* (1998).

Tout a commencé par l’enregistrement de *Balls to Picasso* (1994), sur lequel Roy Z s’occupe de toutes les parties de guitare. S’il fut le point de départ d’une grande aventure, il n’a pas été entièrement satisfaisant pour les musiciens. *“Nous avons pour projet de le revisiter. Une bonne partie de nos démos n’a pas fini sur l’album, qui devait être bien plus direct. Le producteur de l’époque, Shay Baby, l’a un peu édulcoré. Nous avons envie de lui redonner sa puissance initiale.”* Ladite puissance sera bientôt retransmise sur scène. Si les capacités de frontman de Bruce Dickinson ne sont plus à prouver, les nombreux concerts d’Iron Maiden faisant foi, sa dernière

Bruce Dickinson, en concert à l'automne dernier lors du Power Trip Festival, en Californie, avec Iron Maiden.

tournée solo à grande échelle remonte au XXe siècle. Entretemps, quelques concerts ont eu lieu çà et là et une tournée liée à son autobiographie prenant des airs de one-man show s'est déroulée avant le confinement. Mais 2024 marquera son grand retour sur les scènes européennes et sud-américaines. *"J'ai 45 concerts qui arrivent, j'ai intérêt à être heureux !,* plaisante-t-il. *Je ne sais pas ce qu'il va se passer, je suis à la fois terrifié et enthousiaste !"* Le public français aura l'opportunité de partager cet enthousiasme à deux occasions : à L'Olympia, le 26 mai, et au Hellfest le mois suivant. *"J'ai plus hâte de jouer à L'Olympia qu'au Hellfest",* glisse-t-il discrètement. Il faut dire qu'il s'y est déjà produit à trois reprises dans le festival metal avec Iron Maiden, ce qui n'est pas le cas de la légendaire salle parisienne, qui a fêté ses 130 ans en 2023. Côté contenu, les setlists se concentreront surtout sur *The Mandrake Project* et les trois disques précédents (*Accident of Birth, Chemical Wedding* et *Tyranny of Souls*), *"avec bien sûr "Tears of the Dragon" ! Et le dernier morceau sera une surprise, j'ai hâte de voir la réaction des fans !"*

"Il ne s'agit pas de mon dernier album solo."

Il ne tarit pas d'éloges sur la joyeuse bande qui l'accompagnera : *"Nous avons un groupe incroyable ! Dave Moreno est un batteur incroyable. Mistheria est une force de la nature aux claviers, qui ajoutent une dimension supplémentaire incroyable. Et il a un super keytar ! Tanya O'Callaghan* [Whitesnake] *est une excellente bassiste, avec qui j'ai déjà eu l'occasion de jouer."* Concernant Roy Z, le constat est sans appel : *"Les gens me demandent pourquoi nous n'avons qu'un seul guitariste. Nous n'en avons besoin que d'un seul : Roy."* Et si les concerts d'Iron Maiden sont réputés pour leurs décors grandiloquents et leur mise en scène délirante, Bruce Dickinson entend pour l'occasion miser sur la sobriété : *"Nous voulons garder une proximité physique sur scène, comme dans une répétition. Nous aurons un écran géant sur lequel nous diffuserons des clips et des éléments de comics. La disposition sera très différente d'Iron Maiden, avec la batterie et les claviers de part et d'autre de la scène et le milieu réservé aux solos."*

Si *The Mandrake Project* arrive après dix-neuf ans sans album solo, il ne s'agit pas d'une conclusion tardive. *"Je sais ce qu'Iron Maiden prépare pour les années à venir, mais j'aurai tout de même des opportunités. Il ne s'agit pas de mon dernier album solo",* assure-t-il. Il en va de même pour les tournées sous son propre nom, qui promettent de nombreuses surprises. Fier de son travail personnel, il n'hésite pas à reconnaître les qualités de ses disques : "Accident of Birth *était un bon disque,* Chemical Wedding *était un excellent disque et* Tyranny of Souls *était quelque part entre les deux, j'y trouve quelques beaux passages."*

Si le nombre de décennies à patienter jusqu'au prochain album solo reste à déterminer, la perspective d'une œuvre aussi aboutie que le petit dernier reste alléchante. Avec une créativité foisonnante et une ambition sans limite, Bruce Dickinson n'a pas l'intention de se reposer de sitôt. ®

© 2023 KEVIN MAZUR VIA GETTY IMAGES

LES AILES DU DÉSIR

THE BLACK CROWES

Nouveau rabibochage, nouvel album, nouvelle tournée: les Black Crowes veulent regarder droit devant eux, sans se poser trop de questions. Quitte à en éviter certaines au passage. Le bonheur est-il à ce prix?

PAR **XAVIER BONNET**

PHOTO **ROSS HALFIN**

Une soirée de charité quelques jours plus tôt au Hollywood Palladium, dans le cadre des Jam for Janie Grammy Awards organisés depuis cinq ans maintenant, sous l'égide de Steven Tyler, en soutien aux femmes battues ; une participation à une grosse émission de radio la veille ; le tournage aujourd'hui de la vidéo de "Wanting and Waiting" ; les deux premiers concerts officiels de la tournée le surlendemain au Pearl Concert Theater, dans l'enceinte du Palms Casino de Las Vegas : c'est pour ainsi dire en fanfare que les affaires reprennent pour les Black Crowes, avec une semaine californienne sur les chardons ardents.

Plus de temps à perdre pour les Corbeaux à l'heure où un nouvel album "de retrouvailles" vient mettre fin à quinze ans de disette discographique dès frangins Robinson pour toutes les raisons que l'on sait - et d'autres que l'on ne sait pas forcément, en tout cas pas dans le détail ? Forcément un peu-beaucoup. Une raison comme une autre pour Rich Robinson, guitariste et "demi-âme" avec son frère Chris, de mettre à profit ce matin les cinquante minutes de trajet séparant Bel Air du Downtown L.A., où aura lieu le tournage de ladite vidéo, pour répondre à une énième interview à propos du malicieusement nommé *Happiness Bastards,* quitte à ce que celle-ci soit un premier temps interrompue par l'appel d'un tour manager inquiet du retard pris par son "client", avant de subir définitivement les affres d'ondes satellitaires capricieuses à même pas mi-parcours.

Sans savoir ce que l'avenir leur réserve au-delà donc d'une tournée calée jusqu'à l'été, voire en préférant ne pas vouloir y penser, les frangins tracent leur route, "*vivent le moment*". Façon de dire qu'il ne s'agira pas pour eux, dans leurs réponses, de s'appesantir sur le passé, de ne pas remuer à nouveau tel ou tel relent qui avait amené à telle fâcherie prolongée, telle aigreur accumulée et désormais évacuée ? La réponse est là aussi un peu-beaucoup dans la question… Rich se colle au jeu des questions-réponses.

Lors de notre précédente conversation, il y a trois ans, au moment de la sortie du coffret anniversaire de *Shake Your Money Maker*, vous évoquiez déjà des idées de chansons que vous vous partagiez avec Chris, parlant même de trente chansons que vous lui auriez déjà envoyées. Combien d'entre elles se retrouvent sur ce nouvel album ?

Une bonne partie d'entre elles, plus quelques-unes plus récentes, je dirais deux ou trois. J'avais en effet beaucoup écrit pendant le Covid, ce fut vraiment le déclencheur. Mais il n'y a jamais eu de plan préétabli pour cet album. D'une certaine façon, avec la pandémie, c'était comme si quelqu'un nous offrait, à nous musiciens, du temps supplémentaire pour avancer plus tranquillement.

Pourquoi "juste" dix chansons à l'arrivée sur *Happiness Bastards* ?

On a pensé que c'était parfait avec notre envie de proposer quelque chose de concis. C'est l'idée qui s'est imposée assez vite : quelque chose de ramassé, qui allait à l'essentiel. On a fait par le passé des albums plus longs, c'est une question de moment, de feeling à ce moment-là. C'est la même chose quand j'écoute dès albums. Dans l'histoire du rock, certains doubles sont exceptionnels, certains EP sont formidables. Il n'y a pas de règle, sinon qu'ils ne "parlent" pas au même moment…

"L'un de nos points communs avec Chris : se concentrer sur ce que nous savons faire. Composer, jouer, écrire ce qui nous plaît, nous émeut, et nous inspire."

Qu'était-il important d'accomplir avec cet album en tant que groupe, en tant que fratrie avec Chris et à un niveau plus personnel ?

Rien de vraiment changé en fait : faire un bon album qui nous satisferait. C'est ce qui a toujours prévalu. Je ne voulais pas d'un album prise de tête ou qui puisse apparaître comme hautain, prétentieux. Du direct, une fois de plus. Quand je dis "faire un bon album", ce n'est pas pour rien. Ce n'est peut-être pas dans l'air du temps, qui semble vouloir remettre en question sa forme et ce qu'il représente, mais la notion d'album en tant que projet, d'ensemble, reste importante à mes yeux.

Parce que c'est un album du "comeback", avec toutes les attentes que ça peut impliquer, il était quand même obligatoirement particulier, non ?

Si tu veux parler de pression, c'est quelque chose que je n'ai jamais ressenti, car nous avons toujours fait ce que nous avions à faire, ce que nous savions faire. J'enchaîne les interviews ces derniers temps et c'est un peu ce que je dis à chacun : si la tournée anniversaire de *Shake Your Money Maker* fut une vraie réussite, le but n'est pas avec cet album de courir après le succès, de ressortir une recette qui a pu très bien marcher par le passé. C'est l'un de nos points communs avec Chris, ça l'a toujours été : se concentrer sur ce que nous savons faire, à savoir composer, jouer, écrire ce qui nous plaît, nous émeut, nous inspire sur le moment, indépendamment de ce qui peut se passer autour de nous.

Y aurait-il eu malgré tout un vrai regret, une grande frustration, que la carrière des Black Crowes ne connaisse pas un nouvel album et qu'elle s'arrête sur une tournée de reformation ?

Il n'était pas concevable pour Chris et moi de revenir pour nous contenter de jouer d'anciennes chansons. On a toujours cherché à aller de l'avant, à regarder devant nous. Rester coincé dans une sorte de nostalgie ambiante n'a jamais été notre truc. Je n'ai jamais perçu les choses, par ailleurs, en termes de carrière. Célébrer un album comme *Money Maker,* qui a changé tellement de choses pour nous, était sympa, mais la suite s'est écrite un peu d'elle-même, en mode "Ça s'est bien passé, j'ai quelques chansons sous le coude, on a un peu de temps devant nous, faisons un album…"

Votre façon de fonctionner avec Chris a-t-elle beaucoup changé sur cet album ? Avez-vous eu le sentiment d'être davantage à l'écoute l'un de l'autre ?

Il y a de ça et c'est un peu dans cette idée que Jay *[Joyce, le producteur de* Happiness Bastards, *ndla]* fut enrôlé. Chris a beaucoup d'albums à son actif, idem pour moi, nous composons tous les deux, je produis d'autres groupes… Inévitablement, quand tu as deux personnes qui ont passé autant de temps dans un studio qui font partie d'un même groupe depuis longtemps, on est parfois confrontés à des idées et des points de vue que tout le monde ne partage pas. Dans ces moments-là, et de manière plus générale, il est bon de faire entrer quelqu'un dans le jeu qui peut prendre du recul et sera capable de te dire : *"C'est cool, ça, mais si on essayait plutôt ça ?"* Chris comme moi étions assez contents de lui *[Jay Joyce]* laisser les rênes par moments…

Vous auriez donc encore besoin d'un arbitre entre vous deux de temps à autre…

Pas exactement un arbitre, mais plutôt un honnête traducteur *(rires)* !

Le sentiment général de ce nouvel album est que vous avez cherché à respecter l'héritage Black Crowes sans en rester prisonnier, à prendre quelques libertés quand ça vous semblait nécessaire.

Mais ça a toujours été plus ou moins le cas quand tu reprends nos albums les uns après les autres. Parfois pour le

© 2023 ERIKA GOLDRINGVIA GETTY IMAGES

bien, parfois… Parfois avec une réussite commerciale, parfois non. Mais ça n'a jamais affecté notre façon de composer ni notre désir de le faire comme nous l'entendions.

Une fois de plus, si tu reprends nos albums un par un et comment ils se sont succédé, tu constateras à quel point nous avons couvert beaucoup de champs et de styles musicaux, et combien l'ensemble constitue une forme de voyage musical. Et comment, à chaque fois, ça tenait d'une volonté du moment, naturelle là encore. Je n'ai jamais cru de toute façon dans l'idée de te forcer à tenter quelque chose dans le but d'atteindre tel objectif, que ce soit accrocher le succès, ou de juste changer pour changer.

L'album a été enregistré à Nashville, où vous résidez également. En quoi direz-vous que la country infuse davantage les Black Crowes au-delà d'un morceau ici *[la star montante de la country, Lainey Wilson, chante avec Chris Robinson sur "Wilted Rose"]* ou dans ce que vous avez pu faire personnellement avec The Magpie Salute ?

La country a pris des formes tellement hybrides ces dernières années qu'il est même devenu difficile de parler de genre à proprement parler. Nous avons rencontré Lainey l'an dernier à cette cérémonie des CMT Awards *[le rendez-vous annuel, à Nashville, de remise des trophées de l'industrie de la musique country],* c'est quelqu'un d'adorable, et on s'est tout de suite dit que sa voix collerait parfaitement avec cette chanson. Là encore, les choses se sont faites naturellement, sans calcul, et je trouve cette façon de procéder bien plus intéressante plutôt que de chercher à planifier ceci ou cela, d'échafauder des stratégies. Sa voix collait parfaitement avec celle de Chris, et voilà !

Je n'ai pas le sentiment sinon que le fait de vivre à Nashville ou de traîner à l'occasion avec des musiciens country a vraiment une influence sur ma conception de la musique. C'est juste une facette de mon quotidien. Bien sûr, chaque ville a sa propre énergie et tu peux avoir le sentiment qu'elle déteint sur toi par instants, mais ça ne va pas plus loin.

Les paroles des chansons de l'album donnent le sentiment, ici ou là, d'une volonté de Chris de régler quelques comptes.

Je ne veux pas parler à la place de Chris, mais il y a en effet dans l'idée parfois une notion d'en finir avec certaines choses, de faire ressortir certaines plaies ou certaines blessures, les étaler une dernière fois pour mieux s'en débarrasser. On peut même parler d'une recherche de réconciliation.

TOURNÉE

Rich et Chris seront sur la scène de L'Olympia de Paris, le 24 mai prochain. Ils y avaient donné un concert mémorable en octobre 2022.

À un moment de "Follow the Moon", les paroles disent : *"Le rock'n'roll t'a mis en vrac."* Diriez-vous que c'est là quelque chose d'inévitable quand on commence à jouer de ce satané rock'n'roll à un très jeune âge ?

Tout dépend de ce que l'on entend par "être en vrac". Ça peut aussi t'ouvrir à des perspectives. Une vie magnifique, aussi joyeuse que tumultueuse.

Et êtes-vous d'accord avec Chris quand il chante, sur "Kindred Friend", le dernier morceau de l'album, *"Demain ne doit rien au passé"* ?

Complètement. Il n'a pas à s'appesantir sur le passé.

Sincèrement, avec le recul, êtes-vous capables tous les deux de rire ou de sourire en repensant à tout ce qui a mis le groupe à l'arrêt si longtemps, ou est-ce le sentiment de gâchis qui prévaut ?

Oui, clairement. Je peux regarder tout ça et en rire mais aussi comprendre qu'il ne s'agissait pas de sa faute ou de la mienne. Je peux saisir avec plus de clarté le rôle qui était le mien dans toute cette négativité.

The Libertines

Le calme après la TEMPÊTE

Avec un nouvel album, leur quatrième en presque neuf ans, Pete Doherty et Carl Barât assurent que leurs démons sont derrière eux et que c'est désormais l'harmonie qui règne au cœur de leur association.

Par Nick Reilly

PHOTOS ED COOKE

"NOUS ÉTIONS DANS UN STUDIO aux grandes baies vitrées, au sommet d'une colline, en plein ouragan, se souvient Pete Doherty. *Tous les oiseaux semblaient désorientés et venaient se fracasser sur les vitres. Il y avait cet aigle impressionnant qui nous fonçait dessus et, au milieu de tout ça, la télé retransmettait les funérailles de la reine. C'était assez apocalyptique, vraiment."*

Des scènes comme celle-ci, qui s'est déroulée alors que Doherty et son alter ego au sein du groupe, Carl Barât, avaient choisi la Jamaïque pour composer de nouveaux morceaux, semblent assez symptomatiques de la façon dont les Libertines ont parcouru ces vingt dernières années : constamment au bord du plus étroit des précipices, entre le succès et un chaos sans égal.

Quand le groupe a émergé, à la fin du siècle précédent, ces deux-là étaient les têtes d'affiche de la dernière révolution rock'n'roll made in England en date, réponse directe à la scène indie rock de New York qui explosait alors outre-Atlantique, emmenée par The Strokes.

On pouvait trouver des relents de Mick et Keith dans la relation amour-haine et fraternelle entre Doherty et Barât, tandis que les deux premiers albums du groupe - *Up the Bracket,* en 2002, et *The Libertines,* en 2004 - généraient une poignée d'hymnes indé en parfaite adéquation avec leur époque. Mais peu importe où allaient The Libertines, le tumulte suivait, et le groupe se fracturait lentement, en grande partie à cause de la bataille amplement médiatisée de Doherty avec une addiction à l'héroïne, avant un split en 2004.

Vingt ans plus tard, l'état des lieux est bien différent pour ceux que l'on surnomme encore parfois "The Likely Lads" *(en référence à une célèbre sitcom anglaise, ndt).* Doherty a réglé son problème avec les drogues dures depuis 2020, et le groupe - qui comprend également John Hassall à la basse et Gary Powell à la batterie - se prépare activement à la sortie de son quatrième album, intitulé *All Quiet on the Eastern Esplanade*.

À en croire Barât, le son du successeur de *Anthems for Doomed Youth* (en 2015) traduit une harmonie comme le groupe n'en a jamais connue dans sa carrière. "*Il y a beaucoup plus de quiétude aujourd'hui, ce qui est utile pour un groupe, pas vrai ? Les choses sont allées très bas à un moment, mais je pense qu'elles se sont remises en place désormais.*" Une écoute du nouvel opus offre une illustration immédiate des dires de Barât. Le charme débraillé de leurs premiers méfaits est de retour, en effet,

INFATIGABLES
John Hassall, Carl Barât, Pete Doherty et Gary Powell.

bien que tempéré par une volonté de recul par rapport à leurs expériences passées et présentes. "Run, Run, Run", le premier single, est du Libertines pur jus dans ses va-et-vient entre Doherty et Barât, tout en surfant sur l'idée d'un "*projet durable d'une vie sur le fil*", un "concept" dans lequel nos deux quadragénaires peuvent se retrouver à plus d'un titre. "*C'est autobiographique, c'est à propos de nous, à propos du moment et du monde qui tourne,* renchérit Barât. *Mais sans savoir s'il s'agit de courir après quelque chose ou de le fuir.*"

Un sentiment général bien aidé en outre par le fait que The Libertines possèdent désormais leur propre QG du côté de Margate *(dans le Kent sur les rives de la Manche, ndt)*. C'est ici que l'album a été enregistré, dans ces Albion Rooms tout à la fois studio et hôtel, que le groupe a fait configurer en 2019. "*Nous avons vécu tous ensemble, d'abord aux Albion Rooms puis en Normandie où j'habite désormais,* détaille Doherty. *Ça ressemblait à un collectif, avant que nous devenions cette petite unité, en mission pour que cet album soit fait.*"

Notre conversation a lieu quelques heures après la révélation de "Run, Run, Run". Que ressentez-vous alors que sort enfin la première chanson des Libertines en huit ans ?

Pete Doherty : Une putain d'excitation ! Non pas que je ne l'aie pas déjà été avec ce qu'on a pu réaliser, mais entendre celle-là à la radio, c'est vraiment toucher ce que nous appelons le point central, la zone de frappe atteinte avec la précision d'un missile téléguidé, même si ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour parler de lance-missile… Mais clairement, je suis fier des garçons. La balle est entrée dans les filets et je suis aux anges.

> "*Notre précédent album était un instantané des Libertines en pleine déconfiture, là où le nouveau reflète des Libertines qui ne le sont plus.*" — BARÂT

Carl, vous déclariez récemment qu'*Anthems for Doomed Youth* ne vous avait jamais semblé un véritable album dès Libertines. Pourquoi cela et en quoi le nouveau l'est de son côté ?

Carl Barât : Je n'ai pas été tendre en effet avec cet album, mais je l'aime quand même. Notre précédent album était un instantané des Libertines en pleine déconfiture là où le nouveau reflète des Libertines qui ne le sont plus, ce qui est heureux et précieux quand tu fais un album, non ?

P.D. : Laissez-moi ajouter quelque chose à propos de "Run, Run, Run". Nous étions arrivés à un moment où nous n'avions que neuf chansons terminées et on tournait un peu en rond pour en trouver une autre, quand Carl a sorti celle-là et a commencé à la jouer. Ça m'est sorti tout seul : '*Putain, mais où tu cachais ça ?*' Il ne savait pas trop quoi en faire, voire se demandait s'il ne devait pas la mettre de côté, mais on a fini par l'enregistrer sur deux jours d'affilée. Il y a entre nous ces moments sacrés et un peu étranges où on joue les chansons qui nous sont venues sans savoir vraiment ce que l'autre va en penser. Carl était dans le doute et je leur ai dit qu'il fallait l'enregistrer à la minute où je l'ai entendue.

Votre amitié n'a pas été exempte de crises en tout genre au fil du temps. Où en sont Pete et Carl en 2024 ?

C.B. : Le fait de se retrouver ensemble et de faire ce que nous avions à faire, sans distraction autour, nous a naturellement rapprochés. Nous avons tellement en commun, tellement à partager, et notre alchimie à deux n'a pas varié. Au moment où nous parlons, ça ne peut pas aller mieux.

P.D. : Je pense être un peu plus détendu aujourd'hui. Sans les brouillards de fumées, les insomnies, toute cette frénésie et cette recherche constante de drogues. Tout ça est parti, à la différence de cet appétit de trouver la chanson parfaite, de me tourner vers Carl pour lui demander "*Qu'est-ce que tu as en stock ? Vide tes poches !*" quand il s'agit d'idées pour des chansons. Et puis il y a aussi le côté business…

C'est-à-dire ? Ce n'est clairement plus l'ancien Pete qui parle ici…

P.D. : Certes, mais oui, il nous faut penser à commercialiser ceci ou cela si nous voulons que les Albion Rooms continuent de tourner, le lieu comme le studio. C'est du boulot, car il y a beaucoup de jeunes groupes à qui filer un coup de pouce. On ne fait pas de profit mais on reste à l'équilibre, ce qui correspond exactement à ce que nous voulions faire avec les Albion Rooms. Et les tarifs des énergies étant ce qu'ils sont, je voulais qu'on y monte une centrale éolienne.

Pardon ?

P.D. : Ouais, une mini-installation qui viendrait en extension de notre studio. J'avais donc dans l'idée de mettre une petite turbine sur le toit. Mais ce n'est apparemment pas autorisé. Ce qui n'a aucun sens à mes yeux, car être en autosuffisance et utiliser les énergies renouvelables, c'est bien ce que tout le monde cherche, non ? Toutes les rues devraient disposer de leur mini-turbine. Mais le conseil municipal de Margate ne nous a pas laissés faire.

Tout ça donne le sentiment d'une existence plus zen chez vous aujourd'hui…

P.D. : Quand on vivait dans un squat sur Albion Road, à Stoke Newington, j'étais toujours impressionné par ce type qui vivait dans une caravane au fond du squat, dont

"Je pense être un peu plus détendu aujourd'hui. Sans les brouillards des fumées, les insomnies, toute cette frénésie et cette recherche constante de drogues." — DOHERTY

il était le gérant. On l'appelait "Delvin le sorcier" (Delvin the Wizard) et il générait sa propre énergie pour sa caravane en ayant converti un vélo d'appartement. Je trouvais ça fascinant car il ne m'avait jamais traversé l'esprit que cette autre société existait, à savoir des gens qui voulaient juste s'affranchir du système et vivre en autonomie. Alors que c'est en fait assez simple, encore plus aujourd'hui. Nous avons la technologie pour ça, les panneaux solaires, les éoliennes. Donc oui, je suis à fond pour la révolution verte. Mais une vraie, avec le pouvoir à nouveau entre les mains des gens et les laisser pédaler pour leur énergie si ça leur chante ! Pourquoi pas ? C'est tout ce qu'il y a de plus sensé.

Pete, c'est là le premier album des Libertines que vous faites depuis que vous être libéré de la drogue. En quoi cela a-t-il changé sa fabrication ? Moins chaotique, on imagine…

P.D. : C'est juste que, par le passé, je n'ai jamais aimé être en studio. Je cherchais à y passer le moins de temps possible. L'idée était de finir les chansons, les enregistrer, puis partir en vrille, s'engueuler avec tout le monde. J'avais mieux à faire, à savoir aller me… fournir. Cette fois, les chansons n'étaient pas finalisées et je devais donc être là avec Carl et les gars, finir celles que nous avions sous le coude et en écrire d'autres ensemble. C'était assez tangent pendant un moment, les premières semaines notamment, car il nous fallait réussir à prendre le pli de vivre ensemble, les uns sur les autres. Mais heureusement, nous voulions la même chose, à commencer par, que les choses aboutissent. Le plus difficile, ce fut les paroles. On les avait laissées de côté jusqu'à ce que ça devienne aussi flou qu'une qu'un texte tapé sur machine à écrire cassée. On a avancé comme ça sur six d'entre elles.

C.B. : Que dit le vieil adage déjà ? À chaque journée suffit sa peine.

On sent une urgence sociale sur cet album, à la différence des précédents des Libertines. Il y a par exemple cette allusion au fait d'être un réfugié dans la Grande-Bretagne du Brexit sur "Merry Old England".

C.B. : Selon moi, nous avons toujours écrit sur l'idée d'évasion, et peut-être embrassons-nous le monde de manière différente aujourd'hui. Mais ce sentiment d'évasion est clairement toujours là, car nos chansons sont centrées autour de Margate, là où nous vivons au bout du compte, notre référence.

Vous avez toujours inclus dans vos chansons cet idéal sacré et célébré d'Albion, l'ancien nom de la Grande-Bretagne. Comment décririez-vous cette Albion en 2024 ?

P.D. : Elle est plein de choses à la fois. Elle peut être des frères jumeaux assis devant leur télé à regarder un vieux clip vidéo des Libertines et leur père leur lancer : *"C'est qui ? Le groupe du pub du coin ?"* Ça peut être ce chauffeur de taxi qui arnaque un touriste ou un autre super-aimable avec le touriste suivant. C'est un sentiment diffus que je ressens en moi, difficile à décrire. Mais oui, il y a une notion de domesticité, comme un thème récurrent vers lequel tu reviens toujours.

Pete, quelle est une journée type pour vous aujourd'hui ? Vous semblez mener une existence rurale plutôt idyllique…

P.D. : Je ne sais pas. Pas votre affaire. Ma femme se plaint tout le temps que j'en dis trop sur notre quotidien. Nous essayons de nous construire une vie et je garde la tête basse. Je vais promener les chiens en forêt, je m'occupe de notre nouvel enfant, regarde un peu la télé. J'écris un peu aussi. Je mentirais si je disais que tout est parfait, mais on fait au mieux : vivre ça ensemble et essayer de construire quelque chose.

Vous êtes allés ensemble en Jamaïque pour composer. Dans quelle proportion était-ce pour concrètement travailler ou pour essayer de renforcer votre amitié ?

P.D. : Les gens pensent que l'on est partis en Jamaïque uniquement pour boire des litres de rhum, se mettre plein de coke dans le nez ou faire des tours de paddle-board. Rien de tout ça. On s'est vraiment mis la tête dans le guidon pour trouver de bonnes chansons, et on était persuadés d'y être parvenus. Mais quand on est rentrés, c'était un bordel sans nom.

C.B. : Certains trucs enregistrés *[là-bas, ndla]* ont quand même fini sur l'album. Ce séjour nous était indispensable car nous n'étions pas nécessairement prêts à être les Libertines complètement. Il nous fallait aller quelque part très loin. Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas choisir un endroit vraiment magnifique ?

Vous semblez tous deux avoir gagné en sérénité. Au cours des vingt années passées, vous êtes-vous dit, ne serait-ce qu'une fois, que ça n'arriverait jamais ?

C.B. : Je suis passé par une longue bataille contre la dépression, pour être tout à fait honnête. Les problèmes de Pete n'ont pas aidé, mais j'ai toujours fait le maximum pour être solidaire et compréhensif. Nous avons tous nos problèmes sans savoir toujours mettre un nom dessus, qu'il s'agisse de dépression ou d'addiction. J'ai eu mon lot de chaos et de problèmes personnels.

P.D. : Il m'a fallu consentir des efforts surnaturels pour être debout ici aujourd'hui. Enfin, debout… Disons plutôt vautré. Je me dis que j'ai su rester sur mes gardes, pour être honnête, à esquiver les balles. Je suis perclus de trous *[il montre les marques d'aiguilles sur ses bras]* mais la carcasse fait en sorte de tenir ensemble. Je suis marqué par les combats, titubant, trébuchant, mais je suis toujours là.

Et pensez-vous souvent à vos amis qui n'ont pas eu cette chance ? Vous étiez très proches d'Amy Winehouse, par exemple.

P.D. : Ça m'est assez difficile d'en parler. Amy comme Alan Wass *[un autre de ses amis victime d'une injection d'héroïne]*, j'écoute encore leur musique assez souvent. Je pense donc à eux mais j'évite les commentaires à l'emporte-pièce. Mon cœur saigne quand je pense à certaines choses et cela en fait partie.

Malgré tout, c'est l'apaisement qui semble habiter les Libertines aujourd'hui.

P.D. : Oui, et les Albion Rooms y sont pour beaucoup. Il n'y a pas meilleur sentiment à mes yeux que de me poser en fin d'après-midi à observer un groupe qui démarre se retrousser les manches. Ils croient à fond dans ce qu'ils font, à sortir leurs guitares, les accorder et attaquer leurs chansons alors que le soleil se couche sur Margate. J'adore ça. Tout tient là-dedans et ça me renvoie en arrière, vers ce qui était les meilleurs moments de nos débuts. Juste attraper nos guitares et faire un peu de bruit. ®

ANCIENS NUMÉROS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

n°159 - Bob Marley

n°158 - Måneskin

n°157 - Prince

n°156 - The Who

n°155 - The Rolling Stones

n°154 - Tina Turner

n°153 - Bob Dylan

n°152 - Metallica

n°151 - Depeche Mode

n°150 - Pink Floyd

n°149 - Jeff Beck

n°148 - Bruce Springsteen

n°147 - The Beatles

n°146 - Leonard Cohen

n°144 - Coldplay

n°143 - David Bowie

n°142 - Keith Richards

n°141 - Red Hot Chili Peppers

n°140 - Spécial USA

n°139 - Neil Young

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

n°135 - George Harrison

n°134 - Amy Winehouse

n°133 - The Who

n°132 - Crosby, Stills, Nash & Young

n°131 - The Rolling Stones

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE

ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

☐ n°159: 6,90€	☐ n°158 : 6,90€	☐ n°157 : 6,90€	☐ n°156 : 6,90€	☐ n°155 : 6,90€
☐ n°154 : 6,90€	☐ n°153 : 6,90€	☐ n°152 : 6,90€	☐ n°151 : 6,90€	☐ n°150 : 6,90€
☐ n°149 : 6,90€	☐ n°148 : 6,50€	☐ n°147 : 6,50€	☐ n°146 : 6,50€	☐ n°144 : 6,50€
☐ n°143 : 6,50€	☐ n°142 : 6,50€	☐ n°141 : 6,50€	☐ n°140 : 6,50€	☐ n°139 : 6,50€
☐ n°138 : 6,50€	☐ n°137 : 6,50€	☐ n°136 : 6,50€	☐ n°135 : 6,50€	☐ n°134 : 5,95€
☐ n°133 : 5,95€	☐ n°132 : 5,95€	☐ n°131 : 5,95€		

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2,50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

TOURNÉE AMÉRICAINE
Sur la scène du Nassau Coliseum, à Long Island, New York, le 30 juin 1974.

MIAMI ERIC CLAPTON BLUES

LE "SURVIVOR" PRÉPARE UNE GRANDE TOURNÉE, QUI PASSERA PAR LA FRANCE À LA FIN DU MOIS DE MAI, EN PARALLÈLE DE LA CÉLÉBRATION D'UN ALBUM CULTE SORTI IL Y A CINQUANTE ANS. À 78 ANS, LE GUITARISTE ANGLAIS NE SEMBLE PAS PRÈS DE RACCROCHER LES GANTS, ET C'EST PLUTÔT UNE BONNE NOUVELLE.

PAR **ALAIN GOUVRION**
PHOTO **MICHAEL PUTLAND**

M

ais qu'est-ce qui peut bien pousser un vénérable guitariste de 78 ans à repartir sur les routes en 2024 ? Qui plus est dans le cadre d'une tournée européenne qui se téléportera à l'automne en Amérique du Sud ? Seul Eric Clapton serait capable de répondre à cette épineuse question, lui qui, il y a quelques années de cela, se disait fatigué, autant dire quasiment prêt à prendre sa retraite. Mais les faits sont là. Le guitar hero anglais se produira bel et bien pour quatre concerts en France, à la fin du mois de mai. Il n'y avait pas joué depuis 2010 et beaucoup pensaient qu'on ne le reverrait jamais sur scène dans l'Hexagone.

Entamé en Angleterre avec, encore et toujours, plusieurs dates au Royal Albert Hall de Londres, cet European Tour 2024 est le prolongement de sa tournée internationale de l'année dernière, qui l'a vu notamment jouer au Crossroads Guitar Festival, à Los Angeles, ou au fameux Budokan de Tokyo. Mais "Slowhand" célèbre aussi cette année le 50e anniversaire de *461 Ocean Boulevard*, l'un des fleurons de sa discographie, avec, entre autres merveilles, sa reprise de "I Shot the Sheriff" de Bob Marley. Un disque très personnel, enregistré sous le soleil de Floride, et qui aura beaucoup compté pour lui. Flashback.

"*Quand je suis sorti de mon hibernation, je me suis rendu compte de tout le temps que j'avais gâché. Je n'avais vraiment rien fait de ma vie.*" Au printemps 1974, Eric Clapton, 29 ans, se remet d'une longue addiction à l'héroïne qui l'a conduit à se couper du monde durant des mois entiers. Reclus dans sa propriété du Surrey, il a traversé l'une des périodes les plus sombres de sa vie, sans voir quasiment personne. Nombreux sont ceux qui, dans son entourage, ne donnent pas cher de sa peau. Pourtant, début 1973, Pete Townshend, le guitariste des Who, parvenait à le sortir de sa saison en enfer en mettant sur pied pour lui deux concerts au Rainbow Theatre de Londres avec quelques amis, dont Ronnie Wood et Steve Winwood. Boosté par l'accueil réservé à ces performances et à l'album live qui en est tiré, Slowhand entame alors une cure de désintoxication et peut désormais envisager l'avenir avec lucidité. Le constat est loin d'être enthousiasmant. Au fond de lui, il sait qu'il doit absolument enregistrer un disque qui le réconciliera avec le succès. Mais il ne veut plus être sous le feu des projecteurs comme à l'époque des Cream, Blues Breakers ou Yardbirds. Pour lui, son statut de guitar hero est la source de tous ses maux. Il entend désormais être reconnu comme simple chanteur et songwriter. *Clapton is not God anymore…*

Le 10 avril 1974, son manager, Robert Stigwood, organise une grande party pour lui au China Garden Club de Soho. Pete Townshend, mais aussi Ron Wood et Elton John figurent sur la liste des invités, triés sur le volet. Stigwood en profite pour annoncer que son célèbre client est sur le point de s'envoler pour Miami afin d'y enregistrer son nouvel album. *"Old Slowhand is back"*, conclut-il, avec optimisme. Seul problème : Clapton n'a que deux ou trois vagues idées de chansons en tête et plus de musiciens depuis la séparation de Derek and The Dominos, le groupe avec lequel il avait enregistré son chef-d'œuvre, *Layla and Other Assorted Love Songs*, qui s'est soldé par un échec cuisant. Le beau rêve de Clapton a implosé en même temps que son idylle avec Patti Boyd, la femme de son meilleur ami, George Harrison.

Toujours la même histoire : avec Derek and The Dominos, il a voulu se fondre dans l'anonymat d'un groupe, n'être qu'un musicien comme un autre. Au fond, tout cela n'a été qu'un grand rêve poudré qui a fini par se dissoudre dans *"l'amertume et la futilité"*. Comme avec le super groupe Blind Faith, tout est allé trop vite ; partir en tournée à peine le disque fini, avec un max de came dans les valises… les concerts hallucinés et hallucinants au Fillmore East de New York, les 23 et 24 octobre 1970, sont là, couchés sur bandes, pour en témoigner. Celles du second album sont restées aux Olympic Studios de Londres, remisées dans les tiroirs pour de longues années. Une fois encore, les ego ont explosé… et Clapton s'est retrouvé dans la position de la rockstar qui devait tout assumer.

Mais Slowhand est resté en contact avec Carl Radle, le bassiste des Dominos, qui se déclare partant pour travailler sur ce nouveau projet et lui conseille de recruter deux autres musiciens natifs, comme lui, de Tulsa, le batteur Jamie Oldaker et l'organiste Dick Sims. Les sessions aux studios Criteria seront produites par le vétéran Tom Dowd, qui a déjà officié au même endroit sur *Layla and Other Assorted Love Songs*. Mais cette fois, l'atmosphère sera radicalement différente. Pas question pour lui de perpétuer la folie de Cream, de se soumettre au diktat de ceux qui lui réclament sans relâche un nouveau "Sunshine of Your Love". Le guitariste entend bel et bien explorer de nouveaux horizons musicaux, envers et contre tous. Il n'a pas encore de chansons à enregistrer mais il a déjà l'idée du son qu'il recherche. Quelque chose de différent, de plus charnel. C'est Dowd qui lui suggère de s'adjoindre les services d'un second guitariste, George Terry, originaire de Floride, du claviériste Albhy Galuten et de la choriste d'origine hawaïenne et irlandaise, Yvonne Elliman, qui, trois ans auparavant, a décroché un n° 1 avec un extrait de la comédie musicale *Jesus Christ Superstar*, "I Don't Know How to Love Him".

SON STATUT DE GUITAR HERO EST LA SOURCE DE TOUS SES MAUX. IL ENTEND DÉSORMAIS ÊTRE RECONNU COMME SIMPLE CHANTEUR ET SONGWRITER.

Une fois réunis en studio, les musiciens comprennent vite que Clapton en a fini avec les cavalcades électriques qui ont forgé sa réputation de guitar hero durant la décennie précédente. Très influencé par le Tulsa Sound de J.J. Cale, qu'il a fait découvrir via sa reprise de "After Midnight" sur son premier album solo, il rêve d'un disque laid-back, intimiste, que Tom Dowd va magistralement capturer, au fil des jam-sessions. *"Je jouais tout ce qui me passait par la tête,* se souvient le guitariste, *et les choses sont venues naturellement. On a juste improvisé les choses."*

Pour son grand retour, Clapton a jeté son dévolu sur un nouvel instrument, *"une Fender Stratocaster noire que j'ai surnommée 'Blackie'…"* C'est en 1970 que le guitariste a commencé à jouer sur Stratocaster après avoir été un inconditionnel du son des Gibson durant les années 1960 : *"Je suis allé à Sho-Bud, ce magasin d'instruments de Nashville. Des dizaines de 'Strat' étaient entassées dans l'arrière-boutique. À l'époque, elles étaient totalement passées de mode et j'en ai acheté six ou sept, pas plus de 100 $ l'une…"* Après en avoir offert une à George Harrison, une à Pete Townshend et une à Steve Winwood, il garde les trois dernières pour que son luthier lui confectionne la guitare "idéale" sur laquelle il jouera pendant des

© GRAHAM WILTSHIRE/REDFERNS)

RETOUR
Clapton dans sa maison d'Ewhurst, dans le Surrey, en Angleterre

années. La légende de Blackie est en marche et elle commence du côté d'Ocean Boulevard…

En studio, le groupe peaufine ses impros, se mettant très vite en place, malgré l'inévitable pression qui accompagne cet album de comeback. Entre reprises et (rares) compositions originales, les morceaux sont mis en boîte au fur et à mesure, sans heurts. L'alchimie entre les voix et les instruments est totale. Derrière la console, Tom Dowd sculpte le son parfait, à la fois sobre et lumineux.

CÉLÉBRATION
Eric Clapton, Pete Townshend et Elton John lors d'une soirée spéciale marquant le retour de Clapton à l'enregistrement et à la scène, au China Garden, à Soho, Londres, le 11 avril 1974.

ESCORTE
Le guitariste entre deux avions, pendant la tournée américaine.
Ici, le 17 juillet 1974, après son concert dans le Maryland, il s'apprête à rejoindre l'Arizona.

Tempos languides, éclairs de slide-guitar, furtifs orages électriques, voix sur le souffle, *461 Ocean Boulevard* semble baigner tout entier dans la lumière crépusculaire d'une paisible journée d'été. Hormis le traditionnel "Motherless Children", vibrant de guitares saturées et d'envolées de slide, les morceaux réellement électriques se limitent à une version syncopée de "Steady Rollin' Man", le classique de Robert Johnson, et à "Mainline Florida", une chanson apportée par George Terry, qui viendra clore l'album sur un solo de talk box.

Clapton signe lui-même les arrangements de "Motherless Children", de "Steady Rollin' Man", ainsi que du somptueux "I Can't Hold Out", de Willie Dixon. La version, là encore, est sublime, tout en clair-obscur, bluesy à fendre l'âme. Même en mode laid-back, Clapton continue à rendre hommage à ses maîtres bluesmen : composée par le grand Willie Dixon, "I Can't Hold Out" (aka "Talk to Me") était principalement connue pour sa version Chicago blues enregistrée par le roi de la slide, Elmore James, lorsque Clapton la reprend sur *461 Ocean Boulevard*. Sur un tempo plus lent, alangui, telle une chanson qu'on jouerait presque en catimini dans la chambre d'un motel, après minuit. La tournure intimiste de l'affaire ne fait que renforcer le sens des paroles de Willie Dixon, qui racontera avoir écrit cette chanson après une conversation au téléphone avec sa femme alors qu'il était en tournée avec Memphis Slim, à la fin des années 1950. *"I just talked to my baby, on the telephone/She said 'Stop what you're doin', and come on home'/I can't hold out, I can't hold out too long/I get a real good feelin', talkin' to you on the phone."* La slide guitar est là, une fois encore, qui s'immisce, envapée, à 1 minute 29, le temps d'une poignée de notes bleues. Exit les longs chorus de guitare, ici tout est affaire d'interplay entre Slowhand et George Terry. Et c'est bien cette tonalité, souvent mélancolique, qui prédomine sur tous les autres titres, à l'image de "Please Be With Me", du songwriter américain Charles Scott Boyer, une chanson que le guitariste avait envie d'enregistrer depuis 1960.

Ailleurs, "Willie and the Hand Jive" de Johnny Otis (1958), joué sur un tempo swamp à la Bo Diddley, est l'occasion d'un duo avec Yvonne Elliman, avec laquelle Clapton ne tarde guère à entamer une liaison. Le duo cosigne également le reggae "Get Ready", qui a émergé au fil des jam-sessions au studio Criteria. Clapton, pour sa part, ne délivre que deux compositions personnelles dans ce nouveau disque. "Give Me Strenght" est une touchante ballade acoustique ourlée de dobro qui résonne comme une chanson de rédemption d'un junkie priant pour son salut. Quant à l'envoûtante "Let It Grow", si l'on a pu souligner, ici ou là, certaines similitudes avec la fameuse intro de "Stairway to Heaven" de Led Zeppelin, c'est sans doute plutôt du côté des Beatles de *Abbey Road*, et plus spécifiquement de George Harrison, qu'il convient de chercher une filiation. Notamment à travers cette obsédante boucle en arpèges et ces glissandos de slide guitar qui feront de cette ballade l'un des plus beaux moments de l'album. Clapton y apparaît vulnérable, comme tentant de se persuader lui-même que l'amour est la seule issue (*"Let it grow, let it grow/Let it blossom, let it flow"*).

Mais la pierre angulaire de *461 Ocean Boulevard*, le titre qui va définitivement le tirer vers les sommets, c'est "I Shot the Sheriff", un morceau de Bob Marley & The Wailers. C'est le guitariste George Terry qui fait découvrir l'album *Burnin'* de Bob Marley & The Wailers à Clapton (qui n'en avait jamais entendu parler) durant les sessions de *461 Ocean Boulevard*. *"Je restai époustouflé,* écrit Clapton dans son autobiographie. *Terry aimait particulièrement 'I Shot the Sheriff' et il n'arrêtait pas de me dire :* 'Tu devrais enregistrer ça…' *C'était du reggae pur et dur et je n'étais pas sûr qu'on soit à la*

© MICHAEL PUTLAND/GETTY IMAGES

CLICHÉS
En haut à gauche : début de la tournée américaine, en juillet 1974. Ci-dessus, Clapton au 461 Ocean Boulevard, Floride. En bas à gauche, avec Pattie Boyd, le 14 novembre 1974. Le divorce entre Boyd et Harrison a été prononcé en 1977 et elle a épousé Clapton en 1979.

LE LABEL CHOISIRA "I SHOT THE SHERIFF" EN PREMIER SINGLE : LE TITRE FERA UN CARTON PLANÉTAIRE.

hauteur. On a fait quand même une adaptation. Sur le coup, je n'ai rien dit, mais notre version ne me plaisait pas tant que ça. Le ska, le bluebeat et le reggae m'étaient familiers. J'avais grandi en les écoutant dans les clubs et à la radio à cause du nombre croissant de communautés jamaïcaines en Angleterre, mais ces styles de musique étaient assez nouveaux pour les Américains et ils n'étaient pas aussi pointilleux que moi sur la façon de les jouer." De fait, la version enregistrée par Clapton et ses musiciens américains va s'avérer plus funky, voire plus pop, que l'originale. Au point que le guitariste songe même à l'écarter du tracklisting final de l'album. *"J'estimais que notre version n'était pas digne des Wailers. Pourtant, tout le monde répondit :* 'Non, non. Franchement, c'est un tube.' *Évidemment, à la sortie de l'album, la maison de disques la choisit comme single et, à ma plus totale stupéfaction, elle devint numéro un au hit-parade."* Par ricochet, sa cover de "I Shot the Sheriff" allait lancer l'album avec les conséquences planétaires que l'on sait.

Entamées courant avril, les sessions de *461 Ocean Boulevard* sont bouclées à la fin du mois de mai. Confiant, Eric Clapton laisse les bandes entre les mains de Tom Dowd avec pour seule consigne de *"prendre ce que tu trouves bon"* et de le mettre sur l'album – une tâche dont le producteur s'acquittera magnifiquement. Un cliché du guitariste devant la maison où il résidait durant l'enregistrement du disque, au 461 Ocean Boulevard donc, est choisi pour la pochette du 33-tours, qui sort en juillet 1974. Le succès, tant critique que public, est au rendez-vous. L'album se classe dans les premières places des charts du monde entier, tout comme le 45-tours "I Shot the Sheriff" (certifié disque d'or aux États-Unis), qui tourne en boucle sur les radios, contribuant à renforcer notablement la renommée internationale de Bob Marley.

La tournée qui suivra, avec le même groupe, se soldera par un concert historique à l'Hammersmith de Londres, au cours duquel Slowhand revisitera, outre "Let It Grow" et "I Shot the Sheriff", quelques-uns des grands titres ayant forgé sa légende. On peut y entendre notamment une très belle version de "The Sky is Crying", d'Elmore James, couplée avec "Have You Ever Loved a Woman". Parfois aussi, ça se passe plutôt mal, comme à Paris, au Parc des expositions, en décembre 1974. Clapton, passablement bourré, refuse obstinément de jouer les hits de Cream. Ça ne l'intéresse plus. *"Quand vous jouez face à 4 000 personnes qui ne vous demandent que 'Sunshine of Your Love', c'est un vrai combat !"* déclare-t-il alors. Comment ne pas lui donner raison ?

À quelque temps de là, Clapton rassemblera la même équipe de musiciens pour enregistrer en Jamaïque le follow-up de *461 Ocean Boulevard, There's One in Every Crowd*, qui rencontrera un succès moindre que son prédécesseur. *"Pendant presque toutes les années 1970, ça m'allait très bien de me la jouer relax et de faire des choses en faisant le moins d'efforts possibles,* analysera-t-il avec le recul. *J'étais tellement heureux d'être en vie. Je ne voulais pas forcer ma chance."* Inusable, "I Shot the Sheriff", de son côté, constitue toujours un incontournable sur la setlist de Slowhand en concert, quelque cinquante ans après son enregistrement. Pour le plus grand plaisir des fans de cet album solaire, qui continue de vieillir avec grâce.

© EVENING STANDARD/HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES) - ESATTE OF DAVID GAHR, COURTESY UNIVERSAL

JÉSUS MARCHE SUR LES ONDES

Pourquoi y a-t-il autant de rock chrétien à la radio américaine ? Une organisation peu connue, l'Educational Media Foundation, cherche à y bannir des ondes la "musique du diable".

PAR **KATIE THORNTON**

ILLUSTRATIONS DE **GUILLEM CASASÚS**

ON THE AIR

PAR LA FENÊTRE DU studio de la radio pour laquelle l'animatrice travaille depuis vingt-neuf ans, "Mistress Carrie" Sarao voit une foule approcher. En ce soir du vendredi 21 février 2020, la météo glaciale n'empêche pas des centaines de Bostoniens d'envahir spontanément le parking en apprenant la nouvelle. À minuit, la ville va perdre sa dernière radio rock.

Née en 1970, WAAF a contribué à lancer la carrière de groupes locaux, comme Aerosmith et Godsmack. Pour de nombreux auditeurs, la station fait partie de l'ADN de Boston. Mike Hsu, collègue de longue date de Mistress Carrie, me dit que WAAF est *"un club d'agitateurs et de connards du Massachusetts"*. Ses fidèles ont parfois affronté ceux de WBCN, l'ancienne rivale qui a fermé ses portes en 2009. Pour Mistress Carrie, évangélique rock de 51 ans aux cheveux violets, WAAF a été la bande-son de son adolescence, comme tant d'autres Bostoniens. Durant les derniers jours de WAAF, l'ambiance est étrange. De vieux amis passent, des auditeurs font des adieux chaleureux, Tom Hamilton d'Aerosmith vient, lui, rendre un hommage. Mais alors que minuit approche, le calme se fait en studio. La voix de Mistress Carrie s'étrangle quand elle dit aux auditeurs de garder la tête haute.

Six minutes avant minuit, Mistress Carrie et Hsu narguent les futurs propriétaires de leur radio bien-aimée. *"Il n'y a qu'une façon de partir"*, dit Mistress Carrie. *"Bruyamment"*, répond Hsu. En fond sonore, on entend le son de la pluie qui tombe et des cloches qui tintent, célèbre intro du morceau de 1970, "Black Sabbath", du groupe du même nom. La chanson a été *"choisie pour le passage au nouveau format"*, selon Hsu, afin, me dit Mistress Carrie, *"d'injecter autant de satanisme sur les ondes que possible avant de partir"*. Grâce au timing parfait des deux animateurs, la chanson s'achève à minuit, comme la transmission de WAAF. En studio, tout est silencieux.

Les auditeurs entendent autre chose : le début impersonnel d'une nouvelle ère. Il n'y a pas d'annonce ou de nouvel animateur pour prendre les rênes quand la fréquence change de main. Les nouveaux propriétaires se contentent d'envoyer une playlist automatique qui émet, via satellite, vers des centaines de stations dans le pays. Avec la production propre et le tempo contemplatif typique au rock chrétien, le morceau de 2006 de Jeremy Camp, "Let It Fade", invite les auditeurs à sauver leur âme et à découvrir une nouvelle vie. WAAF est la dernière radio en date victime d'une organisation à but non lucratif énorme, mais peu connue, l'Educational Media Foundation (EMF).

L'EMF contribue en grande partie à la propagation du rock chrétien sur les ondes. Depuis son QG dans une banlieue de Nashville, l'EMF diffuse les sons génériques de la musique chrétienne contemporaine ou MCC, genre décrié par les artistes, les critiques et les chefs religieux. Pourtant l'EMF est discrètement devenue le deuxième propriétaire de stations et la chaîne de radios à la croissance la plus rapide du pays, derrière iHeartRadio. Avec des centaines de stations identiques, estampillées K-Love ou Air1, EMF émet sur plus de mille spots dans les cinquante États et certains territoires, touchant environ dix-huit millions d'auditeurs par semaine.

En surface, les émissions de l'EMF sont apolitiques, optant pour un rock chrétien banal présenté par une petite équipe d'animateurs qui sourient à tout, des blagues niaises sur la taille des cafés chez Starbucks aux prières demandant à Dieu de veiller sur ceux qui ont donné à l'EMF. Mais derrière cette façade neutre, l'organisation et l'industrie de la MCC ont tout d'un projet profondément conservateur. De nombreux défenseurs de la culture chrétienne de droite adhèrent depuis longtemps à la "doctrine de Breitbart" – l'idée que pour changer la politique, il faut d'abord changer la culture – et se battent pour en instaurer une plus lisse, sans questions difficiles ou représentations de minorités. Le monde de la MCC *"reflète les valeurs de la droite religieuse*, affirme Leah Payne, historienne en science des religions, en offrant *des expériences d'écoute chrétienne sans risque à des familles de banlieues pavillonnaires"*. Et si ces stations n'ont pas le contenu *"accrocheur et enrageant"* d'un média politisé comme Fox News, *"K-Love incarne le côté le plus doux du conservatisme"*.

Le réseau de radios de l'EMF diffuse surtout des artistes masculins blancs et se tient à l'écart du rap religieux ou du gospel.

Aujourd'hui, le réseau national de radios de l'EMF diffuse surtout des artistes masculins blancs et se tient à l'écart de genres comme le rap religieux ou le gospel, ainsi que du rock chrétien qui traite de trop de crises ou de souffrances. Les artistes chrétiens qui doutent de leur foi ont également été écartés des playlists de l'EMF, comme ceux qui ont fait leur coming out queer *(à noter : l'EMF a refusé toute interview pour cet article)*.

Mais l'histoire de l'EMF n'est pas que celle d'une musique médiocre qui domine les ondes au service d'une vision culturelle blanche, hétérosexuelle et régressive au plan artistique. C'est aussi celle de la quasi-mort de la radio locale, refuge pour les nouveautés, les électrons libres et le dialogue politique, au profit d'une organisation qui semble fonctionner comme une méga-corporation médiatique. Depuis des décennies, l'EMF s'est cachée sous un vernis de ringardise tout en peaufinant sa botte secrète : offrir une forte somme d'argent aux propriétaires de stations commerciales ou plus petites à l'identité forte, balayer toute présence locale et la remplacer par des émetteurs automatiques.

En 2022, l'organisation avait près d'un milliard de dollars d'actifs nets et un revenu annuel de presque un quart de milliard. En comparaison, la National Public Radio a des actifs nets inférieurs à 150 millions de dollars et fonctionne à l'équilibre. En 2021, Bill Reeves, alors P-DG de l'EMF, gagnait

770 000 dollars par an. Et les auditeurs sont les premiers à payer ce salaire : 97 cents de chaque dollar gagné par l'organisation viennent de leurs poches. Les présentateurs des radios de l'EMF - aux faibles coûts d'exploitation - font des appels aux dons, parfois plusieurs fois par heure.

EN 1978, BOB ANTHONY FOGAL exerce son métier de rêve : animateur sur KFRC, une radio rock de San Francisco, élue "Station de l'année" par Billboard quatre ans de suite. Mais Fogal, 28 ans, est aussi un récent converti à l'évangélisme et se sent frustré. Dans son bureau, il griffonne une idée sur une feuille de papier : *"un KFRC chrétien ?"* À l'époque, de nombreuses radios chrétiennes sont encore en marge, avec des prêcheurs d'églises de petites villes annonçant la fin des temps. Et si Fogal a adopté ce type de foi, il a une autre idée pour sa radio. Il veut toucher les foules.

Deux ans plus tard, il forme l'organisation bientôt connue sous le nom d'Educational Media Foundation. Dans la presse locale, elle lance une invitation à tous ceux qui veulent créer une nouvelle radio de musique chrétienne. Elle organise des réunions de prières et des projections, et engrange des fonds en faisant payer 5 dollars l'entrée. Fogal, qui mène une vie confortable dans le comté de Marin, va vendre beaucoup de ses biens pour que sa vision prenne vie.

En 1982, ses fidèles et lui ont de quoi acheter une radio FM qui appartient à une Église en faillite de Santa Rosa, en Californie. Sur le fleuron d'EMF, Fogal déjoue les conventions des radios chrétiennes en ne passant presque que de la musique. Si les chefs des Églises locales ne le prennent pas au sérieux, certains auditeurs sont si touchés qu'ils veulent faire plus qu'écouter. Des volontaires organisent des concerts et une vente aux enchères annuelle, créent une newsletter, sollicitent des dons et encouragent les fidèles à la prière pour obtenir plus de fréquences.

Leurs prières sont entendues par l'animateur Dick Jenkins, qui arrive au poste de directeur général en 1986. Jenkins renomme la radio et se met à utiliser le slogan *"Positive et encourageante : K-Love"*, encore utilisé aujourd'hui. L'organisation commence à négocier des rachats de petites radios chrétiennes en difficulté. De nouvelles stations diffusant K-Love éclosent en Californie du Nord, puis dans des petites et moyennes villes à travers le pays.

Alors que le réseau d'EMF se développe, une décision s'avère visionnaire, celle de se constituer en entité "à but non lucratif". Ce statut lui permet de ne pas payer d'impôts et lui donne quelques avantages dans le monde radiophonique. Elle peut profiter des politiques de la Commission fédérale des communications (CFC) pour empêcher de livrer les ondes au plus offrant, telles que la levée des frais de dossier et d'autres coûts pour les organisations à but non lucratif en raison de leurs "fonds limités". L'EMF bénéficie aussi d'une politique fédérale qui autorise les nouvelles stations à ne pas avoir de studio local. L'organisation peut obtenir légalement des dons de ses auditeurs, un revenu dont les radios commerciales ne disposent pas. Pour l'EMF, *"tout n'était qu'une question d'expansion"*, rappelle Todd Urick, défenseur de la radio locale et technicien du comté de Los Angeles. Au début des années 2000, l'organisation a plus de cinquante stations et engrange environ 25 millions de dollars de dons annuels.

En 2003, l'EMF se développe encore. Au printemps, la CFC réserve une semaine aux demandes de "traducteurs" de radiodiffusion - des petites stations relais qui rediffusent une radio mère dans une zone inaccessible pour le signal d'origine. Les traducteurs coûtent bien moins cher qu'une nouvelle station et sont faciles à obtenir pour des diffuseurs à but non lucratif, comme les universités, les radios locales et religieuses. À l'issue de cette semaine, Urick consulte la base de données numérique de la CFC pour examiner les demandes. Il constate que l'EMF a postulé pour près de 900 traducteurs dans tout le pays, y compris des signaux convoités dans de grandes villes. Plus de 250 demandes sont acceptées. Avec une explosion de nouveaux relais diffusant de la musique chrétienne, l'EMF prospère. En 2006, ses actifs ont plus que quadruplé, dépassant les 80 millions de dollars. À la fin de l'année, l'EMF est le plus grand diffuseur de musique chrétienne contemporaine au monde.

Mais le plus gênant est que, dès le début, le statut de l'EMF lui a donné accès à une mine d'or de fréquences, le "côté gauche du cadran", bande réservée aux radios non commerciales par la CFC. Comme les grosses entités commerciales n'ont pas le droit d'enchérir sur ces signaux, la CFC pensait qu'ils seraient disponibles pour de petites associations. Ce qui n'est pas le cas face à un géant comme l'EMF. En 2015, les auditeurs et l'équipe d'une radio classique de Floride du

Sud n'ont pas pu lever assez de fonds pour racheter leur fréquence, vendue à l'EMF. En 2017, une campagne menée par le personnel de la radio de l'université Brown n'a pas pu sauver la fréquence des griffes de l'EMF.

Selon Urick, l'EMF fait aussi de l'intimidation en coulisse. Il dit être *"tombé sur plusieurs cas"* où elle a fait de petites modifications qui n'ont *"quasiment pas d'effet"* sur sa diffusion, mais limitent la couverture d'un diffuseur d'une communauté voisine. En 2013, quand le fanzine associatif punk *Razorcake* a postulé pour une petite station FM de la région de Los Angeles sur le même signal qu'un traducteur d'EMF du comté d'Orange, l'EMF a fait barrage, invoquant d'éventuelles interférences. Urick ajoute qu'au fil des années, il a vu l'EMF acheter plusieurs traducteurs dans la même ville, doublant, voire triplant sa couverture, ce qui prive de signaux de futures radios locales.

ASSISE DERRIÈRE LE MICRO de WAAF dans les années 2010, Mistress Carrie a vu se propager les stations K-Love et Air1 sur de plus en plus de fréquences, sans les prendre pour une menace : *"J'ai toujours dit, qu'à mon avis, le diable écrit de la meilleure musique que Dieu."* Pour elle et ses collègues, le rock chrétien était *"plutôt une blague"*.

Mais dans le milieu de la MCC, obtenir ce son immédiatement identifiable - et ridiculisé - est une science. *"Il ne faut pas être trop 'intense'"*, commente Grace Semler Baldridge, artiste chrétienne indépendante qui se produit sous le nom de Semler et a été en haut des charts albums et singles d'iTunes. Outre ses compositions sincères sur sa foi, elle a été musicienne de studio et a tissé des liens avec des artistes du milieu de la MCC. Elle a ainsi pris connaissance de quelques règles du genre. Tout d'abord, elle évoque le nombre idéal de battements par minute - ni trop rapide, ni trop lent. Après les BPM, il y a les JPM ou "Jésus par minute". S'il n'y a pas de règle chiffrée, il est préférable de mettre un maximum de JPM et de références à "Lui", "Dieu", "le Père", etc., explique Semler. Les refrains sont truffés de répétitions pour que l'auditeur puisse vite les reprendre. La guitare est chaude, entraînante, avec une réverb' qui s'attarde dans l'air. Et surtout, il y a le *delay* qui double presque les mélodies des guitares, technique qui, selon un guide de Reverb.com, est empruntée à U2 et The Edge.

Après les BPM, il y a les JPM ou "Jésus par minute". Il est préférable de mettre un maximum de JPM et de références à "Lui".

L'EMF a largement contribué à façonner ce son au fil des années. Avec des centaines de stations rediffusant un seul flux de K-Love, les artistes et labels chrétiens ont compris qu'ils avaient là une occasion unique. Au lieu d'envoyer des CD à des dizaines de stations dans tout le pays et de négocier des passages auprès de programmateurs, ils n'ont eu qu'à convaincre une équipe, celle qui gère la playlist de l'EMF.

Dans les années 1980-1990, K-Love diffusait du pop-rock chrétien et des artistes comme Amy Grant. Air1 se concentrait plus sur la musique chrétienne "alternative", avec des groupes comme DC Talk et Relient K. Mais au fil du temps, K-Love et Air1 ont convergé dans une niche sur le marché : la musique "d'adoration" aux accents rock, *"le son de la megachurch"*, comme le décrit Leah Payne. La cible de l'industrie musicale chrétienne est une mère au foyer - appelée "Becky" - qui a besoin d'une station inoffensive à écouter en voiture lorsqu'elle emmène les enfants à l'école et au sport.

Si l'on peut trouver ridicule l'idée qu'un rythme trop endiablé peut faire douter de sa foi, l'histoire des mélanges entre rock et christianisme est chargée. Dans l'après-guerre, les parents croyants ont vraiment été horrifiés par le rock'n'roll. Et pour beaucoup de chrétiens blancs, les dangers de cette musique ne se limitaient pas au charisme des artistes et à la promesse de plaisir charnel. Au mépris du rock s'ajoutait une peur raciste profonde envers un genre incitant au métissage. En 1958, par exemple, tandis que le ségrégationniste et membre du Ku Klux Klan, Asa Carter, menait une campagne anti-rock'n'roll à Birmingham, en Alabama, des membres du KKK local (se définissant comme chrétiens) sabotaient l'antenne d'une radio locale *"destinée aux noirs"*.

À la fin des années 1960, l'impensable s'est produit : le rock et le mode de vie hippie ont mené de nombreux adeptes vers Jésus. Si les jeunes membres de la contre-culture ont adhéré au courant prônant l'amour et la paix, beaucoup se sont lassés des excès de drogue en voyant leurs héros mourir jeunes et les groupes exploser. Les explorations superficielles de la spiritualité orientale se sont avérées insuffisantes, voire décevantes pour certains. De nombreux hippies ont trouvé ce qu'ils cherchaient en Jésus ou dans sa nouvelle version, soudain dotée de similarités anachroniques avec eux : cheveux longs, sandales et opposition au gouvernement en place, à la manière d'un Jerry Garcia galiléen.

En Californie, quelques hommes d'Église ouverts ont œuvré avec des évangélistes pour ouvrir des "cafés" chrétiens, comme le Living Room, près de Haight-Ashbury, ou His Place, sur le Sunset Strip. Tout le monde, de l'adolescent naïf aux vingtenaires blasés, afflue pour écouter des artistes de folk interpréter leurs chansons de louange, de foi, de doute et de rédemption ou participer aux séances de prières mettant l'accent sur les enseignements de Jésus.

En 1969, un biker nommé Larry Norman, habitué de ces cafés, sort ce que de nombreux critiques ont qualifié de premier album de rock chrétien, *Upon This Rock*. Avec sa longue frange blonde encadrant ses sourcils et ses airs de Gwyneth Paltrow hippie lassée de prêcher sur le même coin de rue venteux (une activité à laquelle il se livrait), Norman écrit pour un public de *"hippies déçus par le gouvernement et l'Église"*, selon le Christian Broadcasting Network.

En Angleterre, le jeune compositeur Andrew Lloyd Webber et le parolier Tim Rice créent une comédie musicale basée sur

la vie du Christ et de ses disciples. L'album *Jesus Christ Superstar* devance *Tapestry,* de Carole King, au sommet des ventes, en 1971. La même année, un Jésus pop art est en couverture du magazine *Time,* avec *"La révolution Jésus"* écrit dans une auréole au-dessus de sa tête. Dans l'Église, ils sont nombreux à crier au blasphème. Mais certains chefs religieux sont prêts à miser sur le long terme avec ces improbables convertis, à l'instar de Billy Graham, éminent pasteur évangélique qui prêche aux concerts de rock. En 1972, Campus Crusade, son groupe destiné aux jeunes, organise un événement de six jours, Explo '72, souvent surnommé le "Woodstock chrétien" : 80 000 hippies, lycéens ou étudiants déferlent à Dallas pour des séances de prières, des séminaires sur l'évangélisation et des concerts de Norman (qui sort bientôt la chanson "Why Should the Devil Have All the Good Music?"), Johnny Cash et Kris Kristofferson.

Si, pour beaucoup, Explo '72 est l'apogée de ce courant, de nombreux critiques y voient le moment où les chefs évangéliques conservateurs ont enfin compris comment détourner la culture des jeunes à leur profit. Pour bon nombre de hippies vieillissants, cette Église dominée par la musique a été une entrée vers la religion mainstream et les débuts de la MCC. À la fin des années 1970, les racines rebelles du genre sont coupées et la "musique chrétienne contemporaine" de plus en plus conservatrice dans le fond et la forme a même ses classements au Billboard.

C'est dans ce contexte que le fondateur d'EMF, Bob Anthony Fogal, a l'idée de son "KFRC chrétien". Comme Graham et les saints hommes qui ont lancé le mouvement des cafés en coulisse, Fogal estime que la musique chrétienne doit s'adapter à ses auditeurs, même si, pour cela, elle est de plus en plus vague et quasi-religieuse. Son principe de base reste : *"Pas de jargon chrétien."*

C'est, depuis, une stratégie au cœur de la pop chrétienne : utiliser la musique et l'esthétique de la contre-culture pour faciliter la transition des disciples vers la vraie doctrine et ériger un pan de vie moderne discrètement conservateur en rendant la MCC grand public. *"La MCC,* reprend Payne, *a pour action de façonner le monde par le biais de la culture populaire."* Elle a d'autres fonctions, comme de faire revenir les jeunes. *"Il s'agit,* ajoute-t-il, *de garder les enfants de l'Église dans son giron."*

AUJOURD'HUI, SUR K-LOVE, vous n'entendrez aucun discours ouvertement politique. Ce n'était pas non plus le cas avant. Son statut d'organisation à but non lucratif signifie qu'elle ne peut pas se lancer dans une campagne politique (c'est peut-être une simple coïncidence si, dans les années 1990, l'EMF a postulé pour ouvrir une nouvelle station K-Love sur la même fréquence qu'une radio de Californie du Nord programmée par et pour des lesbiennes).

Mais le conservatisme est intégré à son activité. Fogal a eu très tôt le soutien du commentateur politique évangélique Chuck Colson. Au fil du temps, l'EMF a principalement donné à des comités d'action politique conservateurs. Et s'il ne faisait plus partie de l'entreprise à ce moment-là, Fogal a déclaré dans une interview, en 2022, que l'EMF était plus nécessaire que jamais et que son gigantisme lui donnait *"des occasions formidables d'avoir un impact sur notre culture, voire d'influer sur le retour de notre pays vers Dieu"*. Fogal a ensuite critiqué la municipalité de Spokane qui aurait sous-financé la police tout en dépensant des fonds pour des *"fresques pour la Gay Pride"*.

Malgré son front apolitique, l'industrie de la MCC a un grave problème anti-LGBTQ. *"J'ai rencontré un manager important dans la MCC… et il m'a dit :* 'Il faut arrêter de harceler K-Love'", rappelle Semler Baldridge, avec un sourire entendu. Semler, qui est queer, a tenté à plusieurs reprises de faire passer sa musique sur K-Love, en vain, même quand son album de 2021, *Preacher's Kid*, s'est classé en haut des charts chrétiens. Si certaines de ses chansons parlent de doute et de la réalité d'être queer et chrétienne - des sujets que K-Love n'aborde pas - d'autres, pop et répétitives, sont taillées pour la station. L'an dernier, alors que sa chanson "Faith" était proche du n° 1 des charts chrétiens d'iTunes, elle a interpellé K-Love sur X, pour lui demander de diffuser le single. Elle n'a pas eu de réponse. Plus Semler s'immerge dans le monde du rock chrétien, plus il la rebute - et pas seulement pour son manque de soutien aux artistes LGBTQ. Elle s'est invitée récemment aux Dove Awards, cérémonie de prix pour la MCC, à Nashville. *"Il y avait les plus belles voitures que j'aie vues de ma vie*, remarque-t-elle. *Ça parle tout le temps de Jésus et je me suis dit qu'il aurait détesté tout ça."*

D'autres chrétiens remettent en question les conditions matérielles des leaders de l'industrie et des dirigeants de l'EMF. En 2016, Warren Throckmorton, professeur de psychologie

en retraite de Pennsylvanie et blogueur évangélique, dont la photo de profil semble tout droit sortie des Blues Brothers, s'est mis à écrire sur les signaux d'alarme qu'il détectait lors des levées de fonds sur K-Love. Il n'avait jamais eu de souci avec K-Love auparavant et vivait à portée de trois de ses stations que sa femme et ses enfants écoutaient. En tant que membre du groupe de son Église, il a appris à jouer de nombreuses chansons à la demande des plus jeunes fidèles. Mais Throckmorton n'a pas pu défendre les animateurs qui louaient un auditeur sans le sou pour avoir fait un don à K-Love plutôt que de régler une facture urgente. Et a trouvé malhonnête leurs demandes répétées pour un "*don facile*" de 40 dollars par mois, surtout quand les mêmes animateurs disaient des choses comme : "'Aidez à maintenir K-Love sur les ondes dans votre région !' raconte Throckmorton. *Ils utilisaient cet argent pour acheter de nouvelles stations.*"

Il est illégal pour une entreprise de posséder plus de cinq stations AM ou FM dans une ville. Mais il y a un hic…

Je pousse un peu Throckmorton dans ses retranchements et lui cite les choses mentionnées par d'autres chrétiens au sujet des stations : les messages positifs et les histoires édifiantes racontées entre les chansons. Ils ont des pasteurs dans leur équipe qui reçoivent des demandes de prières et répondent en privé à des appels d'auditeurs en détresse. Throckmorton marque une pause et répond, entre exaspération et perplexité : *"Si vous pouvez ignorer certaines des choses que j'ai dénoncées, vous aimerez ça. Mais ça m'a tout gâché."*

CHAQUE APRÈS-MIDI de la semaine, à 15 heures, Mistress Carrie prend le micro sur The Pike, la radio rock de Worcester, petite ville à une heure de Boston. C'est un bon boulot, mais ses anciens auditeurs ne peuvent pas l'écouter en raison d'un signal trop faible. Dans sa voiture, devant son nouveau lieu de travail, elle capte aisément l'énorme signal de K-Love qui a remplacé WAAF. Et au cas où une station dans la région de Boston serait insuffisante, l'EMF a acheté une deuxième fréquence ici, en 2022, permettant à K-Love d'atteindre Gloucester et la North Shore. Comme les stations qui ont pris la place de WAAF, c'est un énième transmetteur automatique, rediffusant le même rock chrétien fade depuis la Californie et propageant un peu plus loin sa pop culture conservatrice.

Aujourd'hui, l'Educational Media Foundation est partout, sur les ondes de New York à San Francisco ou les apps K-Love et Air1. Vous pouvez participer à la Croisière des amis et de la famille de K-Love à partir de 1148 dollars. L'organisation a eu une poussée de croissance durant la pandémie, profitant de la baisse de la publicité qui a touché les radios commerciales. L'an dernier, l'EMF a acquis des stations à Memphis, Buffalo, Atlantic City et dans des dizaines de villes dans le pays. Elle donne même du fil à retordre aux plus gros conglomérats médiatiques : il y a quelques années, elle a acheté six grosses stations à Cumulus, troisième acteur radiophonique du pays, pour 103,5 millions de dollars.

Les vraies radios locales ont encore moins leur chance devant la frénésie d'achats de l'EMF. Face à un monde des médias de plus en plus concentré, la CFC s'attache à une politique majeure pour donner une vague chance aux petits diffuseurs et empêcher une compagnie d'avoir trop d'influence sur le public : à ce jour, il est illégal pour une même entreprise de posséder plus de cinq stations AM ou FM dans une ville. Mais il y a un hic, dit Urick, "*un vide juridique*" : la CFC n'a jamais appliqué cette condition aux organisations à but non lucratif. Elle ne compte pas non plus les traducteurs, essentiels à la croissance explosive de l'EMF. *"Dans la région de San José,* me dit Urick, *ils sont sur huit fréquences FM."*

Actuellement, quelques activistes des médias locaux demandent encore à la CFC d'appliquer les mêmes limites aux organisations à but non lucratif. Mais comme l'agence se concentre sur des choses comme l'accès à internet et la confidentialité numérique, la radio - bien qu'écoutée par plus de quatre Américains sur cinq par semaine - est souvent négligée. Et l'EMF ne semble déranger personne à la commission. Elle n'a ni violations majeures ni gros procès à son actif. Pour Urick, c'est un combat de David contre Goliath, toujours gagné par ce dernier.

Ceux qui font partie du milieu de la MCC savent que ce genre est moqué par la majorité des Américains. Et beaucoup de mes interlocuteurs m'ont dit que cela pouvait jouer en la faveur de l'EMF : l'organisation échappe à toute surveillance et camoufle sa volonté d'accumuler de l'argent et d'écraser la culture derrière une façade volontairement banale. Quand Fogal a constitué l'organisation, elle s'appelait Christian Media Ministries, mais avant de lancer la première station, il a rencontré un avocat qui aide les Églises à voguer sur les eaux turbulentes de la CFC. Celui-ci a suggéré de changer son nom en Educational Media Foundation. Fogal a dit plus tard qu'il trouvait ce nom *"fade et ennuyeux"*. Ce à quoi l'avocat a répondu : *"C'était en fait une bonne chose."* Peut-être que si le deuxième plus gros propriétaire de stations de radio s'appelait encore Christian Media Ministries, il se serait fait remarquer.

LEAH PAYNE met en garde les critiques qui confondent kitsch et manque d'importance et d'influence. Les manœuvres politiques et la législation de la droite religieuse, dit-elle, sont le sommet de l'iceberg. En dessous se trouve une culture entière qui, au-delà de la politique, comprend le spectacle, les arts et la musique. Ceux qui ont en main les cartes de la CMC manient le soft power des conservateurs. *"Si nous ne faisons pas attention,* avertit Payne au sujet de ceux qui influencent l'industrie, *nous allons passer à côté de beaucoup de choses."* Mais pour l'instant, il semble que l'EMF et le monde du rock chrétien n'ont pas peur de nous faire rire tant que cela les protège des regards inquisiteurs. *"Le public se moque en général de ce qu'ils font",* assure Urick. Continuez de rire du rock chrétien. L'Educational Media Foundation, semble-t-il, vous en remercie.

Le Guide

Musique

RAMAGE ADULTE

Quinze ans d'errances oubliés d'un revers de la main!

Par XAVIER BONNET

The Black Crowes

Happiness Bastards

SILVER ARROW

★★★½

THEY ARE LEAVING their shit behind. Ils laissent leurs conneries derrière eux. Dans l'absolu, la petite phrase subrepticement amenée au beau milieu de l'argumentaire de présentation se suffirait à elle-même. Yep, dans la foulée d'une tournée de reformation, un brin à retardement à cause d'une pandémie de rien du tout, la volonté affichée par Chris et Rich Robinson de faire table rase de bien des scories qui avaient pourri leur existence ensemble - et celle du groupe par ricochet - se concrétise par du... solide.

Solide, c'est en effet le premier qualificatif qui vient à l'esprit une fois achevée une écoute liminaire de *Happiness Bastards*. Car si "Wanting and Waiting" a été lancé en éclaireur, on souhaite bien du courage aux experts de com' engagés à cet effet pour sortir du lot quelque "single" plus propice que les autres à l'heure d'occuper les ondes radiophoniques. Solide et compact donc, s'appuyant →

ILLUSTRATION DE
ALAIN FRETET

THE BLACK CROWES

naturellement, à chaque chapitre - on allait écrire à tous les coins de rue -, sur les basiques qui écrivirent les tables de la loi à la sauce Crowes, à savoir ces riffs et licks de guitare du cadet Rich, secs et amples d'un côté, la faconde vocale de l'aîné Chris de l'autre, le tout au service d'un bluesy-soul rock si magnifiquement sublimé aux premières heures de *Shake Your Money Maker,* que parler de revival était a posteriori presque indécent.

Rien de vraiment nouveau à bord de l'embarcation Black Crowes reconstituée ? Non, et c'est tout sauf un problème. Mieux, cette envie manifeste de la fratrie de bien (re)faire les choses a quelque chose de rassurant. Ne pas se tromper d'objectif. Ne pas (plus ?) péter plus haut que son cul. S'éclater avec ce que l'on sait (bien) faire. D'autant que, dans l'opération, et c'est aussi là l'essentiel, les frangins n'ont pas oublié de se faire plaisir. De s'éclater. D'aller furtivement frapper à la porte de la maison country via ce lancinant "Wilted Rose" conviant Lainey Wilson, l'une des figures actuelles de la pourtant florissante scène de Nashville - fief de Rich par ailleurs, ceci expliquant peut-être cela. De laisser le sentiment que quelques albums de Bob Dylan aient pu traîner avant la mise bas de ce "Bleed It Dry". De laisser s'interroger sur le fait que si les Stones avaient intégré "Flesh Wound" au programme de leur *Hackney Diamonds,* certains auraient peut-être à nouveau sorti la carte punk. De lâcher enfin véritablement les chevaux sur un "Follow the Moon" qu'il nous tarde d'en ressentir la ferveur sur scène (idem pour "Dirty Cold Sun", tiens, à la réflexion, avec ses bardées d'orgue espiègles).

En un mot comme en cent, donc, *Happiness Bastards* montre que l'on peut s'être assagi (pour de bon ? quelqu'un pour se risquer à prendre les paris ?) et qu'entretenir une flamme n'a rien de… sale. Et quand, après avoir passé le reste du temps à sembler en vouloir à la terre entière dans les textes, ce "Kindred Friend" vient clore les débats avec quelques cordes pour enrubanner le tout, les frangins peuvent laisser tomber guitares et micros avec le sentiment du devoir accompli. ®

CHICAGO-LONDRES

CE SERAIT CERTES tentant, mais on s'abstiendra de vendre les Brothers comme l'avenir du blues. D'abord parce que l'on n'a pas assez résisté à ladite tentation par le passé. Ensuite parce que nos frangins en sont déjà à leur troisième album, "dussent" les deux premiers être confinés à une confidentialité pas forcément relative. Le blues de nos Londoniens d'origine italienne aime voyager, ne se contentant jamais de se prélasser sur les rives du lac Michigan de ce Chicago où il puise sa source. Dans la Cinelli *famiglia,* on aime les rasades d'harmonica, les nappes d'orgue, les grooves soul qui font bouger les popotins, et on entend bien faire partager ça au plus grand nombre. Que l'on ne compte pas sur nous pour émettre la moindre objection ! **X.B.**

The Cinelli Brothers

Almost Exactly…

INOUÏE DISTRIBUTION

★★★

Jowee Omicil

Spiritual Healing: Bwa Kayiman Freedom Suite

BASH! VILLAGE

★★★½

L'OVNI DU MOIS

Pour l'histoire

LE SAXOPHONISTE PROTÉIFORME nous convie à une cérémonie, aux accents sacrés, certainement vaudoue ; une suite de 21 pièces, en 21 prises de position, 21 déclamations. Une suite créole, bien sûr, car Jowee Omicil, Montréalais d'origine haïtienne, connaît les rites, et cette cérémonie originale d'un accès délicat et particulier, fait appel à toutes les formes de mythologies : occidentales, par son jazz savant appris aux côtés des plus grands, de Pharoah Sanders à Tony Allen en passant par Roy Hargrove, mais aussi africaine et caraïbe, par sa mystique. Un essai musical, une narration unique en son genre, incroyablement originale. Et l'on suit le musicien accompagné par les claviers magistraux de Randy Kerber et Jonathan Jurion, la basse de Jendah Manga et les percussions d'Arnaud Dolmen et Yoann Danier, dans les méandres de l'histoire d'Haïti. Une histoire violente, parfois, mais surprenante toujours. **BELKACEM BAHLOULI**

© ANNA POLEWIAK- DR

Astonvilla

Superspectives

DELCO

★★★½

Superpoint de fuite

Après dix ans sans album, le trio français ose adopter un nouveau point de vue avec le bien nommé *Superspectives*. Conservant son indépendance et son identité, Astonvilla papillonne et picore à travers les genres et les niches, butinant à travers onze morceaux tantôt sucrés, tantôt amers, voire acides. Habité et déterminé, Fred Franchitti déclame ses textes dans un phrasé faussement nonchalant, drapé d'une pudeur poétique. Émotif sur "Fallait-il", malicieux sur "Harem japonais" ou haletant sur "Inspirer expirer", il conserve une justesse constante, sans jamais verser dans l'excès. Ce retour en grâce prouve qu'Astonvilla a encore de l'inspiration sous le pied et sait soigner son propos, tout en restant détaché des standards et des carcans. **MATHIEU DAVID**

Bleachers

Bleachers

DIRTY HIT

★★★

Épatant

Il y a une décennie, ce groupe émergeait du New Jersey, avec la bénédiction de Bruce Springsteen (qui partagera un morceau avec eux quelques années plus tard), grâce à *Stranger Desire,* disque d'indie rock au fort potentiel tubesque. Potentiel que Jack Antonoff, son leader, a mis depuis au service de Lorde, Taylor Swift et Lana Del Rey, que l'on entend sur *Bleachers*, cette nouvelle brillante démonstration. L'influence de groupes de la East Coast tels The National, dans le chant et un certain lyrisme en clair-obscur, s'impose dès l'ouverture, "I Am Right on Time". En quatorze titres ne s'approchant que rarement des quatre minutes, Antonoff condense son épatante aptitude de conteur dans des formats pop-rock entêtants. **SOPHIE ROSEMONT**

Oisín Leech

Cold Sea

OUTSIDE/TREMONE

★★★★

Somptueux

Moins d'une demi-heure aura suffi pour nous en convaincre définitivement : l'air iodé de Malin, sur les rives du comté irlandais du Donegal, a des vertus à nulle autre pareille. C'est avec une vue imprenable sur l'océan, depuis une ancienne école transformée en studio, qu'Oisín Leech a capté ses odes "naturistes", dont la délicatesse vous étreint sans prévenir et encore moins vous lâcher. Que le soleil y perce allègrement, que la pluie se drape de couleurs, que mer et collines se confondent, la folk atmosphérique du natif de Navan (à 200 bornes de là) tient de la parenthèse enchantée, comme volée à la frénésie du temps qui passe et nous dépasse, mise en relief – pour ne pas dire sublimée – par la production soigneuse de Steve Gunn, tout en arrangements comme autant de tissages méticuleux. Somptueux et précieux. **XAVIER BONNET**

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Real Estate
Daniel
Domino

TOUJOURS MENÉS par le chanteur Martin Courtney, les héritiers du slacker rock reviennent avec un superbe album, à la veine indie rock portée par des arrangements pop et des mélodies d'une rare sensibilité.

★★★½

Lætitia Sadier
Rooting for Love
Duophonic/Super45s

ENCORE UN SUPERBE DISQUE signé par la voix d'or et l'une des têtes pensantes de Stereolab, où le no wave peut s'avérer funky, et l'introversion s'ouvrir à une riche orchestration pensée en mode collectif.

★★★

Bolis Pupul
Letter to Yu
Deewee/Because

PRODUIT PAR LES FRÈRES DEWAELE alias Soulwax, le premier album solo du musicien belge explore ses origines chinoises à travers une électro savamment accessible, à la fois dansante et mélancolique.

★★★

Yard Act
Where's My Utopia?
Island/Universal

LE GROUPE DE LEEDS affirme son indépendance du post-punk sur un deuxième album au groove produit par le batteur de Gorillaz, aux basses dynamisantes – pour preuve le bien nommé "We Make Hits"!

★★★

River into Lake
Rise & Shine
Humpty Dumpty

FIGURE HYPERACTIVE et multi-instrumentiste de la scène belge actuelle, Boris Gronemberger signe une troisième proposition solo d'une pop anglophone, aux mémorables pulsations poétiques.

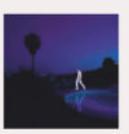
★★★

Pete Astor
Tall Stories & New Religions
Tapete

POUR SES 40 ANS DE CARRIÈRE, le musicien britannique rhabille et surtout déshabille des morceaux d'antan (en solo ou avec ses groupes The Loft ou The Weather Prophets), laissant agir leur poésie bricolée.

★★½

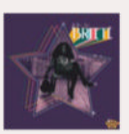
Lewis OfMan
Cristal Medium Blue
Virgin



TOUJOURS DANDY, moins électro, le musicien français ouvre son album sur les guitares planantes d'un "Frisco Blues", avant de s'offrir des duos enthousiasmants avec Sofie Royer ou Gabriela Richardson.

★★½

Britti
Hello, I'm Britti
Easy Eye Sound



BELLE INTRODUCTION au monde pour cette chanteuse originaire de Louisiane repérée par Dan Auerbach, qui coécrit et produit ce premier album d'une country-soul aussi variée que sentimentale. Révélation !

★★★

Memento
Memento
La Buissonne/Pias

AMBITION LITTÉRAIRE pour ce side project de Dominique A, à la voix toujours bouleversante et où, entouré de complices musiciens, il s'inspire des lieux et des personnages de Patrick Modiano.

★★★

Whispering Sons
The Great Calm
Pias

LE ROCK BELGE se porte à merveille. En témoigne ce groupe mené par la chanteuse Fenne Kuppens et le guitariste Kobe Lijnen, qui signent à quatre mains des morceaux dramaturgiques d'humeurs variables.

★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

RETOUR

BLUES HARP

Jean-Jacques Milteau
Key to the Highway
DIXIEFROG
★★★★

VU D'ICI, le CV du bonhomme impressionne. Harmoniciste surdoué, biberonné au blues de Sonny Boy Williamson, on retrouve son coup de griffe en studio sur les albums d'Eddy Mitchell, Francis Cabrel, Michel Jonasz, ou encore sur scène en compagnie de B.B. King. Sur *Key to the Highway*, Milteau et sa bande revisitent une sélection de classiques. Tour à tour impérial sur "Maggie's Farm" de Dylan, bouillonnant sur "Chain of Fools", il capture l'essence du groove de D. Covay, empruntant à Tony Joe White les contours country sinueux de "Rainy Night in Georgia", puis file en balade sur les mouvements groovy de "Stuck in the Middle With You", rendant hommage au passage à John Prine, avec "Angel from Montgomery". Fort de ses cinquante ans de carrière, Milteau fait monter la température sur ces dix titres, avec la même énergie qu'à ses débuts. Autant dire qu'il y a urgence à (re)découvrir l'harmonica diatonique et le souffle chaud de l'artiste. **PHILIPPE LANGLEST**

© ALICE KHOL - DR

Ihsahn

Ihsahn

SPINEFARM

★★★★

Diptyque ambitieux

Pionnier de la scène black metal norvégienne avec Emperor, Ihsahn mène tranquillement sa carrière solo depuis près de vingt ans, oscillant entre martèlement extrême et influences progressives. Dans cette dernière cuvée, le musicien, dont le goût pour l'expérimentation n'a d'égal que son ambition, s'essaie à l'orchestral, présentant ainsi des versions différentes de ses onze compos originales. Déroulant une histoire mystérieuse et captivante, ce voyage musical est semé d'embûches. Tantôt puissant, tantôt mystique, il est constamment jubilatoire et multiple. Cette nouvelle étape confirme la perpétuelle fuite en avant d'Ihsahn, qui préfère fixer l'horizon plutôt que de céder aux sirènes de la nostalgie. Un parti pris payant, aussi bien pour le créateur que pour le spectateur. **MATHIEU DAVID**

Jesper Lindell

Before the Sun

GAMLESTANS GRAMMOFON

★★★½

Boy from the North Country

Installé depuis cinq ans, dans la petite ville suédoise de Ludvika, Jesper Lindell puise son inspiration entre les lacs et les forêts qui bordent le canton de Dalarna. Bercé par les racines country de The Band, le Scandinave navigue sur son second album entre folk-soul et americana. À l'écoute, on pense souvent à Van Morrison ("One of These Rainy Days") ou à Ray LaMontagne ("A Little Light in the Dark"). Accompagné au chant par la chanteuse country Kassi Valazza sur le morceau "A Strange Goodbye", le nouveau répertoire de Jesper Lindell se déploie sur dix titres. Avec élégance et raffinement, le songwriter nordique nous offre ici des compositions gorgées d'âme, embarquant l'auditeur attentif entre tradition et mélancolie, sur fond de mélodies boisées immédiatement "fredonnables" ("Before the Sun"). **P.L.**

Grandaddy

Blu Wav

DANGERBIRD

★★★½

Lo-Fi

Imaginer un nouvel album de Grandaddy n'était pas chose aisée tant la disparition brutale, il y a bientôt sept ans, de son bassiste et co-créateur, Kevin Garcia, semblait en avoir scellé leur sort. *Blu Wav,* donc. En guise de jour nouveau, à en croire les premiers mots du morceau-titre, entre chants d'oiseaux et bruits d'hélicoptère… Vous n'alliez quand même pas croire que Jason Lytle allait se débarrasser comme ça de l'abscons qui l'a si souvent accompagné, si? *Blu Wav* comme, à l'en croire encore, est la contraction entre bluegrass et new wave, une révélation récente chez lui. Mais si les humeurs country percent bel et bien ici où là, c'est toujours cette lo-fi cotonneuse qui règne en maître, à même d'envelopper le désœuvrement ambiant, le sien, au risque toutefois de se faire subrepticement contagieux… **XAVIER BONNET**

© DR

Olivier Lorquin

La Drôle de Route

LILY MUSIC/KURONEKO

★★★½

Original

Retour aux sources de "la pierre qui roule n'amasse pas mousse" pour le chanteur-compositeur Olivier Lorquin, qui, plus de quarante ans après son dernier album commis avec La Connection marseillaise, revient, toujours aussi fringant, avec *La Drôle de Route*. Dix titres électriques et nerveux ou ballades mélancoliques, pour la plupart refusés par les labels de l'époque. "*De belles endormies réanimées*" par le tandem Lorquin et Kowalski, rejoint ici pour la première fois par Yan Péchin, remarquable guitariste de Bashung notamment, qui, par son enthousiasme, a propulsé cet album dans les bacs alors qu'il devait rester confidentiel. Dans ce projet d'une grande liberté, on trouvera même "Prélude", une émouvante reprise de Georges Chelon…

LORAINE ADAM

Rod Stewart with Jools Holland

Swing Fever

WARNER

★★★½

Swing'n'smile

Après l'annonce de l'adieu de Rod Stewart au rock, mais pas à la musique, le public ne pouvait que s'interroger sur ce qui allait suivre. Ni une ni deux, le chanteur aussi ébouriffé qu'anobli décide de s'associer au pianiste et animateur radio, Jools Holland, pour swinguer comme jamais. Sort ainsi *Swing Fever,* hommage assumé aux grands standards du genre. Armé de sa voix éraillée et de son sourire narquois "Rod the Mod" inonde le disque de son feeling, tout en restant fidèle aux titres repris. On tape alors joyeusement du pied sur "Oh Marie" et dodeline gentiment sur "Night Train", sans manquer les arrêts suivants. Les titres présentés ont beau dater d'un autre âge, cet hommage bien senti confirme leur aspect intemporel.

MATHIEU DAVID

Kill the Thrill

Autophagie

SEASON OF MIST

★★★½

Souffrance ?

Kill the Thrill envoie ses angoisses agonisantes depuis plus de trente ans. Pourtant, trois décennies et juste six disques, en comptant *Pit*, l'EP, et *1989*, l'album virtuel des débuts livré en 2015. Et rien de neuf depuis bientôt vingt ans. Une sortie des Marseillais est donc un événement dans le monde indus-hardcore. Cet *Autophagie* plus encore, peut-être, avec ces changements radicaux : des textes en français et une vraie batterie. Finie, la boîte à rythmes. Mais l'ambiance est toujours aussi sombre et pesante. Même si, parfois, on croit retrouver une forme d'ambient-indus façon Young Gods ("Capitan", "Tout va bien se terminer"), on s'enfonce dans des ténèbres avec "plaisir" ("À la dérive", "Les Enfants brûlent"). Concept masochiste parfait.

SILVÈRE VINCENT

The Hellacopters

Grande Rock Revisited

NUCLEAR BLAST

★★★★

Revu et corrigé

Ou comment (se) prendre un quart de siècle dans la tronche en deux mouvements… Quand sort son troisième album, en 1999, le gang suédois est à un carrefour : Dregen, guitariste et cofondateur, vient de se faire la malle pour aller diriger la manœuvre au sein de Backyard Babies, et son chanteur-guitariste, Nicke Andersson, est seul maître à bord. *Grande Rock* est alors scruté à la loupe ; et si quelques nostalgiques des premières heures font un peu la moue à propos d'un hard-garage se faisant parfois plus mélodique, le bestiau a suffisamment d'arguments pour être adopté. Suffisamment aussi pour entretenir la nostalgie au fil du temps et ressurgir de ses limbes vingt-cinq ans plus tard en… double ration : une version remasterisée et une autre fruit d'un "remixage" complet, avec plus de percussions, piano et… parties de guitare du dissident Dregen ! Une fois n'est pas coutume, le lifting est un pur bonheur, et le plaisir des retrouvailles "arrangées", total !

XAVIER BONNET

Chelsea Wolfe

She Reaches Out to
She Reaches Out to She

LOMA VISTA

★★★½

Cathartique

Et de sept, pour la Californienne, grande habituée des œuvres "exhumantes", cathartiques au possible. On repense à son premier disque, l'éminent *The Grime and the Glow* (2010), baignant dans une ambiance punk, comme une introduction à ce qui allait suivre. Cette fois-ci, Wolfe est bien là pour en découdre et déplie, à travers ces dix nouveaux titres, les thèmes cycliques de la guérison et du renouveau. Il y est question d'exosquelettes, d'excommunication et de fissures permanentes. Le liminal, l'entre-deux et l'invisible sont des figures récurrentes de cet album sombre et fascinant, produit dans un moule électronique minimal et (très) compressé. Boîte à rythmes déchaînée, synthés vaporeux et post-hardcore s'enchaînent du premier titre ("Whispers in the Echo Chamber") au *pilot central* ("Everything Turns Blue")", jusqu'au déchirement final, dans "Dusk", qui dévoile les débris de l'après grabuge à travers un son criant de guitare psyché. Un disque plutôt impressionnant.

SAMUEL REGNARD

Per Wiberg

The Serpent's Here

DESPOTZ

★★★½

La gloire de mon Per

S'il serpente depuis plusieurs décennies entre différents

© DR

groupes de la scène rock et metal suédoise, Per Wiberg s'est lancé à crocs perdus dans une carrière solo il y a cinq ans. Il présente une nouvelle série de compos venimeuses dans *The Serpent's Here,* disque dans lequel le multi-instrumentiste et chanteur montre sa facette rock occulte sans fard, avec un groove hard rock mêlé à des riffs metal plongés dans une ambiance inquiétante. Il se permet d'y ajouter quelques motifs new wave, ainsi qu'une bonne dose de musique épique. Varié, puissant et efficace, cet opus laisse les compos respirer pour qu'elles expriment leur potentiel et leur puissance.
Le poing levé, Per Wiberg fait rimer épique avec magique. **MATHIEU DAVID**

Kim Gordon

The Collective

MATADOR/WAGRAM

★★½

Sonic girl

Échappée pour toujours de feu Sonic Youth, qu'elle avait cofondé avec son ex-époux Thurston Moore, Kim Gordon s'illustre depuis quelques années avec des disques solos quelque part entre pop expérimentale, punk intello et kraut détourné. Cette fois, elle y ajoute une bonne couche de sonorités synthétiques, empruntées au rap d'Atlanta, cette trap atmosphérique qui participe largement à l'aspect nébuleux de ces nouveaux morceaux. Lesquels, produits par Justin Raisen, sont néanmoins accrocheurs, en témoignent l'ouverture "Bye Bye", l'acerbe "Trophies" ou encore "It's Dark Inside". Toujours politique, anticapitaliste et inventive, Gordon prouve avec *The Collective* qu'il faut savoir moins se regarder pour aimer l'autre. Et du gros riff qui tâche peut aider !

SOPHIE ROSEMONT

Bruce Dickinson

The Mandrake Project

BMG

★★★★

L'art et la manière

Que ce soit au sein d'Iron Maiden, lors de ses diverses escapades en solo ou plus récemment à l'occasion de sa tournée de performances de *spoken word,* ce qui a toujours distingué – et élevé – Bruce Dickinson de bon nombre de ses collègues et congénères de la sphère metal-hard-rock tient dans sa science du storytelling, voire dans l'art de s'en accaparer. Et c'est peu dire qu'il en pousse le principe à une forme de paroxysme ici, avec son premier album solo depuis presque vingt ans, au point qu'il serait tentant d'y voir un opera rock qui ne dirait pas son nom. À cette réserve près que les dix chapitres en présence n'ont souvent de véritable lien que la fantasmagorie avec laquelle notre homme les développe, libre de s'appuyer sur la consistance d'un groupe emmené par son fidèle Roy Z à la guitare et rompu à un hard-rock flamboyant. Présenté par l'intéressé comme un voyage personnel, *The Mandrake Project* prouve une fois de plus combien Dickinson a le don de jouer les guides que l'on ne rechigne jamais à suivre.

X.B.

Bruce Dickinson

JAZZ

Joel Ross

Nublues

BLUE NOTE

En 2020, le jeune vibraphoniste virtuose Joel Ross met à profit le black-out créé par le Covid pour reprendre ses études musicales et approfondir ses connaissances sur l'histoire du blues. Cette parenthèse studieuse va être à l'origine de son quatrième album pour Blue Note, dont il est ici question. D'un bout à l'autre de ce nouvel enregistrement, ce musicien très en vue de la scène de Chicago décline un feeling et "un esprit blues" (au sens le plus large du terme), qui irrigue aussi bien des ballades d'une rare évidence (parfois quasi faciles à fredonner), de lumineuses reprises ("Evidence" de Monk, et "Equinox" de Coltrane, où son saxophoniste complice, Immanuel Wilkins, fait des étincelles), ou des incursions dans un jazz plus free ("Nublues" le bien nommé), dans tous les cas d'une remarquable limpidité.

PHILIPPE BLANCHET

Abdullah Ibrahim

3

GEARBOX

Deux ans après *Solotude,* l'immense Abddullah Ibrahim revient nous enchanter avec un double album exceptionnel. Enregistré en juillet 2023, lors d'un concert au Barbican Centre de Londres, 3 (pour "trio", avec Cleave Guyton, flûte, piccolo et saxo, et Noah Jackson, contrebasse et violoncelle) se déroule en deux actes.
Le premier, sans public, a été capté dans la salle de concert sur un magnétophone Scully historique, utilisé par Presley aux Sun Studios. Le second, live, a été enregistré dans la foulée, le soir même. Le résultat est un vrai feu d'artifice, mélange brillant de jazz américain (émaillé de standards d'Ellington et de Coltrane), d'influences africaines (où le pianiste originaire du Cap joint la voix au geste), de blues et d'envolées classiques (la partie "studio" en regorge) d'un lyrisme absolument confondant.

P.B.

Cornelia Nilsson

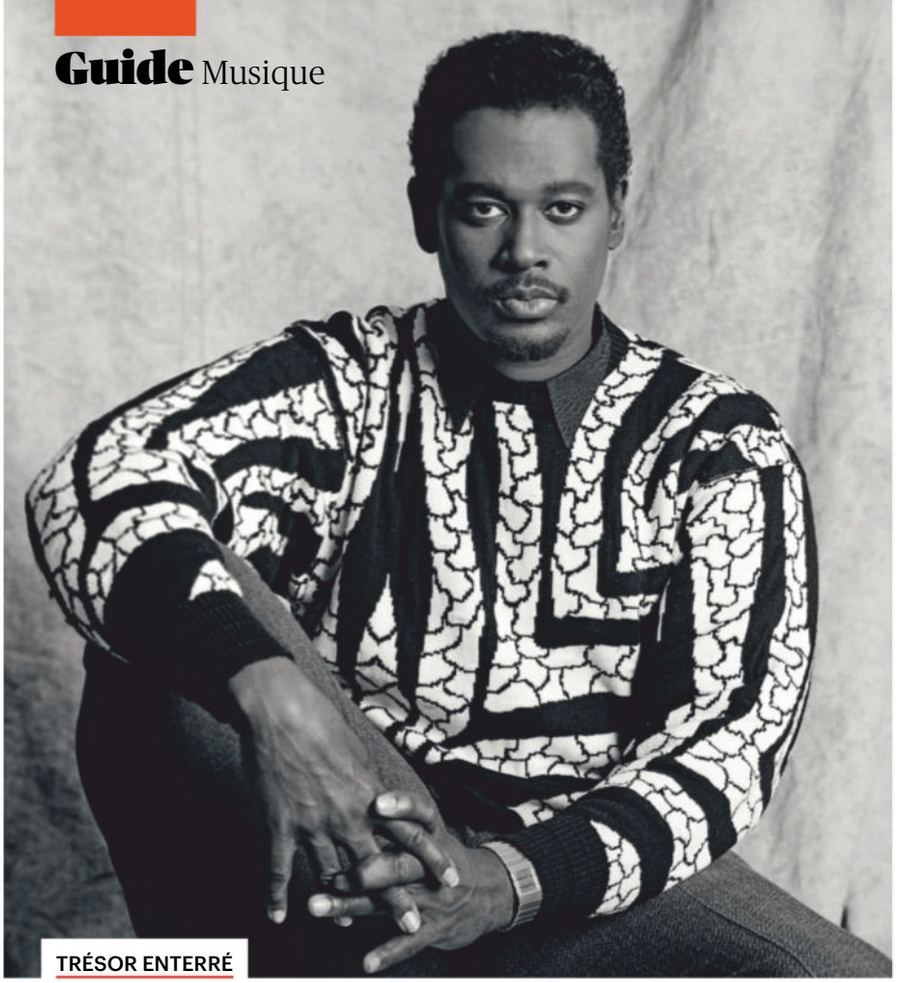
Where Do You Go?

STUNT

Après avoir joué avec une bonne partie de la scène suédoise, ainsi que des légendes comme Kenny Barron ou Ron Carter, la batteuse et compositrice Cornelia Nilsson s'était fait remarquer l'an dernier grâce à un enregistrement improvisé dans la chapelle funéraire d'un hôpital de Stockholm (!), en duo avec la saxophoniste Julia Strzalek. Elle franchit aujourd'hui un nouveau cap avec ce premier album entièrement sous son nom. Enregistré en deux sessions différentes, l'une avec le pianiste américain, Aaron Parks, l'autre avec le saxophoniste hongrois, Gábor Bolla, *Where Do You Go?* joue habilement sur les contrastes et déroule un jazz tantôt feutré, tantôt déchiré (une reprise d'Ornette Coleman secoue le cocotier), mettant en valeur les qualités d'une formidable batteuse, et plus généralement d'une musicienne inspirée.

P.B.

© BRUCE DICKINSON MANDRAKE PROJECT 2023 PHOTO BY JOHN MCMURTRIE- DR



TRÉSOR ENTERRÉ

Luther Vandross: soul solitude

Surnommé "Dr Love", l'immense soulman a chanté l'amour toute sa vie. Sans jamais vraiment le connaître. Disparu en 2005, il fait aujourd'hui l'objet d'un documentaire. **Par Bertrand Deveaud**

"Oh my love. A million days in your arms is never too much. I just don't wanna stop. Never too much, never too much..." "Oh mon amour. Un million de jours dans tes bras, ce n'est jamais trop. Je veux juste que jamais cela ne s'arrête. Jamais trop, jamais trop..." Il y a dans ces paroles, tirées de "Never Too Much" (1981), premier tube de Luther Vandross, comme un air de frustration. L'amour, c'est ce qu'il a chanté toute sa vie. Avec talent et conviction. "The Glow of Love", "Power of Love", "Your Secret Love", "Wait for Love", "Endless Love"... Tant d'autres titres écrits et interprétés par "The Velvet Voice" ("Voix de Velours", son autre surnom) qui glorifient ce sentiment. *"C'est mon inspiration ultime, ma seule source de créativité"*, a-t-il régulièrement déclaré. Mais l'a-t-il personnellement vécu ?

Le "*never too much*" apparaît en fait comme un cri de solitude. Au magazine *Vibe*, il avouait, en 2001 : *"J'attends encore... J'aimerais tant que quelqu'un se soucie de moi."* Deux ans plus tard, le 1er juillet 2005, il mourrait des suites d'une attaque cérébrale. Il avait 54 ans. À son chevet, au JFK Medical Center, à Edison (New Jersey), sa famille, quelques amis et l'équipe de soins. Le 8 juillet 2005, lors de ses funérailles à la Riverside Church de New York, Aretha Franklin, Patti LaBelle, Stevie Wonder et Dionne Warwick lui avaient rendu un hommage d'une vibrante émotion. À ceux qui s'étonnaient de ne voir ni femme ni enfant à son enterrement, Jason King, journaliste au *Village Voice*, avait laconiquement précisé, dans sa nécrologie, que *"la sexualité de Luther était un secret de polichinelle"*. Une façon de dire que son homosexualité non assumée l'avait, en quelque sorte, empêché d'aimer et d'être aimé. Et qu'il est mort sans avoir connu ce qui l'animait et l'inspirait le plus. *"Il a eu très peu de rapports amoureux et sexuels"*, a raconté Bruce Vilanch, l'un de ses amis, au magazine *Out*, en 2006. *"Sa seule histoire, c'était avec un homme, à la fin des années 1980 à Los Angeles."* Une histoire cachée. À l'époque, révéler son homosexualité aurait provoqué une onde de choc au sein d'une partie de la communauté noire, très religieuse, puritaine et homophobe. La chanteuse Patti Labelle l'a confirmé plus tard et même justifié ce choix. *"Commercialement, c'était risqué. Son public était surtout féminin. Et il ne voulait pas que sa mère l'apprenne." "Personne ne sait qui je suis vraiment"*, avait confessé Luther Vandross. Sur scène, en studio, dans sa vie publique, il était ouvert, intelligent, charmant. Sa vie privée, il n'en parlait jamais. On savait juste qu'il vivait seul, qu'il ne voyait personne. De quoi alimenter les premières rumeurs. Mais lorsqu'on lui posait des questions, il s'en sortait avec humour. *"On m'a demandé si j'étais bisexuel. J'ai répondu :* bi-coastal *? Oui, j'ai une maison à New York et une à Beverly Hills !"* Son état de santé fragile (diabète, hypertension) et ses problèmes de poids ont aussi fait naître des doutes. Lorsqu'il est passé de 160 à 90 kg, beaucoup ont pensé qu'il avait le sida. Même ses amis s'inquiétaient. Valerie (du duo Ashford & Simpson) et Dionne Warwick l'avaient appelé, insistant pour le voir. Interviewé le 5 septembre 2000 dans le "Early Show", de Bryant Gumbel, Luther avait dû rassurer ses fans, et admettre : *"Je paie le prix de ma discrétion."*

Reste sa carrière, riche, brillante, auréolée de succès. Découvert en 1972 par Roberta Flack et Donny Hathaway, engagé comme choriste par David Bowie sur *Young Americans*, Luther Vandross travaille ensuite pour Bette Midler, Diana Ross, Carly Simon, Barbra Streisand, Quincy Jones, Chic, Chaka Khan, tout le gotha de la pop et du rythm'n'blues, avant de signer sur Epic un superbe premier album solo (*Luther*), dont il écrit la majorité des titres. Album qui inaugure aussi une longue et fructueuse collaboration avec le bassiste Marcus Miller. Formidable chanteur, mais aussi auteur-compositeur inspiré, producteur d'Aretha Franklin et Dionne Warwick, Luther Vandross aura publié onze disques (tous platine), gagné huit Grammy Awards et vendu 40 millions d'albums.

Luther: Never Too Much

Présenté lors du dernier festival de Sundance, le documentaire *Luther: Never Too Much* (Sony Music), réalisé par Dawn Porter, raconte qui était vraiment Luther Vandross. À travers des témoignages et des documents inédits, la réalisatrice porte un regard tendre, mais sans concession, sur cet artiste hors du commun. Un homme au talent rare, d'une sensibilité exacerbée, qui s'est battu toute sa vie contre sa sexualité cachée et ses démons. Sa boulimie, son poids, ses hontes, son côté masochiste. *Luther: Never Too Much* rappelle aussi la place de choix qu'occupe le chanteur au panthéon des plus grandes voix de soul et de rhythm'n'blues de l'histoire.

© 1987 DAVID CORIO

Health

Rat Wars

LOMA VISTA

★★★

Machinerie humaine

Le trio metal industriel américain martèle avec une régularité toujours aussi mécanique son nouvel album, intitulé *Rat Wars*. Mélangeant sonorités metal moderne et électroniques avec un tour de main qui lui est propre, Health fabrique toujours autant de petites machines à faire danser ou headbanguer, selon ses envies. Boîte de nuit et salle de concert se mélangent et se nourrissent l'une l'autre, sans jamais prendre le dessus. Le résultat montre un savoir-faire clinique, servi par un son volontairement froid, pour mieux mettre en avant la puissance et l'étrangeté de l'ensemble. Au-dessus de ce maelström mécanique surnagent les parties vocales de Jake Duszik, dont l'intensité émotive tranche avec son traitement synthétique. Un mélange qui prend.

MATHIEU DAVID

Tagada Jones

TRNT Best Of 1993/2023

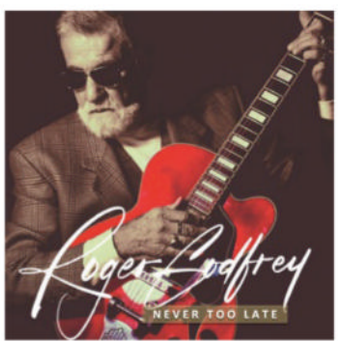
AT(H)OME

★★★½

Ça se fête

L'anniversaire du quatuor rennais – totem hexagonal du mouvement libertaire – offre au punk un droit d'inventaire. Le… punk? Certains le disent mort, dévoyé par sa médiatisation, un manichéisme binaire, ou étouffé dans sa contradiction (vivre de la contestation). D'autres le prétendent même réservé à ceux qui ne savent pas jouer… Depuis trente ans, les Tagada rappellent pourtant qu'il est avant tout un état d'esprit : le rejet de l'autorité et des institutions (rock compris) ; l'indépendance aussi (*do it yourself*) ; et un certain nihilisme au profit de l'énergie… Trente ans, donc, quarante-trois pays visités, dix albums studio, plus de trente-cinq millions de streams audio et vidéo résumés ici en seize morceaux (dont l'inédit, "Le Poignard"), réenregistrés pour l'occasion.

SAMUEL DEGASNE



Roger Godfrey

Never Too Late

JM LAMAZOU

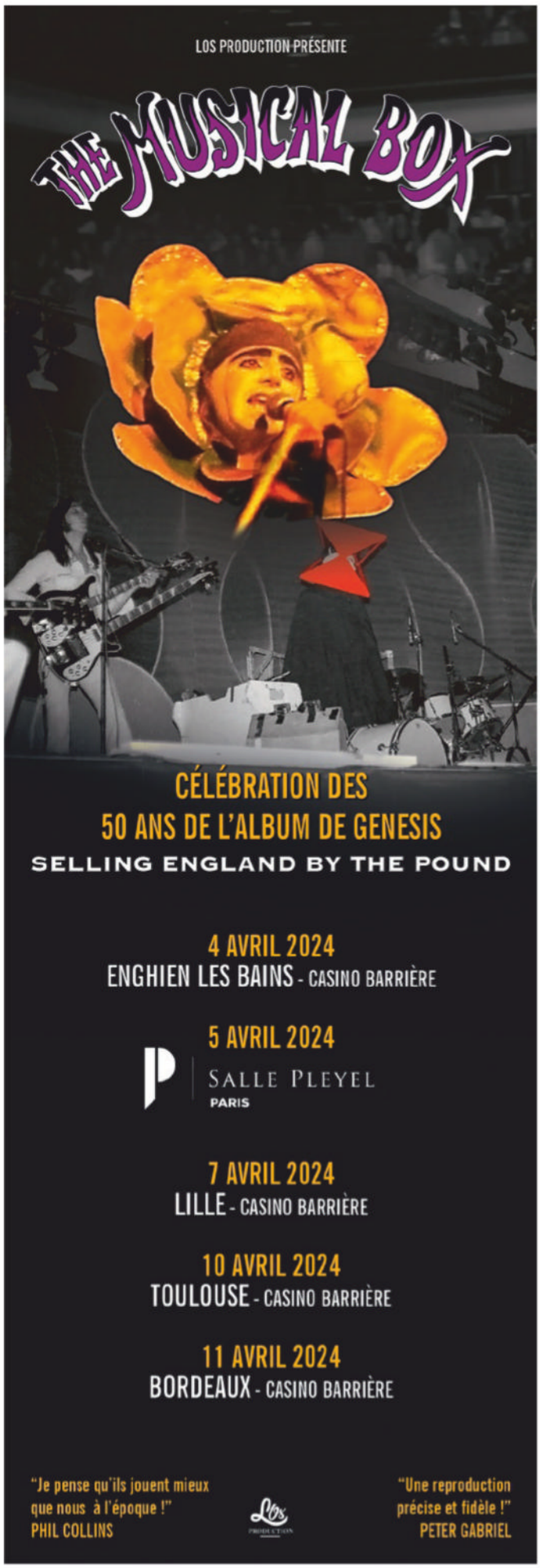
★★★½

Revival!

À 80 ans, le Britannique Roger Godfrey, français d'adoption, entend donner une nouvelle jeunesse au pop-rock old school. Ainsi, en à peine plus d'une demi-heure, il parvient à faire décoller ses riffs sympathiques et entêtants, portant un timbre de voix cristallin et bienveillant. Avec un sourire audible, il enchaîne dix morceaux, tantôt rock'n'roll ("I Love You Anyway"), tantôt doucereux ("Don't Wake Me Up Just Yet"), tantôt solennels ("The Guardians"). Mêlant à son pop-rock accrocheur des accents hispanisants ou blues, Roger Godfrey n'entend pas révolutionner le genre, mais propose un langage personnel empreint de fraîcheur et d'envie. Le résultat, *Never Too Late,* se sirote tranquillement, avec un sourire tenace.

M.D.

© DR



J.J. CALE

Cocaine

Avec son riff et son refrain imparables, cet hymne ambigu fera aussi bien les grandes heures des concerts de son créateur américain que celles d'Eric Clapton, son repreneur britannique.

Par PHILIPPE BARBOT

Pour ou contre ? Près d'un demi-siècle après sa création, les exégètes se disputent encore pour savoir si, oui ou non, il s'agit bien là d'une chanson antidrogue. Tout ça parce qu'en septembre 1976, le nommé John Weldon Cale publia sur son quatrième album un titre nommé "Cocaine". Planqué en fin de face A de *Troubadour*, le morceau de 2 minutes et 48 secondes n'émut pas vraiment les foules, même si le disque finit par atteindre la 2e place des charts… en Nouvelle-Zélande. Il fallut attendre onze ans pour que la chanson touche enfin le grand public, par l'entremise d'Eric Clapton, guitar hero émérite et grand admirateur du créateur.

J.-J. Cale donc, renommé ainsi pour éviter la confusion avec l'autre John du Velvet Underground, a débuté une carrière de musicien dès la fin des années 1950, enregistrant plusieurs singles, dont, en 1965, la chanson "After Midnight", face B reprise pourtant cinq ans plus tard par le même Clapton sur son premier album solo. Natif de l'Oklahoma, notre "Jayjay" cultive un humble anonymat avec autant de soin qu'il met à enregistrer ses riffs caractéristiques de guitare. Il se produit peu sur scène et attendra vingt ans de carrière pour apparaître enfin sur une pochette de disque. Quand la reprise de Clapton lui apportera une popularité qu'il n'a jamais recherchée, il dira : *"C'était un peu comme découvrir du pétrole dans son jardin…"* C'est son producteur, Audie Ashworth, ancien disc-jockey dans des radios locales, qui le persuadera alors d'enregistrer un premier album, *Naturally,* en 1972. Le style de J.J. Cale, mélange de country laid back sur des rythmiques fluides à la simplicité hypnotique, soutenant une voix rocailleuse et traînante, finit par conquérir un plus large public, adoubé, outre Clapton, par des artistes comme Neil Young, Mark Knopfler ou Larry Carlton. Suivront deux autres albums, *Really* et *Okie,* avant la publication de *Troubadour,* en 1976, et la fameuse "Cocaine" qui rendra accros tous les guitaristes grâce à son riff addictif aisément mémorisable.

Enregistrée dans le Tennessee, avec Reggie Young à la guitare rythmique et Kenny Buttrey à la batterie, la chanson se distingue donc par des paroles ambiguës. L'artiste fait-il ou non l'apologie de ce célèbre psychotrope issu de la feuille de coca, en vogue chez beaucoup de musiciens mais pas que ? Des phrases comme *"If you got bad news, you wanna kick them blues, cocaine"* (*"Si tu as eu de mauvaises nouvelles, que tu veux chasser le cafard, cocaïne"*) peuvent le laisser penser, mais d'autres comme *"Don't forget this fact, you can't get it back" ("N'oublie pas que tu ne pourras pas revenir en arrière")* sonnent plutôt comme un avertissement. Et le refrain de seriner que la drogue ne ment pas (*"She don't lie"*).

"J'avais écrit ce truc en imitant le swing du bluesman Mose Allison dont je suis un grand fan, expliquera simplement J.J. *Et Audie, mon producteur, m'a dit :* 'C'est une bonne chanson mais tu devrais la rendre un peu plus rock'n'roll, plus commerciale.'" *Alors j'ai dit :* 'D'accord, mec !'"

L'année d'après, Eric Clapton reprendra la chanson sur son album *Slowhand,* produit par Glyn Johns. Le single ne sortira pourtant qu'en 1980, et n'atteindra même pas la 100e place du Billboard. Même s'il hésitera parfois à l'interpréter en public, le guitariste affirme que pour lui il n'y a aucun doute sur le message qu'elle délivre : *"Si vous l'étudiez avec attention, avec du recul, ce qui sonne simplement comme une chanson sur la cocaïne se révèle subtilement contre."*

Clapton, pourtant lui-même notoire consommateur de diverses substances hallucinogènes, ajoutera parfois au refrain l'expression *"dirty cocaine"* sur scène. La chanson apparaît notamment sur les albums live *Just One Night,* en 1980, dans une version de plus de sept minutes, et *One More Car, One More Rider,* en 2002. Parmi les nombreux auteurs de reprises, citons Nazareth, le guitariste de Duran Duran, Andy Taylor, et notre guitar hero national, Louis Bertignac, dans une version française rebaptisée "Coquine".

Devenus amis, Cale et Clapton enregistreront même un disque ensemble en 2006, *The Road to Escondido,* célébré par un Grammy Award deux ans plus tard. J.J. Cale est décédé en 2013, laissant derrière lui une quinzaine d'albums au style aisément reconnaissable. Même lui le disait : *"Mes chansons sont plus célèbres que moi, mais elles me ressemblent toutes."*

© DR

SÉLECTION WORLD

CHAQUE MOIS, *ÉMILIE BLON-METZINGER* NOUS FAIT PARTAGER SES COUPS DE CŒUR VENUS DU MONDE ENTIER.

David Kiledjian

The Otium Mixtape

UNDERDOG

★★★½

L'art des sonorités

Bienvenue dans la tête de David Kiledjian, déjà à l'initiative des projets Dowdelin ou Fowatile, qui nous avaient bien frisé les moustaches – lui qui réalise aussi les albums du pianiste arménien Tigran Hamasyan. Le voici "Kiledjian solo" avec un premier album à son nom. Pour *The Otium Mixtape,* il a imaginé dix titres en hommage au temps d'oisiveté créative, un art de vivre dans la Rome antique. Un projet pour lequel il crée un lien entre les folklores et les langues des quatre coins du monde, épousant sonorités jazz, hip-hop et électro. Pour l'aventure il a convié à ses côtés des artistes pour la plupart rencontrés sur les réseaux sociaux et dont les univers l'inspiraient. Un album hybride soutenu par Underdog Records, qui aime à émoustiller nos oreilles.

Leyla McCalla

Sun Without the Heat

ANTI/PIAS

★★★★

Tour du monde

Un soleil sans chaleur? Ineptie. La fièvre est partout. Leyla McCalla, la poétesse folk, prend la pente du féminisme. Inspirée par les écrits des penseurs afro-futuristes Alexis Pauline Gumbs, Adrienne Maree Brown ou Octavia Butler, la violoncelliste et chanteuse américaine crée une musique urgente et ludique, même si certaines histoires sont parfois éprouvantes à conter.
Elle emprunte aux sonorités éthiopiennes, à l'afrobeat, au tropicalisme brésilien, au folk'n'blues américains pour porter la parole de l'émancipation. Il n'y a pas de liberté sans transformation, pas de changement radical sans chemin de traverse, pas d'équité sans lutte, pas de soleil sans chaleur. Leyla McCalla a construit cet album en temps réel avec ses musiciens, en neuf jours seulement.

Cotonete

Victoire de la musique

DAPTONE

★★★

Ébullition

Heavenly Sweetness prolonge sa fidélité à l'octet Cotonete. Le combo parisien offre un successeur à *Super-Vilains,* premier album sorti en 2019, quinze ans après les débuts du groupe. Et l'on retrouve Guts à la production et réalisation de *Victoire de la musique.*
Si "*laisser le temps au temps*" a toujours été l'adage de nos héros, ici l'instant créatif fut raccourci. Sept jours pour contenir l'ébullition! Cotonete continue de clamer son amour pour les sonorités jazz-funk brésiliennes des 70's. Les huit musiciens ont laissé entrer la lumière plus profondément encore, ouvrant les bras au soulman londonien Omar; à la puissance et à la grâce de Leron Thomas, à la trompette et au chant. Un moment suspendu en hommage à Francis Lai ferme l'album, avec un titre de quasi quinze minutes ("Cinq pour l'aventure"). Morale de l'histoire: quel que soit le chemin, à la fin la musique gagne toujours.

The Maureens

EVERYONE SMILES

THIRTY TIGERS

★★★

Who smiles

Dès les premiers accords, le flash qui vous ramène en 1967. Rythmique électrique pop à la guitare, sur laquelle viennent s'imbriquer parfaitement des plages qui nous feraient presque attendre un moulinet-bras tendu à la Pete Townshend. C'est que ces Néerlandais de The Maureens n'ont pas lésiné sur le rappel sonore sixties british pendant la maturation – Covid oblige – de cet album énergique et lumineux. Quand les temps sont durs, il est bon de se replonger dans une époque où on croyait à un monde meilleur, guitare à la main.
Le plaisir de jouer ne se boude pas, et atteint même un pic sur "Alison", road song d'amour fleurie qui embraye sur une suite où la Californie vient draguer l'Angleterre. *Everyone Smiles* apparaît alors presque comme une injonction, et on écoute; on s'exécute la fleur aux dents.

CHARLES BLOCH

Judas Priest

Invincible Shield

SONY

★★★½

Flamme!

Le heavy metal n'a jamais été à court de métaphores et d'images. Bien difficile de ne pas voir – non sans un certain amusement – dans ce "bouclier d'invincibilité" un symbole de la longévité d'un genre hermétique aux attaques extérieures lui promettant une mort prochaine depuis... des décennies. Et que ce soit l'un de ses plus dignes représentants qui se pare ainsi de ladite carapace n'en est que plus succulent, d'autant qu'il démontre ici combien il n'a rien perdu de sa flamme ou de son élan – ou combien il les a retrouvés! Sans rien changer à ce qu'il sait – bien – faire, entre envolées vocales immuables, doubles guitares en totale maîtrise et section rythmique métronomique, Judas Priest n'a, en effet, pas paru aussi en forme, voire inspiré, depuis un bail. De toute façon, comment et pourquoi aller chercher des noises à des gus vous assénant, avec toute la conviction du monde, que "*le heavy est la couronne de cornes qui conserve la foi avec tant d'ardeur*"? Nous sommes d'accord!

XAVIER BONNET

Mick Mars

The Other Side of Mars

MEGAFORCE

★★★½

Il est libre, Mars

Libéré de Mötley Crüe quarante ans après la sortie de *Too Fast for Love,* Mick Mars peut enfin s'adonner à ses envies solitaires, dont il parle depuis près d'une décennie. Arrive donc *The Other Side of Mars,* disque pour le moins éloigné des fanfreluches kitsch des années 1980. Ici, le guitariste sort les riffs et braconne sur les terres du metal, moderne et agressif, tout en gardant un certain sens de l'accroche. Ainsi "Loyal to the Lie" convainc avec son refrain entêtant, tandis qu'"Ain't Going Back" se nourrit de riffs sous stéroïdes. Le musicien reste pertinent, même lorsqu'il ralentit le tempo, notamment sur l'inspiré "Memories", et n'oublie pas ses origines rock'n'roll avec "Ready to Roll". Inattendu, cet album constitue une belle surprise.

MATHIEU DAVID

© DR

EKKSTACY

EKKSTACY

UNITEDMASTERS

★★★

Enfant terrible

Pas de méprise : il ne s'agit pas du premier album du Canadien âgé de… 21 ans. Cet opus éponyme est bel et bien son troisième LP ! Sa pochette, digne d'un teen movie, pose le décor. Comme un poète maudit des temps modernes, Ekkstacy raconte les difficultés des tournées à rallonge et du processus créatif qui peut parfois être destructeur, à travers ces treize titres moins tapageurs, au mixage lo-fi manigancé par Chris Coady (Beach House, The Drums). "Luv of My Life", "Goo Lagoon" ou encore "Bella" agissent comme des uppercuts post-punk, malgré tout sucrés à l'arrangement pop. Les quelques trouvailles synthétiques (il s'est éduqué sur GarageBand) et une voix plus posée (la ballade folk "Problems", le shoegaze émanent de "Get Me Out") allient une volonté de proposer une musique toujours aussi torturée et plus mature. "*You're fucking boring, I need to go*", chante-t-il, d'une voix lancinante, dans le direct "Fuck". C'est dit !

SAMUEL REGNARD

Malted Milk

1975

BLUES PRODUCTION/MOJO HAND/ MODULOR

★★★½

Soul pétillante

Avec *1975,* Malted Milk confirme son talent presque insolent. À grand renfort de cuivres puissants, de percussions précises et d'envolées vocales délectables, les Nantais pétrissent la matière musicale avec soin et délicatesse, pour en extraire le sacro-saint groove qui parcourt les huit morceaux de ce disque délicieusement concis et savamment conçu. Qu'il s'agisse du puissant "Do What You Must", du tranquille "Better Now" ou du langoureux "King Without a Crown", chaque morceau possède son identité et apporte ses qualités à un ensemble de haute volée. Avec un son limpide et une écriture intelligente, *1975* se savoure comme du petit-lait.

MATHIEU DAVID

Peter Deaves

Ceol Agus Grá

LE POULPE/KURONEKO

★★★

From Merseyside to Seine-et-Marne

Originaire de Liverpool, Peter Deaves a traversé les continents, en passant notamment par Chicago, pour finir aux environs de Fontainebleau. L'artiste amoureux de folk music conte ses voyages et ses aventures dans un premier album empreint de sensibilité et de sincérité. Mêlant arpèges entêtants, notes délicates de piano et chant profond et habité, il enchaîne ses douze compos avec aisance et doigté, parfois aidé de la chanteuse Bobbie. Rappelant tantôt Glen Hansard, tantôt Johnny Cash, il se plaît à mélanger les cultures pour donner une mixture à la fois unique et familière, notamment dans un morceau titre où les paroles en gaélique rencontrent un banjo joyeusement américain. Un pari payant pour un artiste qui signe ce *Ceol Agus Grá* captivant. **M.D.**

Stella Burns

Long Walks in the Dark

BRUTTURE MODERNE/ LOVE AND THUNDER

★★★

Bande originale sans film

Le disque piège : celui qui plaît et intéresse immédiatement, mais aussi celui qui interdit tout repère pour expliquer ce plaisir diffus à l'écoute. Avec leurs sonorités hispanisantes, on pourrait trouver "Love and Thunder" ou "I Want to Be Dust When I'm Done" dans la bande-son d'un Tarantino. La solution est peut-être là : renvoyer Gianluca Maria Sorace – son vrai nom – à des références cinématographiques tant les… références au cinéma s'imposent. De "Amor" à "We Cannot Decide", aucun titre n'y échappe. Est-ce du Wim Wenders dans "Long Black Train" ou "Stupid Things" ? Sergio Leone dans "Satellite" ? Joel Cohen dans "My Heart in a Jungle" ? Mick Harvey y apparaît, on n'est donc pas loin de Nick Cave non plus. Les images viennent toutes seules.

SILVÈRE VINCENT

Ministry

Hopiumforthemasses

NUCLEAR BLAST

★★★

L'Amérique aujourd'hui

La messe est dite ? On remballe, bonjour chez vous, amen ? Al Jourgensen, la tête de proue de Ministry, brandit volontiers la menace depuis quelque temps : on tiendrait là le dernier album du groupe. Bon, OK, avant-dernier puisque le bonhomme aurait en tête de réenregistrer *With Sympathy,* le premier au tableau de chasse, façon de boucler la boucle. Qu'il revienne sur sa décision ou décide de s'y tenir, Jourgensen n'entend pas mettre de l'eau dans son vin au moment de passer en revue tous les maux et travers d'une Amérique en déliquescence : misogynie, racisme, pollution, pudibonderie religieuse, surmédiatisation. Bref, largement de quoi faire passer une volonté de présenter le tout sous un, hum, jour résolument "arena rock" selon ses dires, quitte à ce que ses préoccupations environnementales se traduisent par une présence de plus en plus discrète du volet "indus" de son metal. Quelques potes de passage (Pepper Keenan de Corrosion of Conformity, Jello Biafra) et le tour est joué !

XAVIER BONNET

Ministry

© DR

The Tibbs

Keep It to Yourself

RECORD KICKS

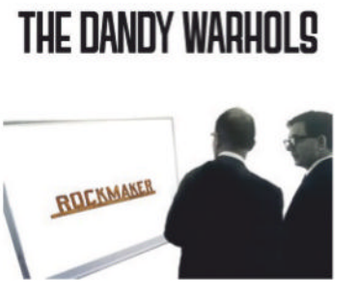
★★★★½

Mais quelle merveille!

Pour connaître les Hollandais depuis *Another Shot Fired* (2020), on avait une appétence pour ce nouvel album. Trois heures plus tard, souffle coupé, on arrête enfin la boucle CD. Si Motown (Bob Olhsson a masterisé cette pépite) ou Stax et toute la Soul et le rhythm'n'blues des sixties vous parlent, ne perdez pas de temps: courez chez votre dealer pour ce "Keep It to Yourself". Les Tibbs ont élevé le niveau où on ne le croyait pas possible: la voix de Roxanne Hartog survole un orgue Hammond et une section de cuivres à couper le souffle, la basse groove comme jamais: "Ain't It Funny", "For Lack of Better Words". "Pyjama Party", c'est Ray Charles dans les Blues Brothers, et la ballade soul "In Orbit" vous arrache les tripes. Mais quelle merveille! **S.V.**

The Dandy Warhols

© ERICH BOUCCAN - DR



The Dandy Warhols

ROCKMAKER

SUNSET BLVD

★★★½

Dandy with myself

À la croisée des époques, The Dandy Warhols jouent avec les influences pour présenter une musique intemporelle. Mêlant grunge lancinant, pop pétillante et rock insolent, les Américains déclinent leur mixture sur onze titres. Parfois, un genre prend le dessus, comme sur "Teutonic Wine", qui semble sorti tout droit des années 1990, ou sur "The Summer of Hate", que n'aurait pas renié Iggy Pop. Néanmoins, l'équilibre se fait sur l'ensemble, et c'est par la somme de ses composants que *Rockmaker* révèle ses délicieuses imperfections. Ajoutez à cela les participations bien senties de Black Francis, Slash et Debbie Harry, et vous obtenez un disque dansant et intemporel, varié et cohérent, qui séduit sans conquérir. La science du dosage, en somme. **MATHIEU DAVID**

AGENDA CONCERTS-FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles ! **Par SAMUEL REGNARD**

THE INSPECTOR CLUZO

1-2/3 - **Paris -** Maroquinerie
Le groupe, composé depuis 2008 d'agriculteurs de la ferme Lou Casse, dans les Landes, termine sa résidence d'une semaine à La Maroquinerie, une des salles *"où tout a commencé"* pour eux. Au programme, des concerts variés entre l'électrique et l'acoustique. Originalité : les premières parties, tout sauf musicales, assurées par le professeur Marc Dufumier, grand spécialiste des systèmes agraires. "*Un modèle pour nous*", déclare le groupe. Il usera de son humour décapant et de son éloquence pour sensibiliser sur l'agroécologie. Quand les idées viennent s'allier à la musique... *"Un truc simple, convivial et culturel à la fois."*

NEW MODEL ARMY
1/3 - **Villeurbanne** - Transbordeur

SLIFT
1/3 - **Paris** - La Cigale
13/3 - **Ramonville** - Bikini
15/3 - **Nantes** - Stereolux
16/3 - **Rouen** - 106

THE 1975
1/3 - **Paris** - Zénith

THE LIBERTINES
1/3 - **Reims** - Cartonnerie
2/3 - **Lille** - Aéronef (Festival Les Inrocks)

STEVE GUNN
1/3 - **Lyon** - Périscope

NOISY/YONAKA
2/3 - **Paris** - Étoiles

TALISCO/THE AMBER DAY
2/3 - **Niort** - Camji

DEPECHE MODE
3/3 - **Paris** - Accor Arena

CALI/STEVE NIEVE
3/3 - **Paris** - Café de la danse

FEVER RAY
4/3 - **Paris** - Olympia

HALFLIVES
4/3 - **Paris** - Boule noire

ADEN FOYER
5/3 - **Paris** - Maroquinerie

SOPHIE ELLIS-BEXTOR
5/3 - **Paris** - Bataclan

SLASH FEAT. MYLES KENNEDY & THE CONSPIRATORS
29/4 - **Paris -** Zénith
Et voici le guitariste des "Guns", accompagné par Myles Kennedy au chant et The Conspirators en backing band.
Le guitar hero renoue avec le son et l'esprit heavy rock des premiers albums de Guns N' Roses, le tout avec un panache toujours aussi épineux et captivant.

AMAARAE
6/3 - **Paris** - Élysée-Montmartre

TRICKY
6/3 - **Paris** - Olympia

IDLES
7/3 - **Paris** - Zénith

ASTRAL BAKERS
7/3 - **Paris** - Maroquinerie

HOORSEES
7/3 - **Paris** - Point éphémère

COCOROSIE
8/3 - **Paris** - Alhambra

MAD FOXES/IRIS
8/3 - **Brétigny-sur-Orge** - Rack'am

LUCINDA WILLIAMS
9/3 - **Paris** - Cigale

OTTIS CŒUR
9/3 - **Lille** - Péniche

SAM QUEALY
9/3 - **Paris** - Boule noire
14/3 - **Paris** - Machine du Moulin Rouge

MILES KANE
10/3 - **Nîmes** - Paloma
12/3 - **Toulouse** - Metronum
13/3 - **La Rochelle** - Sirène
14/3 - **Nantes** - Stereolux
17/3 - **Lille** - Aéronef

DIIV
10/3 - **Paris** - Trianon

HELADO NEGRO
10/3 - **Paris** - Maroquinerie

THE BOOTLEG BEATLES
10/3 - **Paris** - Salle Pleyel

DEAD POET SOCIETY
11/3 - **Paris** - Maroquinerie

FLAVIEN BERGER
11/3 - **Paris** - Cigale
15-16/3 - **Paris** - Gaîté lyrique
20-21/3 - **Paris** - Point éphémère

UGLY KID JOE
12/3 - **Paris** - Trabendo

SAY SHE SHE
14/3 - **Paris** - Badaboum

ELLIOTT MURPHY
15-16/3 - **Paris** - New Morning

DIRTY HONEY
15/3 - **Paris** - Machine du Moulin Rouge

LEO SIDRAN
15/3 - **Paris** - Sunset Sunside

RHODES
16/3 - **Paris** - Café de la danse

JOHNNY MAFIA/ CHESTER REMINGTON
16/3 - **Vitry-le-François** - Bord 2 Scènes/Orange bleue

OPAL OCEAN
17/3 - **Paris** - Péniche Antipode

EKKSTACY
19/3 - **Paris** - Maroquinerie

JOHNNY MAFIA
20/3 - **Lons-le-Saunier** - Darius Club
23/3 - **Fumel** - Pavillon
29/3 - **Saint-Gilles-Croix-de-Vie** - Rocksea

THE NATIONAL
5/6 - **Paris -** Zénith
La bande menée de front par Matt Berninger revient (enfin !) dans la capitale pour un concert événement, afin de présenter ses deux albums sortis l'année dernière, dont *Laugh Track*, dévoilé totalement par surprise. Rock sophistiqué, pop mélancolique au programme, et donc quelques larmes aussi, au gré du ton suave du chanteur.

30/3 - **Angoulême** - Nef

PRAM
20/3 - **Paris** - Petit Bain

HOOVERPHONIC
20/3 - **Lille** - Splendid
28/3 - **Paris** - Alhambra

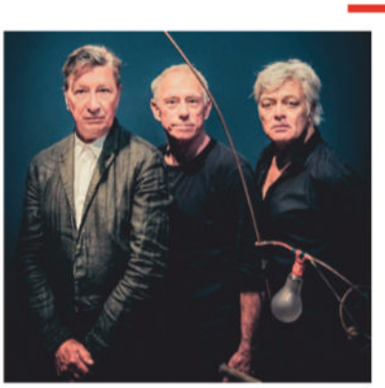
RÓISÍN MURPHY
21/3 - **Paris** - Olympia

GRIFF
22/3 - **Paris** - Machine du Moulin Rouge

MONTELL FISH
22/3 - **Paris** - Élysée-Montmartre

THE NITS

7/3 - **Strasbourg** - Laiterie
22/3 - **Paris** - Trianon
Et de... 50 ans ! Le groupe hollandais de pop-folk progressive Nits est de retour cette année pour une tournée anniversaire événement. Le trio basé à Amsterdam, toujours formé par Henk Hofstede, Rob Kloet et Robert Jan Stips, proposera un voyage à travers les décennies et leur vingt-cinq (!) albums, entre kitsch et modernité, servant ses singles "In the Dutch Mountains", "Nescio" ou encore "Adieu, Sweet Bahnhof". Ils viennent en plus de dévoiler un tout nouvel EP, *Tree House Fire*.



© TABEA HUBERT, TINGUELY MUSEUM - BASEL - DR

TOM MCRAE
22/3 - **Strasbourg** - Laiterie
23/3 - **Tourcoing** - Grand Mix
25/3 - **Paris** - Maroquinerie
28/3 - **Bordeaux** - Rock School Barbey

LAURA COX
23/3 - **Lille** - Splendid

HOWLIN' JAWS/ UNSCHOOLING
23/3 - **Évreux** - Kubb/ Tangram

LYSISTRATA/THE BIG IDEA/ ROBOT ORCHESTRA
23/3 - **La Rochelle** - Sirène

B.R.E.T.O.N.S
23/3 - **Paris** - Café de la danse

ABBA GOLD
24/3 - **Paris** - Olympia

JOHN MAYER
24/3 - **Paris** - Accor Arena

PIXIES
25-26-27/3 - **Paris** - Olympia

TEEZO TOUCHDOWN
25/3 - **Paris** - Bellevilloise

MR. BIG
26/3 - **Paris** - Bataclan

DEATH VALLEY GIRLS
26-27/3 - **Nantes** - Stereolux
30/3 - **Alençon** - Luciole

WHISPERING SONS
27/3 - **Paris** - Trabendo
28/3 - **Strasbourg** - Laiterie
29/3 - **Lyon** - Épicerie Moderne

YARD ACT
27/3 - **Nantes** - Stereolux

ADAM GREEN
28/3 - **Paris** - Gaîté lyrique

MÉTÉO MIRAGE
28/3 - **Rennes** - Quatre Bis

BLUES AUTOUR DU ZINC

15-24/3 - **Beauvais**
Pour sa 29e édition, le festival Le Blues autour du zinc redore son blason, autour de ce qui a fait la sève du rock d'antan, fusionnant son éclectisme et son groove. En tête d'affiche, on croisera FFF, Keziah Jones ou encore Benjamin Biolay. Mais c'est dans les *middle names* qu'on retrouve nos chouchous : Howlin' Jaws et Electric Ladyland, ainsi que quelques formations adeptes du jam et du blues (James Oliver Band, The Cinelli Brothers). Il y aura de la sueur au plancher, c'est sûr !

GARY CLARK JR.
2/7 - **Paris -** Salle Pleyel
Ce messie du rock'n'roll, grand artiste virtuose qui sait si bien mêler le blues au reggae, punk, R'n'B, hip-hop et soul, est de retour pour un concert événement, dans la sublime salle Pleyel, en amont d'un nouvel album. Quand il n'est pas en train de rafler les Grammys… au nom du Great American Songbook ! Assurément incontournable.

THE MUSICAL BOX

5/4 - **Paris** - Salle Pleyel
7/4 - **Lille** - Casino Barrière
10/4 - **Toulouse** - Casino Barrière
11/4 - **Bordeaux** - Casino Barrière
"*Pas un tribute band comme les autres*", d'après les musiciens de Genesis, eux-mêmes ! C'est dire si ce tribute band du groupe de Peter Gabriel a bien révisé sa leçon, tellement bien que l'illusion est totale : des gestes scéniques aux arrangements reproduits en hommage au groupe culte, la volonté de The Musical Box de recréer une "époque" qui semblerait révolue, du son jusqu'au visuel, impressionne. Voyage (in)temporel assuré !

© DR

B.D.

DEVIL BLUES

Les derniers jours de la plus grande légende du blues des années 1930, morte à 27 ans, racontés par Frantz Duchazeau dans un beau livre au trait charbonneux et ténébreux.

Les derniers jours de Robert Johnson

AUTEUR Frantz Duchazeau

ÉDITIONS SARBACANE

★★★½

Mi-vagabond, mi-dandy, Robert Johnson sillonne les routes poussiéreuses du Mississippi dans un Sud marqué par une sévère ségrégation. Aux derniers jours, il revient sur les lieux de son enfance, de sa jeunesse et de son grand amour. Par Franz Duchazeau, auteur de *Lomax, Le Rêve de Meteor Slim* et *Blackface Banjo*.

PAR LORAINE ADAM

D'où vient votre passion pour cette période musicale aux États-Unis ?
Cela remonte à la série documentaire de Martin Scorsese sur le blues, sortie il y a une quinzaine d'années en DVD. Le choix de me consacrer au blues avec, d'abord, l'album *Meteor Slim* sorti en 2008, vient de là. Bien sûr, j'avais déjà eu vent de Robert Johnson bien plus tôt, en 1992, lors de la sortie du double CD de tous ses titres. Et cette image iconique sur la pochette, avec Robert en costard et la Gibson L1, m'avait transporté.

Qu'est-ce qui vous intéresse tout particulièrement dans cette époque ?
C'est tout d'abord le génie graphique américain, c'est-à-dire que des années 1910 aux années 1950, tout est fantastiquement beau, les immeubles, les publicités, la moindre boîte de médicaments ou de cordes de guitare, tout est magnifiquement dessiné. Des logos jusqu'aux voitures, l'art graphique est prégnant pendant toute cette période. L'expérience de rentrer dans une pharmacie en 1929 devait être un choc esthétique.

Vous êtes un grand amateur de blues, vous en jouez ?
J'ai écouté longtemps du blues rural, moins maintenant. Mais j'en joue deux à trois heures par jour, ça sonne terrible en acoustique. C'est comme converser avec un ami avec lequel on a envie de passer du temps, et l'envie de passer du temps aussi avec des personnages de papier. D'ailleurs, j'ai passé presque trois ans sur l'album Robert Johnson, il vaut mieux que ce soit un ami.

Comment est né ce projet de livre ?
Il est né au moment où la troisième photo de Robert est apparue, en mai 2019. Cela a été un choc, comme de retrouver la photo d'un ami disparu. Mais j'ai seulement décidé de faire l'album un an et demi plus tard. C'était une décision inconsciente. J'ai lu ou relu ensuite les deux ou trois livres essentiels sur Robert et j'ai voulu éviter le côté mythologique, maintes fois rebattu. Je voulais m'approprier le personnage à hauteur d'homme : bercé par ses souvenirs, tiraillé par ses démons, la vie quoi !

Y a-t-il une chanson de Robert Johnson que vous aimez tout particulièrement ?
Je n'ai pas de chanson préférée. Elles sont toutes poussées jusqu'au sommet par cette voix aiguë, puissante, qui vous fait pétiller le squelette.

Vous êtes-vous rendu sur place ?
Je suis allé aux États-Unis en 2011, mais je ne crois pas que cela ait influencé mon dessin d'atmosphère. Dans *Meteor Slim*, publié en 2008, il y avait déjà ce côté poussière que j'affectionne.

Sur quoi travaillez-vous actuellement ?
Mon prochain album brossera le portrait de Marcel Bascoulard, le clochard céleste de Bourges qui avait la particularité de s'habiller en tenues féminines, dans lesquelles il se prenait en photo. Grand homme au langage soutenu, attifé de haillons, il a dessiné les rues de Bourges pendant quarante ans.

Un coup de cœur ou un souvenir musical qui vous a marqué ?
Je n'ai pas eu de coup de cœur musical depuis un moment. J'ai vu beaucoup de concerts dans ma vie, ceux qui resteront gravés dans ma mémoire sont ceux de la Mano Negra, en 1990 : j'avais l'âge pour me prendre en pleine face ces expériences pied au plancher.

Vos activités favorites quand vous ne dessinez pas ?
Je marche beaucoup dans Paris, je fais tout à pied ou bien je joue de la guitare. J'aime énormément la musique ancienne ou classique, mais lorsque je retombe sur un Pixies, je tripe tout autant. ®

© SARBACANE

LivresRock

KARMA ROCK

TRÊVE DE BLA-BLA, Matthieu Thibault, dont on avait déjà apprécié les ouvrages sur David Bowie, présente efficacement la jeunesse de Thom Yorke, Ed O'Brien, Phil Selway, Colin et Jonny Greenwood qui, durant les années 1980, forment On a Friday à Abingdon, près d'Oxford. Le but : détailler l'évolution fonctionnelle de Radiohead, étape par étape, tournée après tournée. Les sessions d'enregistrement sont décryptées, suivant les nombreux méandres artistiques d'un groupe ambitieux, auquel le fan-club reste fidèle - l'auteur leur adresse d'ailleurs toutes ses amitiés à la fin de l'ouvrage, qui se conclut sur la naissance de l'enthousiasmant side-project, The Smile. Entre-temps, aucun morceau n'aura échappé à une analyse sémantique aussi fine que pertinente. À la hauteur de Radiohead, qui "*interroge son époque, la société et l'industrie musicale. Mue par un désir constant de changement, sa musique hybride réconcilie les guitares et les synthétiseurs du studio à la scène*". Complétée de copieuses références, une somme indispensable de 450 pages. Hautement recommandable !

Radiohead
AUTEUR Matthieu Thibault
ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE
★★★½

SOPHIE ROSEMONT

FOREVER YOUTH

SÉPARÉ EN 2011, Sonic Youth est un groupe devenu culte quasiment dès ses premiers efforts scéniques, puis en studio. Parce que cette "*coterie de jeunes musiciens intéressants qui suivaient de près l'éveil de la no wave*", comme le disait Lee Ranaldo, a su non seulement flairer l'air du temps de la faune arty new-yorkaise, mais également l'épouser sans lui faire perdre son ADN underground. Évoquant aussi bien les parcours individuels que la vie en collectif de Thurston Moore, Kim Gordon, Steve Shelley et le précité Ranaldo, Guillaume Belhomme signe un livre complet, passionné, référencé bien au-delà de la musique, et d'une écriture suffisamment froide pour convenir au sujet. *Daydream Nation, Goo, Dirty*... ces albums légendaires, inventifs et radicaux, voient leur étrange texture commentée. "*C'est qu'il n'est pas facile de se débarrasser des scories d'une expérience aussi longue et volcanique que celle de Sonic Youth*", glisse Belhomme, entre récits lives et analyses d'album. Et en effet, à l'issue de cette instructive lecture, le rock du groupe new-yorkais nous colle plus encore à la peau.

Sonic Youth
AUTEUR Guillaume Belhomme
ÉDITIONS DU LAYEUR
★★★

S.R.

BEATLES IN PARIS

IL FALLAIT BIEN 600 PAGES pour raconter pourquoi le séjour parisien des Beatles de 1964 avait été crucial. Pour le public français, il va de soi, mais aussi dans le parcours ascendant des "quatre garçons dans le vent". Or, comme le souligne Eric Krasker dans son avant-propos, ces quelques jours sont méconnus. Pour combler le manque, l'auteur s'est plongé dans une longue et intense recherche documentaire, qui donne lieu à un récit ultra-détaillé et contextualisé, lequel évite soigneusement "*de formuler des jugements dépassés, voire caricaturaux*". La pénétration du phénomène Beatles en France, la préparation des concerts, l'arrivée des Beatles, la "couturière" à Versailles et la générale à L'Olympia, la réaction du public, la revue de presse, française et britannique, la promotion du groupe, qui en profite pour enregistrer des morceaux en allemand, et la fameuse rencontre avec Brigitte Bardot. Si on ajoute un glossaire et une copieuse bibliographie, ces "trois semaines qui ont changé la face de la pop culture", comme l'assène le sous-titre, n'ont plus de secrets pour nous. Un régal.

Les Beatles à L'Olympia
AUTEUR Eric Krasker
ÉDITIONS LE CHERCHE MIDI
★★★

S.R.

CHRONO-PATTI

"LA REINE NON-CONFORMISTE DU ROCK", c'est ainsi que Patti Smith définit Grace Slick, la chanteuse (et songwriteuse de talent, on a trop souvent tendance à l'oublier) de Jefferson Airplane. L'auteur, Jérôme Pintoux, applique cette appellation tout au long de cette très riche et documentée biographie s'appuyant sur les écrits de la musicienne. La mission est de dresser une chronologie factuelle de son parcours. Raconter ceux qui l'ont influencée, de Jean Genet à Jim Morrison via Rimbaud, comme ceux qu'elle a inspirés, des Stranglers à The Clash. Destiné aux néophytes, et, pourquoi pas à un public adolescent, cet ouvrage est loin d'être exhaustif, se montrant parfois acerbe envers son sujet. "*Son œuvre en prose passera peut-être mieux le cap des décennies que ses enregistrements des années 1970. Elle vieillira moins vite. Elle est plus originale*", peut-on lire ici. Mais il informe dans les grandes lignes de ce qui a nourri son statut d'icône incontournable d'une culture rock alors en pleine explosion, quelque part entre punk et poésie.

Patti Smith, la reine non-conformiste du rock
AUTEUR Jérôme Pintoux
ÉDITIONS CASTOR ASTRAL
★★½

S.R.

© DR

Livres
NO FUTURE !

Au fil de ce roman postapocalyptique, Hervé Le Corre nous entraîne dans un avenir qui fait froid dans le dos.

PAR PHILIPPE BLANCHET

"DANS UN LOINTAIN PASSÉ, dans ce que certains vieux qu'elle avait connus appelaient l'Histoire, les rescapés des exterminations, des génocides, des guerres totales, sortis des camps, des forêts, des caves, avaient retrouvé assez de force pour se relever et se remettre à vivre et à espérer malgré les abîmes de désespoir où on les avait jetés, mais ils avaient pu le faire dans un monde en reconstruction, flanqués d'enfants heureux et de fantômes effarés. Aujourd'hui, les enfants étaient effarés et les fantômes pleuraient sans fin."

Ça faisait des lustres qu'on se doutait que ça allait mal tourner. Qu'on allait dans le mur à force de saccager la planète par tous les moyens. Les catastrophes climatiques s'étaient multipliées. Les pandémies aussi. Un peu partout sur la surface du globe, les injustices martyrisaient les peuples et les guerres les ensanglantaient. Et puis, au milieu du XXIe siècle, le monde a implosé. Le courant électrique, souvent coupé, n'est plus revenu. Les émeutes, sauvagement réprimées, sont devenues monnaie courante. La violence s'est généralisée, et la barbarie s'est installée aux portes des cités. Rebecca, flanquée de sa petite fille, Alice, n'a eu d'autre choix que de fuir la ville vers un interminable voyage au bout de la nuit. Deux autres générations de femmes ont suivi, celle d'Alice, devenue à son tour adulte, puis de sa fille, Nour, à l'aube d'un siècle nouveau. Elles se sont enfoncées dans les profondeurs d'un *"monde finissant qui n'en finissait plus"*, à la surface d'une planète de plus en sombre, de plus en plus invivable et effrayante, tournant *"sur son axe comme une volaille desséchée empalée sur sa broche"*. Et contre vents et marées, malgré tous les dangers, ces femmes courageuses ont tenté de transmettre une humanité bien fragile, en plein chaos. Ce grand roman postapocalyptique raconte leur épouvantable et interminable odyssée.

Jusqu'à présent, Hervé Le Corre aimait enraciner une partie de ses polars dans le passé, que ce soit celui de la Commune, avec *L'Homme aux lèvres de saphir* et l'assourdissant *Dans l'Ombre du brasier,* ou celui du conflit algérien avec *Après la guerre*. Avec *Qui après nous vivrez* (titre inspiré des premiers vers de *Ballade des pendus,* de François Villon), l'écrivain bordelais change son fusil d'épaule et se tourne pour la première fois vers le futur pour sacrifier à un genre où on ne l'attendait pas.
Une réussite : avec ce fascinant, et assez déprimant roman - il faut bien le dire - Hervé Le Corre adapte un roman "post-apo" (pour les intimes), souvent peuplé de cannibales et autres zombies, à des exigences romanesques plus concrètes et un discours politique à la fois incisif et précis.
Les images des émeutes inspirées de l'épisode Gilets jaunes, et surtout la stupeur du confinement lors du Covid, confèrent à cette crépusculaire dystopie une force et un réalisme inédits. Le style de Le Corre, qui illumine ses plus grands romans, fait le reste… *Qui après nous vivrez* est un livre important qui, en trahissant l'anxiété et le pessimisme ambiant, en dit long sur notre époque. Ça serait ballot de passer à côté. ®

Qui après nous vivrez

AUTEUR	Hervé Le Corre
ÉDITIONS	RIVAGES

★★★★

© PHILIPPE MATSAS/LEXTRA/ÉDITIONS RIVAGES

RIO GRANDE MUD

Toxicos, dealers de meth, tueurs à gage, déesse de la mort et guerre des cartels: tout le charme du "barrio noir", entre Austin et Juarez.

Le Diable sur mon épaule
AUTEUR Gabino Iglesias
ÉDITIONS SONATINE
★★★½

AUSTIN, TEXAS. Mario est à cran. Sa petite fille est atteinte d'une leucémie et il a un besoin urgent de cash pour payer les frais d'hôpital. Un dealer de meth lui propose alors d'abattre un homme contre 6000 dollars. Mario accepte et s'acquitte de sa tâche, découvrant au passage du soulagement à sa colère dans cet acte de violence. Mais ce contrat ne sauve pas sa fille, et sa femme le quitte. La déesse de la mort (La Huesuda) et le diable sur son épaule, Mario se lance dans une mission quasi-suicide pour le compte du cartel de Juarez: braquer, le long de la frontière mexicaine, l'argent de trafiquants surarmés appartenant à une organisation rivale. Une folie... Le Texan Gabino Iglesias nous avait déjà habitués, avec *Santa Muerte* et *Les Lamentations du coyote*, à des romans noirs pas piqués des hannetons. Cette effrayante plongée dans une brutalité inouïe (on frise le gore), ponctuée d'inquiétantes visions et de scènes aux limites du fantastique, empruntant à une imagerie religieuse chicano, dépasse tout ce qu'il nous avait donné jusqu'à présent à lire et constitue un formidable hommage au "barrio noir", genre dont il est aujourd'hui le maître. À lire sur un air de *narcocorrido*, évidemment. **P.B.**

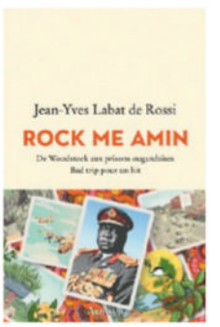
L'Homme qui vivait sous terre
AUTEUR Richard Wright
ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS
★★★★

EN RENTRANT D'UNE JOURNÉE DE LABEUR, Fred Daniels, un jeune Noir, est arrêté par la police. Un crime a été commis à côté de son lieu de travail, et la police cherche un coupable: Fred est le client idéal. Arrêté et tabassé par des flics brutaux, il s'échappe du commissariat et, au terme d'une traque, pousse une plaque d'égout et s'engouffre dans les entrailles de la ville. Commence alors une étrange odyssée entre conduits et souterrains. En enlevant quelques briques çà et là, Fred accède à des caves et entame une "vie parallèle", en marge de la société. Écrit en 1942, juste avant *Black Boy,* roman auquel Richard Wright doit sa gloire, *L'Homme qui vivait sous terre* n'était connu que sous forme de nouvelle. Cette édition restitue son intégralité, et révèle un roman intense, violente critique de l'Amérique raciste de l'époque, portée par une langue brûlante et surtout un tempo lancinant. "*D'une certaine façon,* confie l'auteur dans un complément au roman, L'Homme qui vivait sous terre *est un morceau de jazz en prose, enfin si, comme moi, vous n'avez pas peur du mot 'jazz'.*" **P.B.**

LE 17 FÉVRIER 1970, l'épouse du médecin Jeffrey MacDonald et ses deux petites filles sont assassinées. Le mari, qui se proclame innocent, est inculpé. Un écrivain en mal de succès, Joe McGinnis, se propose d'écrire un livre sur son cas, et signe un contrat avec MacDonald. Les deux hommes deviennent vite amis. Lors du procès, MacDonald est jugé coupable et condamné à vie. McGinnis lui envoie de longues lettres pendant quatre ans. Mais la sortie du livre est une trahison pour le prisonnier: d'un bout à l'autre, McGinnis charge son "ami", qu'il qualifie de psychopathe et qu'il considère depuis le début – écrit-il – comme coupable. MacDonald attaque l'écrivain pour "tromperie et violation de contrat". Et l'affaire fait grand bruit. La journaliste du *New Yorker,* Janet Malcolm, s'en empare alors et signe, avec ce livre, une saisissante réflexion sur la relation entre un auteur de non-fiction et son sujet, reportage brillant devenu aux États-Unis un classique du genre. **P.B.**

Le Journaliste et l'assassin
AUTEURE Janet Malcolm
ÉDITIONS DU SOUS-SOL
★★★

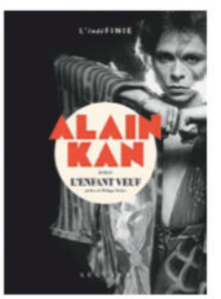
Rock Me Amin
AUTEUR Jean-Yves Labat de Rossi
ÉDITIONS ARTHAUD
★★★



PIONNIER DU PROG-ROCK, synthé d'Utopia sur le premier album du groupe de Todd Rundgren (1974), le Français Jean-Yves Labat de Rossi, alias Mister Frog, après une embrouille avec Albert Grossman, part en 1977 en Ouganda avec un pari fou: enregistrer une version de "Little Drummer Boy", avec l'abominable Idi Amin Dada à l'accordéon... Difficile à croire. Et pourtant tout est vrai dans ce délirant récit, haut en verbe et en émotions, retraçant les mésaventures d'un rocker au royaume du sanglant Président à vie, *field marshal* cannibale et "dernier roi d'Écosse". *Bad vibes* à Kampala. **P.B.**

ALAIN KAN AURAIT PU, comme son modèle, être qualifié de caméléon. Tour à tour chanteur de variété, au début des sixties, puis diva de cabaret se forgeant une image d'androgyne, Des Esseintes glam rock, clone de Ziggy, apprenti punk à la française en 77 (le groupe Gazoline, où passe un certain Fred Chichin), jeune premier plus vraiment jeune miné par ses échecs, élégant loser... Alain Kan disparaît mystérieusement le 14 avril 1990. Il laisse alors quatre albums aujourd'hui collectors, et cet étonnant roman fin de siècle, jamais jusqu'ici édité, fascinant manifeste dandy et formidable document sur une époque flamboyante, si lointaine aujourd'hui. **P.B.**

L'Enfant veuf
AUTEUR Alain Kan
ÉDITIONS SÉGUIER
★★★



© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Timothée Chalamet et Zendaya

Cinéma

EMPLETTES DU DÉSERT

Le second volet de la saga ne laisse aucun grain de sable venir gripper son implacable machinerie…

PAR XAVIER BONNET

PARMI LES RÉACTIONS les plus mitigées qu'avait pu engendrer la découverte de ce *Dune* nouvelle mouture il y a maintenant trente mois, les "*questions restées en suspens*" étaient de celles qui revenaient le plus souvent dans le cahier des doléances. Certes, Denis Villeneuve avait pris son temps pour poser ses bases, ses décors, son imaginaire ainsi que celui de ses équipes techniques, un peu comme s'il s'était agi de dresser une grande table où la place de chaque convive aurait été pensée et décortiquée dans ses moindres détails, quitte à ce que le fumet se dégageant des cuisines n'en dévoile que plus tard la vraie nature. On en avait pris notre parti, en se disant que la suite viendrait (re)mettre tout ça d'équerre, faisant fi d'une lenteur parfois pesante dans l'exposition des faits et d'une tendance au mysticisme exacerbée qui pouvait à son tour mettre notre patience à l'épreuve.

Des réponses, ce *Dune: Part 2* en apporte. Mais à sa façon là encore. En enfonçant le clou plus qu'autre chose à bien y réfléchir. Il y gagne un autre rythme, sans non plus pouvoir prétendre en la matière à concurrencer un *Fast and Furious* ou tout autre, hum, joyeuseté du même genre. Dans l'absolu, les dés en sont désormais jetés, et chaque protagoniste sait à quoi il doit s'en tenir, vers quoi son destin doit le mener

à quelques détails près. C'est évidemment le cas de Paul Atréides, et tous les qualificatifs dont untel ou untel veulent l'affubler (sa mère, à laquelle Rebecca Ferguson a l'opportunité de donner un peu plus d'épaisseur ; ses compagnons de route dont un Stilgar-Javier Bardem un brin "perché" ; ses ennemis, nombreux), selon ses propres intérêts, ses propres visions : Kwisatz Haderach, Mahdi, Usul, Muad'Dib… Mais si, dans la peau du potentiel prophète du peuple fremen dont la menue tâche serait de ramener l'eau sur Arrakis et transformer la planète en paradis vert (trois fois rien, quoi), un Timothée Chalamet quasi omniprésent dévoile tout son talent pour jongler entre innocence et cruauté, c'est en privilégiant une forme de sécheresse dans la décantation de sa trame que ce second volet emporte la mise, laissant à peine le temps à ses nouveaux protagonistes (Austin Butler, Christopher Walken, Florence Pugh, Léa Seydoux) d'imposer leur patte. Spectaculaire, visuellement toujours aussi bluffant, c'est plus dans l'idée d'un complément que d'une suite que Villeneuve avance ses pions.

Plus que jamais, ce *Dune*-là, ces *Dune*-là, tant, une fois de plus, les deux marchent d'un seul pas, sont une offrande pour peu que l'on veuille en accepter l'augure. Une ode ou une déclaration au cinéma, aussi, aux grands écrans, à l'émerveillement collectif comme jadis les westerns en cinémascope-technicolor-et-tutti quanti. Marquera-t-il l'histoire comme d'autres grands récits avant lui, à une époque où tout semble passer et lasser à la vitesse de l'éclair ? Combien de fois sera-t-il dévalué, réévalué ? Le temps le dira. Après tout, on a au moins jusqu'en 10191 du calendrier impérial pour être fixé… Quitte entretemps, vu comment cette satanée Épice rend fou tout ce petit monde, à ce que nous ne regardions plus jamais notre pot-flacon-sachet de cumin ou de paprika de la même façon…

Dune Part 2

SORTIE	28 FÉVRIER
RÉALISATION	Denis Villeneuve
CASTING	Timothée Chalamet, Zendaya, Rebecca Ferguson, Javier Bardem…

★★★★

© NIKOTAVERNISE.COM

MATIÈRE PRISE…

Constellation

DIFFUSION Apple TV+ (à partir du 21 février)

CRÉATION Peter Harness

CASTING Noomi Rapace, Jonathan Banks, James D'Arcy, Barbara Sukowa

★★★½

QUAND L'UN DES PROTAGONISTES d'une série parle d'une expérience consistant à capturer un état dans lequel une particule est dans deux états différents en même temps, et ce sur la base d'une chambre contenant un gaz d'atomes de rubidium autour de laquelle un "arrangement" de lasers et d'électroaimants forme un piège magnétique, l'idée de prendre ses jambes à son cou peut s'entendre… Sauf quand c'est Jonathan Banks (Mike dans *Breaking Bad*/Better Call Saul) qui vous assène la chose en guise d'explication d'un protocole expérimental secret au cœur de bien des tourments et mystères ayant accompagné les diverses conquêtes spatiales américaines et soviétiques. Miraculeusement de retour sur scène après une mission spatiale dans l'ISS ayant viré au cauchemar, Jo Ericsson (Noomi Rapace, toujours parfaite) va y être confrontée à son insu, au point de manquer de peu y perdre la tête, comme à peu près tous ceux directement concernés par le programme scientifique en question. Dimensions parallèles, vérités alternatives, physique quantique et théorique sacrément bousculées dans leurs fondements : impossible de ne pas penser à *Interstellar* ici ou là, sans pour autant que le plaisir en soit gâté un seul instant !

XAVIER BONNET

Noomi Rapace

Paola Cortellesi, actrice et réalisatrice

MÈRE COURAGE

Il reste encore demain

SORTIE 13 MARS

RÉALISATION Paola Cortellesi

CASTING Paola Cortellesi, Valerio Mastandrea, Romana Maggiora Verdano

★★★

UNE CLAQUE : c'est ce que reçoit Delia, le matin au réveil, par son mari. Macho, brutal, il lui pourrit la vie, mais elle tient bon. Dans le Rome populaire de 1946, ce n'est pas évident de divorcer, surtout quand on n'a pas un sou et qu'on a trois enfants… dont l'aînée va se fiancer à un garçon qui pourrait, sous ses airs gentils, reproduire les schémas patriarcaux. Face à ce pitch, on serait autorisé à craindre le misérabilisme, que Paola Cortellesi, aussi bien derrière que face à la caméra, évite avec intelligence. Le noir et blanc s'inscrit dans l'esthétique du néoréalisme italien, les unités de lieux sont maîtrisées – de l'étal du marché au huis clos d'un souplex miteux –, et, plutôt que de s'embourber dans trop de larmes, la narration cultive un tragicomique à la commedia dell'arte. Si l'on peut être dérouté par la chorégraphie des scènes de violences conjugales (qui cherche, là aussi, à esquiver les clichés voyeuristes), on est séduit par le jeu fougueux de Cortellesi, figure populaire du petit écran transalpin. Conférant une patine pop à ce récit d'après-guerre, par la musique comme par la rythmique des dialogues, elle réussit un coup de maître devenu, avec 5 millions d'entrées, le plus grand succès du cinéma italien depuis *La Vie est belle*, de Roberto Benigni.

SOPHIE ROSEMONT

CLASSE TOUS RISQUES

La Salle des profs

SORTIE 6 MARS

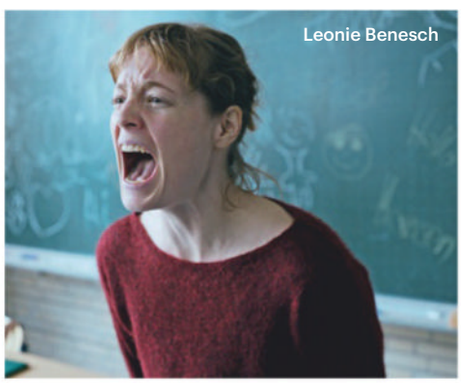
RÉALISATION Ilker Çatak

CASTING Leonie Benesch, Michael Klammer, Rafael Stachowiak

★★★½

PRIORITÉ DES PRIORITÉS ou pas, l'éducation – et son corollaire, l'enseignement – n'a pas paru sujet aussi sensible depuis belle lurette, quelques récents… égarements ministériels n'y étant pas étrangers. C'est un autre éclairage qu'y apporte cette histoire de vols dans une classe puis dans la salle des profs d'un lycée, à travers leurs diverses répercussions sur la vie au quotidien. L'enquête n'est d'ailleurs pour ainsi dire que prétexte pour soulever des interrogations plus profondes où viennent se mêler l'autorité professorale, la solidarité entre eux confrontée au soupçon, à la délation aussi, mais encore la désinformation et la violence, psychologique surtout, que ce cocktail explosif peut engendrer. Mais, au-delà de ces vagues de questionnements qui s'entrechoquent, la véritable force du film réside dans sa capacité à entretenir un suspense inattendu au fur et à mesure que la spirale semble engloutir cette enseignante de maths et d'éducation physique passant de victime à coupable (et qu'incarne avec une justesse presque intimidante Leonie Benesch, en permanence sur un fil entre fragilité et convictions). Pas certain toutefois que ce à quoi elle est confrontée fasse naître des vocations…

X.B.



Leonie Benesch

L'OVNI DU MOIS

De carre et d'autre…

Universal Theory

SORTIE 21 FÉVRIER

RÉALISATION Timm Kröger

CASTING Jan Bülow, Olivia Ross, Hanns Zischler, Gottfried Breitfuss

★★★

DÉFENDRE SCIENTIFIQUEMENT des théories de dimensions parallèles, de réalités contradictoires pouvant exister en même temps, sans passer pour un doux dingue n'a jamais été chose aisée. L'infortuné Johannes Leinert, plongé dans les étranges phénomènes qui viennent mettre à mal la quiétude des Alpes suisses du début des années 1960, va l'apprendre à ses dépens. Pour en narrer les divers soubresauts plus étranges les uns que les autres, ces disparitions-réapparitions, ces personnages troubles à souhait, Timm Kröger – dont c'est là le second long-métrage derrière une caméra – s'en tire plus… facilement. Son choix d'un noir et blanc profond lui permet d'ajouter en inquiétude aux lumières crues et aux ombres avec lesquelles il aime jouer, une musique très présente, souvent hitchcockienne, faisant le reste. Prenant.

X.B.

INFO

DANS LE RÔLE D'UN COMMISSAIRE, ON RETROUVE DAVID BENNENT, RENDU CÉLÈBRE POUR SON INTERPRÉTATION DU PETIT GARÇON DANS "LE TAMBOUR" DE VOLKER SCHLÖNDORFF. IL Y A… QUARANTE-CINQ ANS.

L'acteur allemand Jan Bülow

© CLAUDIO IANNONE - DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Super-trend

SYE MOT1ON Automatic 24 Estoril
La marque française dévoile une nouvelle collection qui renvoie aux plus belles heures de l'automobile. La preuve avec ce modèle dont le cadran bleu acier rappelle l'aventure Alpine, tandis que le brossé circulaire du compteur 24 heures est entièrement réalisé à la main. **À partir de 750 €**

Pyrenex Grid
Une veste à coupe droite en polyamide 100 % recyclé garnie de duvet naturel d'Aquitaine. Déperlante et respirante, la "Grid" protège du froid et des intempéries pour aborder sereinement la mi-saison. **325 €**

HJC V10
Homologué 22.06, ce casque intégral a fière allure avec son design vintage. À noter la coiffe matelassée en forme de losanges avec un revêtement en simili cuir, et toutes les technologies de sécurité modernes, comme l'extraction rapide en cas d'urgence. **329,90 €**

Hi-gadget

BMW i5 eDrive40
Un confort électrisant

À côté des motorisations thermiques et hybrides, la Série 5 est disponible pour la première fois en 100 % électrique. Elle se décline en deux versions : la M60 de 601 ch en quatre roues motrices et la eDrive40, une propulsion de 340 ch. Avec ses 5,06 m, la i5 est désormais aussi imposante que l'ancienne Série 7, mais les aides à la conduite, très efficaces au demeurant, facilitent grandement les manœuvres. Dommage que le coffre pointe à 490 l seulement. Extrêmement confortable, surtout avec la suspension pilotée, la i5 se montre à la fois maniable et très agile quand on ajoute les roues arrière directrices. Des options intéressantes moyennant une rallonge de 2500 €. La puissance et le couple instantané permettent d'oublier les 2,2 tonnes, et la batterie de 81,2 kWh autorise 500 km en ville. La consommation est toutefois autrement plus élevée sur autoroute, avec 24 kWh/100 km lors de notre essai réalisé par temps très froid, et avec un modèle équipé de jantes de 20 pouces. Comptez dès lors 350 km environ avant de recharger, avec une puissance max de 205 kW sur bornes rapides. **À partir de 76200 €**

Mazda MX-30 R-EV
Une électrique d'un autre type

Ce SUV compact ne fait rien comme les autres. En effet, si son moteur électrique a la charge exclusive d'entraîner les roues avant, son moteur rotatif essence de 830 cm^3 fait uniquement office de générateur. Ainsi, alors que la batterie de 17,8 kWh offre une autonomie de 85 km, ce prolongateur d'autonomie permet de parcourir 650 km avec les 50 l de carburant. Plus d'appréhension pour les longs trajets. Trois modes de conduite sont disponibles : "EV", pour rouler en électrique sans activer le moteur rotatif, "Recharge", pour forcer la recharge, et "Normal", qui privilégie l'électrique avant d'activer le moteur thermique pour maintenir 45 % de batterie. Le système est totalement transparent et suffisamment discret. Les 170 ch délivrent des performances correctes ; la MX-30 R-EV offrant des accélérations linéaires pour ne pas maltraiter ses occupants. La consommation est toutefois élevée sur voie rapide : 11,5 l/100 km en mode "Normal" lors de notre essai. En ville on préférera donc recharger la batterie sur une borne jusqu'à 11 kW. Pour le reste, la voiture bénéficie d'une présentation soignée avec notamment des éléments en liège, et ses portes arrière antagonistes qui en font une électrique vraiment atypique. **À partir de 38250 €**

© DR

Quoi de neuf?

De l'audio à la TV en passant par la téléphonie, les objets connectés et l'informatique. Voici notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.

Huawei FreeClip
Étonnants ces écouteurs interchangeables qui ressemblent à un bijou. Leur design ouvert permet de rester attentif aux sons ambiants, et la certification IP54 atteste de leur résistance à l'eau, à la poussière et à la sueur. **199 €**

Positive Grid Spark GO
Cette petite enceinte Bluetooth ne se contente pas de ressembler à un ampli de guitare. Elle intègre une entrée dédiée, une prise casque et délivre une puissance de 5 W pour s'entraîner n'importe où. L'app mobile offre 33 modèles d'amplis et 43 pédales d'effets. **149 €**

Eve Play
Connecté à une entrée coaxiale, optique ou RCA, ce petit boîtier offre la compatibilité AirPlay 2 à tout système audio vaillant mais qui commence à dater. Vous pourrez ainsi diffuser de la musique en Wi-Fi depuis un iPhone, un iPad ou n'importe quel Mac. **149,95 €**

Creative Zen Air Plus
Multipoints, résistants aux éclaboussures et dotés d'une autonomie confortable de 32 h, ces écouteurs mettent aussi le réducteur de bruit actif à la portée de toutes les bourses. Une fonction de suppression des bruits de fond est aussi proposée pour les appels. **49,99 €**

NWM NTT
Ces écouteurs atypiques reposent sur l'anti-hélix de l'oreille et diffusent du son à 360° pour minimiser les pertes. L'utilisateur reste donc en contact avec son environnement tout en écoutant confortablement de la musique. Disponible avec ou sans fil. **À partir de 55 €**

Yamaha SR-X50A
Compatible Dolby Atmos, Airplay 2 et avec les services de streaming audio, cette barre de son est accompagnée d'un généreux caisson. Elle offre une polyvalence rare en lui associant les WS-X1A, qui peuvent être utilisées comme enceintes Bluetooth portables. **À partir de 899 €**

© DR

Hot gadget

Sonos Move 2
Des améliorations bienvenues

Robuste et résistant à l'eau, la Move 2 peut être utilisée à l'intérieur comme à l'extérieur. Sa nouvelle architecture comporte un tweeter supplémentaire pour élargir (légèrement) la scène sonore, et Sonos annonce une autonomie jusqu'à 24 h. Elle est d'ailleurs livrée avec un socle de charge sans fil très pratique. Comme les autres modèles Sonos récents, elle est compatible Bluetooth et AirPlay 2, tout en pouvant être associée à d'autres enceintes de la marque pour une installation stéréo ou multiroom. Libre à vous de sonoriser toute la maison et le jardin en faisant évoluer votre installation à votre rythme. Tout passe par l'app Sonos S2, qui offre notamment des playlists gratuites et moult réglages, dont un égaliseur. Pas sûr d'avoir besoin de ce dernier, tant la Move 2 s'illustre avec une bande passante parfaitement linéaire. On note juste ce qu'il faut de suraccentuation dans les graves pour leur conférer une belle présence. Aucune distorsion n'est à déplorer, et la puissance disponible est généreuse. La Move 2 est donc une enceinte bien née, à la fois performante et vraiment polyvalente.

Un micro est intégré pour la calibration automatique du son et pour profiter d'un assistant vocal (Alexa d'Amazon est particulièrement réactif). Il bénéficie d'une bonne sensibilité pour capter la voix, même en écoutant de la musique à volume élevé. **499 €**

Chaka Khan

La reine du funk nous parle d'addiction, de Kanye West et de son héritage musical.

Vous avez failli intituler vos mémoires "Aller-retour en enfer en limousine". De quel enfer parliez-vous?
Voyager en bus, vous lever le matin en étant à cinq heures de route de l'hôtel où vous pourrez enfin vous laver et vous coucher comme un être humain normal. Puis donner un concert le soir même. C'était de la folie. C'était comme être conducteur routier et artiste en même temps.

Chaka Khan a été intronisée au Rock & Roll Hall of Fame en novembre dernier.

Vous avez dit vouloir ralentir les tournées. J'ai discuté avec des artistes comme Keith Richards qui, eux, voudraient mourir sur scène. Clairement, ce n'est pas votre cas.
Pour certaines personnes, c'est tout ce qu'ils ont. J'ai des arrière-petits-enfants que j'ai envie de mieux connaître. Alors je ne ferai pas d'autre tournée. Je ferai des concerts, mais les dates seront suffisamment espacées les unes des autres pour que je puisse dormir entre deux.

Comptez-vous prendre votre retraite de la scène un jour?
Peut-être trois ou quatre fois, comme les autres *(rires)*.

Peu de gens savent que la chanson «Addicted to Love», de Robert Palmer, était à l'origine un duo avec vous et que le label a effacé votre voix, semble-t-il pour des raisons racistes.
C'était une mauvaise décision à tant d'égards. J'ai traversé une période difficile à cause de "Addicted to Love". Je n'en revenais pas que quelque chose d'aussi pur, simple et beau puisse être effacé de la surface de la terre à cause de l'argent.

Pensez-vous que votre musique sera écoutée lorsque vous ne serez plus là?
Pas vraiment. J'espère que certaines choses auront une certaine longévité, mais si ce n'est pas le cas, avec un peu de chance, ce sera parce que quelqu'un de meilleur est apparu. J'espère juste que cette forme d'art ne va pas être ruinée à cause de bêtises. Les jeunes d'aujourd'hui pensent qu'on peut tout faire sur un clavier d'ordinateur. Il faut leur faire redécouvrir le plaisir de jouer d'un instrument.

Comment avez-vous réagi lorsque Whitney Houston a repris "I'm Every Woman"?
Elle a fait un travail tellement… comment dire… exceptionnel. J'étais abasourdie! Nous étions de très bonnes amies. Elle me manque, autant que Prince. C'était un être humain tellement extraordinaire, terriblement drôle et intelligent.

Vous avez été agacée par Kanye West au sujet de "Through the Wire", parce qu'il vous avait demandé s'il pouvait utiliser un sample de votre voix, mais il n'avait pas dit qu'elle allait être accélérée?
Oui. Et vous savez, c'était aussi de ma faute, de m'être énervée pour cela. Parce que si j'avais mieux compris le milieu du rap, comme c'est le cas désormais, cela n'aurait pas été un gros problème pour moi. Je suis passée à autre chose. Je ne m'accroche pas à des rancunes idiotes.

Vous avez déclaré un jour qu'étant donné votre consommation de substances, vous ne saviez pas comment vous n'aviez pas fini tragiquement, comme tant d'autres musiciens. Savez-vous à présent pourquoi vous vous en êtes sortie?
Non, c'est un mystère. J'aurais très facilement pu y passer à certains moments de ma vie. Vous savez… c'est simplement par la grâce de Dieu.

Que vous dirait une jeune Chaka Khan?
Elle dirait: *"Vraiment?"* Jamais je n'ai pensé que je serais aussi connue que je le suis aujourd'hui. Parce que c'est arrivé sans que j'y sois pour quoi que ce soit *[en dehors]* de mes chansons. Je suis toujours stupéfaite de voir à quel point je suis appréciée dans cette industrie.

BRIAN HIATT

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

GARY
CLARK
JR.
2 JUILLET 2024
PARIS
SALLE PLEYEL
INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS SUR AEGPRESENTS.FR
ET POINTS DE VENTE HABITUELS
AEG
PRESENTS
RollingStone
OÜI
FM

Belle Factory Présente

COGNAC BLUES PASSIONS

02 AU 06
JUILLET 2024

Plus de 50 concerts
dont 30 gratuits

DEEP PURPLE[UK] ~ GLORIA GAYNOR[USA]
PRETENDERS[UK/USA] ~ CARAVAN PALACE[FR]
FATOUMATA DIAWARA[MLI] ~ YODELICE[FR]
RIVAL SONS[USA] ~ THE INSPECTOR CLUZO[FR]
« TRIBUTE TO CALVIN RUSSELL »

Orchestré par **MANU LANVIN** & Friends (Beverly Jo Scott, Johnny Gallagher & ...)
et bien d'autres artistes.

#CBP2024 | bluespassions.com

Belle Factory SCIC SARL. Licences 2 & 3: 113 040 - 113 041. Siret: 441 136 330 00038. - APE: 9001Z. - Design : Typru - Conception & réalisation : Agence42.
Programmation sous réserve.